

Gal 6 D 6.
MEMOIRES
DU
COMTE
DE
BONNEVAL,

*Ci-devant General d'Infanterie au
service de Sa Majesté Impériale
& Catholique.*

TOME I.



A LONDRES,
Aux dépens de la Compagnie 1738.

27





MEMOIRES DU COMTE DE BONNEVAL.

IL m'est venu à l'esprit d'écrire l'Histoire de ma Vie. C'est une phantaisie je le sai, mais je l'ay suivie. Je serois moi-même fort embarrassé s'il me falloit rendre compte des raisons qui m'ont déterminé à ce dessein, dont jamais je ne me serois cru capable : l'ennui de la solitude à laquelle ma mauvaise étoile & la malice de mes ennemis m'ont réduit, l'envie de faire connoître à toute la terre mon innocente & la fausseté des accusations dont on m'a noirci, la complaisance pour une animable personne qui

m'est venu trouver & qui a souhaité que je lui fisse un recit fidele de toutes mes aventures, tout cela & d'autres considérations, que je ne m'amuserai point à développer, m'ont fait prendre la plume. Ceux qui m'ont connu en Europe me liront apparemment avec plaisir, les autres ne seront point fâchés de connoître à fonds un homme à si étranges aventures, qui semblable au Danube, finit par n'être pas même Chretien. Je ne dirai donc point que ce n'est que pour m'amuser que j'ai écrit, j'avoüe que je l'ay fait dans la vue de prévenir quelque Ecrivain peu instruit qui auroit voulu faire mon Histoire : car enfin je me flatte de m'être rendu assez fameux pour meriter ce soin. Etant de moi, on doit être sûr que la verité s'y trouvera & que je me dépeindrai tel que je suis, sans me flatter sur mes bonnes qualités, sans me faire grace sur mes défauts.

Je ne parlerai point de ma Famille, je crois que tout le monde sait qu'elle a l'honneur d'être alliée à la Maison Royale de France. J'étois l'Aîné de plusieurs enfans. Quand je vins au monde il fit un orage épouvantable, qui abbatit la croix du clocher & celle du frontispice de

de l'église. La curé de la paroisse, car c'étoit à la campagne, fit mon horoscope, qui n'a jamais été connue que de mon pere, de ma mere & de moi. Il la fit par un emblème qu'il dessina avec de l'encre de la Chine. C'étoit une espece de figure d'aigle, qui portoit dans son bec une fleur de Lis surmontée d'un Croissant. Je l'ay gardée pendant quelque tems, sans y pouvoir rien comprendre, jusqu'à ce que j'eusse quitté le service de France pour prendre celui de l'Empereur; alors j'entrevis ce que vouloit dire ce Croissant; mais je me traitai moi-même de fou & de visionnaire, & je jettai mon horoscope au feu. Je pourrois sur ce fait certain, faire quantité de raisonnemens pour justifier ma démarche, mais ce n'est pas pour cela que j'écris.

Mon éducation fût conforme à ma naissance. Ce n'est pas à dire qu'elle fût fort bonne: une fille de chambre, un petit laquais qu'on m'avoit donné, m'empêcherent de prendre les sentimens de pieté qu'un bon précepteur s'efforçoit de m'inspirer; en un mot à dix ou onze ans j'étois déjà débauché. Le Duc de Chartres, depuis Duc d'Or-

leans & Regent de France, à qui je faisois souvent ma cour, étoit à peu près du même caractère & se trouva du moins aussi bien instruit que je pouvois l'être. Je passe légèrement sur ces premiers temps, quoi que je m'en ressouvienné encore assez distinctement. Je dirai seulement que dès lors j'avois des sentimens d'honneur; que je n'aurois voulu pour rien du monde manquer à ma parole, & que j'étois incapable de souffrir un affront. Ce que je dis ici de mon caractère me fait souvenir d'une aventure qui est la première de ma vie.

La lingere de ma mece avoit une fille des plus jolies. Elle l'amenoit avec elle presque toutes les fois qu'elle venoit chercher ou apporter de l'ouvrage. Je la trouvai fort à mon gré & je ne lui déplû pas; nous nous parlâmes. Nos conversations furent d'abord assez vives, & finissoient toujours par quelques marques de tendresse; mais je n'osois lui déclarer tous mes sentimens. Je lui écrivis un billet à peu près en ces termes : „Ma chere Lifette, depuis trois „jours que je ne vous ay vue, rien ne „m'a fait plaisir, sans cesse je pense „à vous. Il faut absolument que je „vous

„vous parle. Si vous pouvez venir tan-
 „tôt sur les quatre heures. Vous savez
 „où est ma chambre. Mon Precepteur
 „n'y fera point, il doit aller à une The-
 „se en Sorbonne. Nous aurons une
 „bonne heure à nous entretenir. J'ay
 „mille choses à vous dire“.

Elle vint à l'heure que je lui avois
 marquée. On donnoit ce jour-là un
 grand repas, tous les Domestiques étoi-
 ent occupés. Nous fumes ensemble une
 heure & demie. Je lui promis que je
 ne la quitterois jamais, & elle consentit
 à ce que je voulus. C'est le plaisir le
 plus pur que j'aye goûté de ma vie. J'a-
 vois autour de treize ans, & elle avoit
 quelques mois moins que moi.

Comme j'étois déjà assez fort, qu'on
 parloit de guerre, & que j'avois peu de
 goût pour l'étude, mon pere voulut me
 mettre à l'Academie. Cette Nouvelle,
 qui m'auroit causé une vraie joie sans la
 passion que j'avois pour Lisette, m'ar-
 trista beaucoup, je la reçus presqu'en
 pleurant. Ce n'étoit pas tant l'amour
 qui m'arrêtoit, que la promesse que j'a-
 vois faite. Ne sachant à qui m'adres-
 ser pour me démêler de cet embarras, je

choisis ma mere pour ma confidente. Elle m'aimoit avec tendresse & j'avois assez de discernement pour connoître qu'elle étoit fort raisonnable. J'épiai la moment que je la trouverois seule, je me jettai à ses genoux & lui demandai un secret inviolable. Elle me le promit. Je lui racontai mon aventure.

Elle m'ecouta du plus grand serieux, quoi qu'elle mourût d'envie derire, à ce qu'elle me dit depuis. Elle me représenta gravement que la promesse que j'avois faite étoit nulle, que dans l'âge où j'étois je ne pouvois m'engager sans sa permission; que l'amour que j'avois pour Lisette devoit m'engager à ne le point faire paroître; que je la perdrais d'honneur si j'en ufois autrement. Je me rendis à ces raisons, à condition que ma mere auroit soin de cette fille. Elle s'en chargea, mais à condition aussi que je ne la reverrois plus. J'exécutai ma promesse. Ma Mere exécuta la sienne, & maria Lisette un an ou deux après au Maître de danse de mes Sœurs.

L'ardeur que j'avois pour la guerre me donna un goût infini pour mes exercices, je m'y livrai tout entier. Quelque progrès que j'y fisse, mon pere me tint

tint à l'Academie pendant dixhuit mois, & ce tems me passa fort vite. J'avois pour Gouverneur un homme de beaucoup d'esprit : il n'étoit pas des plus devots de ce monde, mais il avoit des sentimens & de la probité. Il cultiva avec soin ce fond d'honneur que j'avois naturellement, & me repeta sans cesse que le mépris de la vie devoit être le caractère d'un homme de condition, & que la mort étoit préférable à la moindre lâcheté. C'est ce qui m'a toujours conduit, & j'espère que je ne m'écarterai jamais de cette grande maxime. Il m'inspira le goût de la lecture, je lus toute sorte de livres, surtout ceux qui parloient de guerre & de politique. Ce goût m'a continué depuis & ne m'a point encore quitté ; c'est à lui que je crois devoir le peu que je vaux.

Après mes exercices j'entrai dans les Mousquetaires, âgé d'un peu plus de seize ans. On me présenta au Roi, qui me dit avec bonté, qu'il passoit par dessus mon âge à cause du bien qu'on lui avoit dit de moi, & me recommanda fort de continuer à me comporter de maniere qu'on lui rendît toujours d'aussi bons témoignages de ma conduite.

Les Mousquetaires sont une excellente école de bravoure, mais bien mauvaise pour tout le reste. Il faut y vivre comme le grand nombre, c'est-à-dire qu'il faut être ou paroître débauché & libertin. Je me conformai sans peine à ce genre de vie, je puis même dire sans vanité, que j'y primai bientôt & que quoique le plus jeune je ne fus pas le moins accrédité, me conduisant de manière que je ne donnai aucune prise aux Commandans pour ce qui regardoit l'exactitude du service. Jeune & plein de feu comme on est, il est difficile d'éviter les querelles. Je n'en eus cependant qu'une, dont voici l'occasion.

Le Marquis de C., Capitaine de Cavalerie, depuis un an ou deux étoit en garnison aux environs de Strasbourg. Il y alloit souvent & y avoit fait une Maîtresse; mais il la quitta d'une manière assez choquante. Elle résolut de s'en vanger & le fit de la manière la plus cruelle. Elle imagina d'écrire au Recteur des Jésuites au nom du Marquis de Louvois. La lettre portoit, qu'un tel Officier de cavalerie viendroit le trouver; que le Roi sauhaitoit qu'il lui fit donner vingt-cinq coups de fouet par le
cor-

correcteur de son college, en présence de trois ou quatre de ses religieux les plus respectables. On marquoit dans cette lettre, que le Patient s'appuieroit sur une table & qu'il auroit les pouces en croix pendant l'exécution, qu'il donneroit dix louis au correcteur & le remerciroit de la correction qu'il lui auroit donné. La lettre finissoit par un ordre à ce Recteur, de rendre un compte exact de la maniere dont le tout se feroit passé.

Au même tems que cette ridicule lettre se lisoit chez les Jesuites, & qu'ils se rejoüissoient d'avoir la confiance de Mr. de Louvois, le Capitaine de Cavalerie en reçut une de la même main, où on lui marquoit d'aller le vendredy suivant trouver le Recteur des Jesuites, qui lui signifieroit les ordres du Roi. Il attendit ce jour avec impatience & se rendit au college de ces Peres à l'heure marquée. C'etoit huit heures du matin. D'abord on le fit entrer seul dans une salle interieure, où les discrets se trouverent, & on lui intima les ordres qui le regardoient. Ces Religieux imbecilles, qui ne comprenoient pas que ces ordres accompagnées de tant de circonstances ridicules, ne pouvoient
ve-

venir de la Cour, exhorterent par toutes sortes de motifs d'interêt & de Religion ce capitaine à se soumettre. Il eut la bêtise de les croire, se mit lui-même en état, & fut vivement étrillé. Ce traitement fut accompagné d'une mercuriale, que sa maligne Demoiselle avoit dictée; il donna dix Louis au correcteur, le remercia, & les Jesuites lui promirent le secret. L'affaire éclara, il disparut; apparemment qu'il se fit Capucin car il n'avoit point d'autre parti à prendre.

On peut juger comment cette Nouvelle fut reçue aux Mousquetaires, & combien on en badina. Je ne puis pas me ressouvenir si je le fis d'une manière plus piquante que les autres: cela pourroit être, car je me suis toujours exprimé vivement & j'ai appelé les choses par leur nom. Quoiqu'il en soit, nous avrions parmi nous un Parent de ce Marquis corrigé, qui jugea à propos de se prendre à moi des plaisanteries que nous faisions. Nous nous battîmes derrière les Invalides; mais il n'y eut point de sang répandu, je le désarmai, & nous retournâmes ensemble à l'hôtel comme si nous fussions revenus de la promenade: on eut quelque soupçon de notre dé-

démêlé ; mais, malgré la rigueur des édicts, les officiers honnêtes gens n'approfondissent ces sortes d'affaires que lorsqu'ils ne peuvent s'en dispenser. Il nous quitta peu de tems après sous prétexte de sa mauvaise santé. Je lui avois promis le secret, & je l'ai constamment gardé. Je n'en parle aujourd'hui que parce qu'on ne peut le deviner. S'il est encore en vie, & que ce que j'écris vienne à sa connoissance, je suis assuré qu'il ne me démentira pas.

Je ne fis point la campagne de 1689. on m'en empêcha à cause de ma grande jeunesse ; mais je fis tant d'instance qu'on me permit de faire la suivante. Comme j'avois beaucoup d'inclination pour ma profession, & que je me sentoie du genie pour y réussir, je m'appliquai à m'instruire avec tout le soin possible ; j'observai tout & j'en demandai raison, tantôt à des officiers, quelques fois à de vieux soldats qui avoit servi sous Turenne, sous le Marechal de Crequi, & je puis dire que j'en trouvai plusieurs aussi en état de m'instruire que les officiers qui avoient le plus de reputation. Nous sommes bien conduits cette année, me disoit un vieux fantassin, je l'ai vu dès la premiere

miere marche , ce n'est pas comme l'année dernière , où l'on nous fatiguoit sans savoir pourquoi , où l'on nous fit attaquer des murailles où le canon auroit eu peine à faire brèche , & puis , quand on l'auroit prise quel fruit en auroit-on tiré , puis qu'entre cette Place & l'Ennemi il y avoit un grand défilé qui nous empêchoit d'aller l'attaquer ? Voyez , ajutoit-il , ce camp où nous sommes ; nous y avons tous les avantages que nous pouvons souhaiter , nos convois nous viennent librement , nôtre cavalerie a de bons pâturages où on ne peut la troubler , nous dormons tranquillement , au lieu que l'année passée nous étions toujours sur le qui vive. Je crois pourtant , continuoit-il , que nous décamperons bientôt & que Luxembourg veut en découdre. Tant mieux , il peut compter sur nous , comme nous comptons sur lui.

Je prenois un plaisir infini à ces sortes de discours , & ma curiosité me fit dans l'Armée une espece de reputation. Nous décampâmes en effet , comme avoit prévu le fantassin , & peu de jours après se donna la bataille de Fleurus. J'y étois ; je puis même dire que j'y
paiai

païai de ma personne & que si chacun
 en avoit fait autant que moi il ne seroit
 resté aucun des Ennemis en vie. Je me
 ressouviens distinctement que je tuai
 deux Allemands, l'un d'un coup de
 pistolet qui lui brula la cervelle, l'autre
 d'un coup d'épée dans la poitrine. Je
 me suis trouvé depuis dans bien des
 Actions sans en avoir fait autant, ex-
 cepté cependant contre les Turcs, com-
 me je le dirai en son lieu si je m'en sou-
 viens. Tout ce que je fai de cette ba-
 taille c'est que nous fumes victorieux,
 que Waldeck se sauva comme il put &
 rassembla les débris de son Armée sous
 le canon d'une place forte, que nous
 fumes maîtres de la campagne & que
 nos soldats regorgoient de butin. J'ai
 encore actuellement une paire de pisto-
 lets damasquinés & carabinées, que j'a-
 cherai d'un soldat quatre pistoles, quoi
 qu'il ne m'en demandât qu'une. Pour
 le detail, j'avoüe que j'étois trop oc-
 cupé & trop animé pour voir ce qui
 se passoit ailleurs. Ce n'est même que
 quelques jours après que j'ai su la ma-
 noeuvre habile qu'avoit fait Monsieur de
 Luxembourg, de faire marcher à la fa-
 veur d'un côteau une partie de sa droi-
 te pour battre sûrement la gauche de
 l'En-

l'Ennemi. L'on avoit cru dans l'Armée que c'étoit un camp volant, qui au bruit du canon étoit venu prendre Waldeck en flanc, je me ressouviens du moins de l'avoir lu dans quelque relation.

Je restai encore une année dans les Mousquetaires. Quoi-qu'assurement on ne m'épargnât pas l'argent, je n'en avois jamais assez : le jeu, les repas, consommoient bien vite tout ce qu'on me donnoit; de plus, on commençoit dès lors dans les comedienues, & ces créatures sont insatiables. Un hazard que je ne cherchois pas me mit au large. Je revenois un jour d'auprès de la porte St. Honoré, seul & à pied, contre mon ordinaire. Une pluie horrible me prit à la place de Vendôme, & l'Eglise des Capucins se trouvant ouverte, j'y entrai. Il n'y avoit qu'une Dame qui s'entretenoit avec son Directeur. Ce bon Religieux s'imagina que je voulois me confesser, & me demanda ce que je souhaitois. Je lui répondis que la pluie m'avoit forcé de chercher du couvert. La Dame m'offrit une place dans son carosse, me disant qu'elle me feroit conduire chez moi quelque loin que je demeurasse de son quartier; j'acceptai l'offre. Chemin faisant elle me question-

na beaucoup , si j'étois de Paris, si j'étois au service , si j'avois déjà fait quelques connoissances, si j'avois quelque inclination. Ses regards m'avoient déjà annoncé quelque chose de ses desseins, ainsi je me gardai bien de lui dire que j'étois mousquetaire, ce nom seul l'auroit effraïée ; je me dis de Province, arrivé depuis peu pour postuler une place de Lieutenant & de Cornette : j'ajoutai que j'étois parfaitement libre, que j'avois vu de belles personnes mais qu'aucune ne m'avoit assez frappée pour m'attacher, qu'apparemment j'étois destinée pour quelque autre.

Nous arrivâmes. C'étoit l'heure du diner, où je fus invité d'une manière si pressante que je n'aurois pu m'en défendre sans impolitesse. Cette Dame étoit une personne de condition, encore jeune ; c'étoit le plus si elle avoit vingt-trois ans. Il y en avoit quatre qu'elle étoit mariée à un homme fort riche, mais vieux, d'une mine & d'un caractère peu revenant. C'étoit un homme d'affaires, qui avoit part dans les Fermes & étoit à la tête de plusieurs Entreprises pour la fourniture des Armées. Il alloit fort souvent en Cour, faisoit d'assez longs voyages dans les Provin-

ces & sur les frontieres. Il amoit son Epouse & en usoit parfaitement bien avec elle , jusqu'à lui confier la plus grande partie de son argent. Elle l'avoit gagné par ses bonnes manieres , sur tout par de grandes apparences d'humanité & par une espece d'éloignement des compagnies & des plaisirs. La maison étoit propre, mais sans magnificence outrée & le domestique n'étoit pas fort nombreux.

Après le diner , qui fut de fort bon goût , la dame se retira dans son cabinet & me pria d'attendre un moment dans la salle à manger. Elle me fit appeller : elle s'étoit mise dans un negligé de plus propres. Je la trouvai charmante ; elle n'étoit pas grande mais sa taille étoit des mieux prises , ses yeux étoient vifs , son teint fort blanc , sa bouche belle , sans être trop grasse elle avoit de l'embonpoint , un mouchoir un peu en desordre laissoit voir une partie de sa gorge. La conversation s'anima & devint des plus vives & des plus tendres , & après mille protestations , d'attachement , de fidélité , de secret , nous en vinmes aux prises , un lit de repos fut le champ de bataille. Jamais je ne vis tant d'amour ou tant de passion. A quelques momens de trêve succederent de nouveaux combats.

On

On fut content de mes services & on les paya d'un rouleau de cinquante pistoles. Nous convinmes des jours que nous nous reverrions.

Je fus exact aux rendez-vous pendant près de trois mois, & j'en tirai au moins douze ou quinze mille francs; mais enfin je me dégoûtai de cette intrigue, par la crainte qu'elle ne fût découverte & qu'on ne fût dans le monde que j'avois eu la foiblesse de prendre de l'argent. C'est la seule faute que j'aye faite en ce genre; je me la reproche encore aujourd'hui, assurément la vanité n'a point de part à l'aveu que j'en fais.

Le tems de la campagne vint. Je fus du détachement qui devoit servir en Flandre. L'Armée ennemie n'avoit plus le même Général; le Prince d'Orange, qui étoit venu à bout de se faire Roi d'Angleterre, la commandoit. Il savoit la guerre, & sut si bien se conduire qu'il évita tout engagement, on ne fit que camper & décamper pour la commodité des fourrages & pour couvrir chacun son pays. Cette inaction m'ennuia fort, j'aurois voulu que chaque jour eût été un jour de bataille. Je m'occupai comme j'avois fait l'année précédente; par mes observations, par

des conversations , je me mis au fait de diverses operations de Guerre , de la conduite des convois , de l'utilité & de la neccessité des partis. Je m'appliquai particulierement à connoître la situation du païs ; il n'y avoit pas un ruisseau , un haie , une défilé , qui ne me fût présent , & cette science dans la suite a été fort utile à ceux contre qui je me proposois alors de la mettre en usage.

Les Armées étoient sur le point de se separer pour les quartiers d'hyver. Nous étions aux environs de Tournai , & les Ennemis étoient à six lieues de nous. Ils décamperent les premiers. Mr. de Luxembourg , toujours attentif aux occasions d'agir , crut que cet éloignement leur feroit peut-être negliger les précautions nécessaires pour assurer leur marche , & qu'il pourroit surprendre leur arriere-garde avant qu'elle eût passé le ruisseau de la Catoire ; il se mit à la tête de la maison du Roi , & sa marche fut si vive pendant la nuit , que le lendemain à la pointe du jour nous nous trouvames en deçà du village de Leuze , sans que l'Ennemi eût eu de nos nouvelles. Ce village nous couvroit , nous fimes alte ; nous nous réunimes tous , nous nous mi-
mes

mes en ordre de bataille , nous passâmes ensuite à toute bride & nous trouvâmes l'arrière garde repandue négligemment sur les bords du ruisseau qu'elle avoit à passer. Nous la chargeâmes sans lui donner le tems de se reconnoître : ce ne fut pas un combat , ce fut une déroute. Quelques Escadrons qui se formèrent à la hâte , voulurent tenir ferme ; mais ils furent culbutés presque en un instant , & nous les poussâmes jusqu'au bord du ruisseau. Leur infanterie vint à leur secours & les sauva d'une entière défaite. Ils étoient presque trois contre un : mais que peuvent faire des Troupes surprises en desordre. Cette action fut glorieuse au General qui l'avoit entreprise & conduite , cependant je ne trouvai pas qu'il nous fût fort honorable d'avoir battu des gens hors d'état de pouvoir nous résister.

La vie de musquetaire me déplaisoit , je ne voulois point absolument vieillir dans ce corps. J'obtins avec assez de peine l'agrément pour une compagnie de cavalerie ; car on suivoit encore les maximes de Mr. de Louvois , qui venoit de mourir. Ce Ministre s'étoit fait une maxime de ne mettre à la tête , même des compa-

gnies, que des gens de service & d'expérience. Je servis encore en Flandre ; mais la cavalerie n'eut presque aucune part aux succès que nous y eumes.

Le Roi fit en personne le siege de Namur, & la prit en assez peu de tems, eu égard à la force de la place & aux pluies continuelles. J'étudiaï autant qu'il me fut possible les operations de ce siege, & pour m'occuper j'allai en parti fort souvent. J'avois oui dire que c'est là où l'on apprend la guerre, à conduire une troupe, à former un dessein, à dresser une embuscade, & j'éprouvai qu'on ne m'avoit pas trompé, car c'est en ces courses que j'ai appris le peu que je sai. J'y fus presque toujours heureux, & je puis dire que j'y fis des actions passablement belles. Mes soldats m'aimoient, il n'en étoit aucun qui ne fût sacrifié pour moi : des manieres franches & honnêtes me les avoient attachés ; d'ailleurs je n'avois rien à moi, & jamais je n'ay pris de part au butin qu'ils faisoient sous ma conduite.

Le Roi d'Angleterre parut avoir une forte envie de secourir Namur. Il n'osa cependant passer la Mehaigne ; le Marechal de Luxembourg fut toujours
se

se mettre à portée de la lui disputer avec avantage. Namur pris, Louïs quatorze retourna à Versailles.

Les deux Armées chercherent presque également à s'éviter. La nôtre étoit plus forte en cavalerie & nous aurions voulu attirer l'Ennemi en plaine, lui au contraire plus fort en Infanterie cherchoit une affaire de poste, où notre cavalerie nous fût inutile. Nous étions campés à Steinkerque, país couvert & embarrassé de haies. On avoit choisi ce camp pour la commodité des fourrages; de grands défilés nous separoient des Alliés & il ne leur étoit pas possible de les passer sans que nous en fussions avertis assez-tôt pour nous mettre en état de les recevoir. Le Prince d'Orange trouva cependant le moyen de le faire; car ayant découvert qu'un homme au service du Duc de Baviere étoit un de nos espions, il le força d'écrire en sa présence au Marechal de Luxembourg de ne point s'inquiéter des mouvemens qui se feroient le lendemain, & qui n'auroient pour but que d'assurer un grand fourrage. Ce faux avis eut tout l'effet qu'il avoit souhaité, nous ne nous inquiétâmes point des mouvemens de l'Ennemi, il

passa les défilés , avoit chassé quelques brigades d'infanterie de leur poste & s'étoit emparé de leur canon avant qu'on se fût apperçu de leur dessein. J'étois alors en course ; mais je fus des officiers les plus intelligens , entre autres du Marquis de Feuquieres , que si Mr. de Luxembourg avoit eu moins de présence d'esprit , ou que le Prince d'Orange en eût eu d'avantage ; nous étions perdus sans ressource & qu'à peine le reste de la campagne on eût entendu parler de nous. Notre victoire consista à n'être point battus , comme nous devions l'être , à repousser l'Ennemi & à le forcer de remettre les défilés entre lui & nous.

J'étois si attaché à ma troupe que je passai l'hyver à Lille , à la réserve d'une course d'un mois que je fis à Paris. Lille est une belle ville ; toutes les personnes de quelque considération ou qui vouloient passer pour telles , avoient pris les manieres françoises , on y faisoit grande chere , on y jouoit gros jeu. Je m'attachai fort à la maison d'un nommé la Rianderie , un homme fort riche & qui vouloit se faire honneur de son bien. Il avoit deux filles assez jolies & d'un caractère aimable. Stoupe, Colonel

nel Suisse , fort mon ami , s'attacha à l'aînée , & l'épousa un an ou deux après. La cadette étoit assez à mon gré ; mais comme je ne me sentoïis point les vertus matrimoniales je ne cherchois qu'à m'amuser , & je ne voulois pourtant pas le faire d'une manière qui pût lui faire tort. Pour avoir des entretiens particuliers , nous nous avisâmes d'un moyen des plus singuliers.

Ses carosses n'étoient point dans la maison , les remises étoient au fond du jardin , & une grande pallisade couvroit ce bâtiment. Nous nous y rendions sans être vus & nous montions dans un Carosse ; c'étoit là que nous nous disions nos secrets. Je puis protester que jamais je n'ay abusé de sa bonté : je n'ay pas été plus sage qu'un autre , mais j'ay toujours eu pour principe , qu'il étoit indigne d'un honnête homme de deshonorer une maison où il avoit accès , particulièrement sur le pied d'ami.

La campagne de 1693. commença d'une manière à faire espérer de grandes choses. Louis quatorze étoit venu se mettre à notre tête , & comme jusqu'alors il n'avoit fait cette démarche

B s qu'à

qu'à coup sûr, nous nous attendions à quelque événement des plus considérables. Mais un camp bien pris par le Prince d'Orange, déconcerta tous les projets qu'on avoit formés Loüis, tout d'un coup sans qu'on ait jamais su pourquoi, nous quitta, & envoya un gros détachement en Allemagne sous les ordres de Monseigneur. J'aurois voulu en être, ne doutant pas qu'avec de si grandes forces il ne se fît de grands exploits; mais on se contenta de reconnoître le camp du Prince de Bade, au lieu que Mr. de Luxembourg trouva le moyen de tirer Guillaume trois du poste qu'il avoit rendu attaquant, de le forcer à se battre dans le tems qu'il s'étoit affoibli par de gros détachemens, & de remporter sur lui une victoire des plus parfaites & des plus glorieuses.

L'Action commença des qu'ils fut jour, par l'attaque du village de Neerwinden. Mais comme j'étois dans la cavalerie & que cette affaire fut toute d'infanterie, je n'en dirai rien; car je ne veux parler que de ce que j'ay vu & à quoi j'ay eu quelque part. Nous étions postés à portée de marcher aux retranchemens de l'Ennemi, & nous esluïames le feu de
son

son canon pendant plusieurs heures. Enfin nous marchames vers une heure après midy, sous les ordres de Monsieur de Feuquieres.

Nôtre infanterie aiant chassé celle des Alliés des retranchemens de ce front, nous pénétrames dans leur camp par trois ou quatre endroits, & j'eus l'honneur d'y entrer un des premiers, du côté qui n'étoit retranché que par quelques charriots : peut-être que l'Ennemi s'étoit gardé ces ouvertures pour fondre sur nous après qu'il nous auroit repoussé. J'ignore ce que firent les autres corps de cavalerie, mais je sai bien que celui où j'étois ne trouva aucune résistance. La terreur s'empara tout d'un coup de cette Armée, & la confusion s'y mit de telle sorte, qu'elle nous abandonna le champ de bataille, son canon, ses équipages, & qu'une partie se précipita dans la riviere qui retardoit sa fuite. Le bruit général de l'Armée fut, qu'on fut chassé deux ou trois fois de Neerwinden, par le manque non de bravoure mais d'habileté & d'attention de ceux qui conduisoient cette attaque, & que la bataille auroit duré trois ou quatre heures de moins, si le Marechal de Villeroi avoit attaqué

attaque les retranchemens dès la première fois qu'il avoit vu que l'Ennemi les dégarnissoit pour renforcer les troupes qui défendoient Neerwinden. Ce cri public n'empêcha pas que dixhuit mois après il ne fût nommé pour remplacer Mr. de Luxembourg.

Le peu d'usage que j'avois vu faire de la cavalerie, qui ne me paroïssoit être que pour la montre & la parade, me dégouta de ce service; je demandai & j'obtins un Regiment d'Infanterie. Je me donnai des soins infinis & n'épargnai rien pour avoir de beaux hommes: mais la réputation que j'avois d'aimer le soldat, fit que j'eus à choisir; si j'avois voulu croire mes cavaliers ils se seroient tous faits fantassins pour ne me pas quitter. Je passai tout l'hyver à le former, à le discipliner, sur tout à y établir l'union entre les soldats & les officiers, & je puis dire que j'y réussis si parfaitement, qu'il sembloit que nous ne fissions qu'une même famille.

Je fus nommé pour servir en Flandre. Mr. de Luxembourg, qui m'honoroit de son amitié & de son estime, eut part à cette destination. La campagne fut fort tranquille de part & d'autre;

tre ; quoique Monseigneur nous commandât, il n'y eut ni combat ni siège, du moins qui merite que j'en parle. Cependant je sus me donner de l'occupation ; j'étois perpetuellement en course ou j'y envoiois une partie de mon Regiment. D'abord ce n'étoit qu'autour du camp de l'Ennemi, d'où chaque jour nous enlevions quelques bagages, quelques marchandises , quelques parties de convoi. Mais au mois de Juillet j'appris qu'un convoi d'argent devoit arriver au camp ennemi du côté de Bruxelles.

Je pris avec moi deux cens hommes, je les embusquai dans les bleds , qui étoient alors fort grands, environ à une demie lieue du camp. Il y a presque toujours des traîneurs en ces sortes d'occasions ; deux charrettes s'étoient rompues , il avoit fallu du temps pour les raccommoder , & elles marchaient à une petite lieue des autres, escortées par quatrevingt fantassins & soixante dragons. Il n'y avoit plus qu'une demie heure de jour & nous étions sur le point de nous retirer, lorsque nous les apperçumes : nous nous glissâmes à travers les bleds sur le bord du chemin par où elles devoient necessairement passer. L'escorte, qui voïoit presque son camp,

camp , & qui des hauteurs n'avoit rien apperçu dans la plaine , étoit fort negligente ; nous fondimes dessus. Une partie fut tuée , l'autre se sauva ; mais je détachai une partie de mes gens pour les dissiper & les empêcher de se rassembler. Des deux charrettes , une étoit chargée d'argent , l'autre d'eau de vie ; je fis prendre l'argent & enfoncer les pieces d'eau de vie : je defendis à mes soldats d'en boire & je fus obéi ; les charrettes furent brisées , & les chevaux furent laissés aux chartiers , à qui je fis bander les yeux , de crainte qu'ils ne remarquaissent le chemin que nous prenions. Nous nous retirames en effet sans être poursuivis.

J'avois établie que le butin se partageroit entre les compagnies dont je tirois des detachemens pour former mon parti , & comme cette fois-ci j'en avois pris de toutes les compagnies , tout mon Regiment eut sa part de la capture. Le lendemain matin chacun m'apporta ce qu'il avoit , & il se trouva quatrevingt-quinze mille livres en or & en argent ; chaque soldat en eut cent cinquante , les Sergent deux cens , & le reste fut partagé entre les officiers , à proportion de leur grade. Je n'en voulus rien pren-

prendre , mais tous s'accorderent à laisser un dixieme de sa part ; ce qui faisoit environ dix mille francs. Il me fallut paroître consentir à les garder ; cependant ensuite je les leur fis reprendre. Je ne voulois point de débauche , & cette distribution fut employée selon mes intentions , à se mieux nourrir & à se bien nipper.

Je fis encore une autre expédition , moins fructueuse , mais qui demandoit beaucoup de conduite. A trois lieues de Bruxelles , presque sur le chemin de Louvain , est un gros bourg , entouré d'une forte haie , & ce bourg pouvoit contenir deux mille habitans , dont au moins cinq cens étoient armés. Je formai le dessein de la rançonner ; ainsi je me fis suivre par les deux tiers de mon Regiment , & j'empruntai de mes amis plusieurs tambours. Pendant la nuit j'investis le bourg , je plaçai les tambours dans divers fonds sur les avenues , avec ordre de se faire entendre & de battre leurs différentes marches d'abord que l'attaque commenceroit , & au point du jour nous entrâmes par trois endroits differents. On voulut d'abord se mettre en defense ; mais le bruit des tambours qu'on entendoit de divers côtés ,
faisoit

faisoit croire que d'autres troupes venoient nous joindre, ainsi on mit les armes bas. J'ordonnai qu'on me les apportât, & que vingt des principaux habitans s'enfermassent dans une maison que je leur marquai, pour sûreté qu'ils n'envoieroient personne avertir les garnisons voisines. Le pillage se fit avec ordre, sans violence, sans qu'il en coûtât la vie à personne, & monta au moins à trente ou quarante mille livres, sans compter une quantité prodigieuse de jambons.

Cette conduite me fit estimer des officiers généraux, & m'attira l'envie & la jalousie de la plupart de ceux de mon rang, qui n'avoient pas le courage de m'imiter. Ils s'adonisoient, dormoient jusqu'à midy, quelques uns même avoient leur toilette & sortoient de leurs tentes poudrés & frisés comme s'ils étoient sortis de chez un baigneur. Ce sont cependant ces personnages que j'ai vu dans la suite m'être préférés par un Chamillard, qui n'a jamais su ce que c'étoit que la guerre, & qui jamais n'a fait d'attention au vrai mérite. On me pardonnera ces traits, contre un homme qui est la première cau-

cause de mes écarts & de mes disgrâces.

Ces courses que je faisois pour me former moi-même , pour aguerrir mes soldats , pour les mettre à leur aise , m'attirèrent des commissions assez importantes. Souvent on m'envoyoit à la découverte , pour observer les mouvemens de l'Ennemi , sa situation , pour reconnoître le terrain où l'on vouloit camper. Mes rapports se trouverent toujours exacts. Je fus chargé de la conduite de quelques convois , aucun ne fut pris ni troublé. Dans la fameuse marche que nous fîmes cette Campagne , j'arrivai le premier au pont Despierres avec un détachement de cinquens chevaux , dont chacun portoit en croupe un de mes fantassins.

Mr. de Luxembourg mourut au commencement de l'année suivante , c'étoit mon protecteur déclaré. On en a besoin par tout , à la cour de France plus qu'ailleurs , du moins en ce tems-là. Le Marquis de Barbesieux étoit jeune , il s'en falloit du tout au tout qu'il n'eût autant de credit que son pere. Pour se soutenir lui-même , il étoit obligé d'avoir égard aux recommandations de ceux qui auroient pu lui nuire. Ainsi les commandemens , les quartiers même

d'hiver , se donnoient à la faveur : mon Regiment fut mis aux environs de Calais , mauvais païs , mal-sain ; j'y perdis plus de cent cinquante soldats. Pour comble de disgraces je fus nommé pour servir sur le Rhin , où l'on étoit sur le pied de ne rien faire : il fallut obéir. Je voulus m'y conduire comme j'avois fait en Flandre , on s'y opposa , on affecta même de me tenir dans l'inaction. J'eus plus de liberté en 1696 , nous entrâmes dans le païs ennemi , treize de mes soldats enleverent le Gouverneur de Mayence , & on recommença à parler de moi comme on avoit fait en Flandre. La Paix se fit. Quelques efforts que pussent faire mes amis , mon Regiment fut cassé & je fus mis au nombre des Colonels réformés. Je n'aurois pas eu sujet de me plaindre si la loi avoit été generale ; au contraire on en conserva plusieurs qui n'avoient jamais fait parler d'eux. Je pourrois les nommer , mais je ne veux point que ces Mémoires aient un air satyrique.

Presque dégouté du service , je me livrai à l'amusement & aux plaisirs. Mon pere mourut en ces tems-là , & me laissa maître d'un bien assez considérable.

Quoi-

Quoique je n'aye jamais eu d'attache à l'argent, & que je haïsse au souverain degré ces sortes d'affaires, j'y donnai quelque attention. Je chargeai quelqu'un de les conduire de maniere que je vécutse comme devoit vivre un homme de ma condition, & que je ne fisse point de dettes. J'ai toujours suivi cette maxime, & quoique par tout j'aye fait grande figure, je ne pense pas que personne ait rien à me demander.

Nos plaisirs étoient le jeu, la table, les spectacles, assaisonnés de quelques amourettes. J'étois particulièrement en liaison avec le Marquis de S. M., les Comtes de R., de F., & un Baron Allemand. Nous ne nous quittons guères. Je leur dis un jour, que nous vivions dans le desordre, qu'il falloit un peu nous ranger, & du moins éviter le scandale. Je leur traçai un plan de conduite. Nous ne devions nous voir que le soir quatre fois la semaine. Le rendez-vous étoit à l'Opera ou à la Comedie. Au sortir il falloit prendre un fiacre & aller souper ensemble. Le lieu du souper fut ainsi réglé; en quatre differents quartiers de Paris, nous devions avoir deux honnêtes filles, logées chez d'honnêtes gens, où nous

irions tour à tour. Chaque couple devoit avoir deux écus par jour , un Louis d'or de chacun de nous quand nous y souperions , sans compter les petits présens qu'on feroit , à sa liberté. Les autres réglemens portoient qu'on se retireroit avant quatre heures du matin , qu'on ne s'enivreroit point , que dans chaque appartement il y auroit deux lits , où l'on se mettroit trois à trois , qu'on garderoit le secret , qu'on ne s'appelleroit point par son vrai nom , qu'on ne meneroit avec soi aucun domestique. Celui qui manqueroit au rendez-vous étoit condamné à une amande de deux louis , au profit des Demoiselles chez qui il auroit du se trouver , bien entendu que son couvert soupoit pour lui.

On trouve à Paris tout ce qu'on veut , en moins de huit jours mon valet de chambre & celui du M. de S. M. nous mirent en état de pratiquer nos statuts , & nous trouvâmes qu'ils avoient le goût bon. Nôtre première séance fut dans le fauxbourg St. Victor , vers l'Estrapade , chez une personne qui se disoit veuve d'un Officier. Nous trouvâmes un appartement fort propre & deux Demoiselles jeunes & jolies. Le sou-

souper étoit prêt , on se mit à table , La conversation fut telle qu'elle devoit être dans un lieu de plaisir , nous nous retirâmes fort contents. Il en fut de même au fauxbourg St. Germain , dans le Maréts & vers la porte St. Honoré. Ce train de vie dura six mois sans être presque soupçonné , nous observâmes exactement ce qui avoit été réglé , il n'y eut ni bruit ni désordre , & ces aimables filles durent être contentes de nos manieres & de nôtre liberalité. Je ne sai pas ce que firent les autres , pour moi il m'en couta au moins deux mille écus. Ce ne fut point le dégoût qui rompit nôtre société ; le Baron fut obligé de partir , & le Comte de R. tomba malade,

A ces amusemens il en succeda d'autres , que je variois le plus qu'il m'étoit possible. Le goût de la lecture , que j'avois eu à l'Academie , me reprit ; je lus toutes sortes de livres sur la Religion pour & contre ; tant bons que mauvais. Loin d'y trouver de quoi me fixer , mes doutes & mes incertitudes augmentèrent. Je me figurai , je me persuadai même qu'il suffiroit que je fusse honnête homme , c'est à dire franc,

C ;

vrai,

vrai , genereux , désintereffé , exact à ma parole , bon ami , ennemi ouvert , sans détour dans la vangeance , facile à pardonner & à me reconciller : c'est ce que j'ai tâché d'être : je puis dire que je l'ai été , & que je le suis encore aujourd'hui plus que jamais , l'âge ayant corrigé mon trop de vivacité.

Je n'ai jamais cherché de querelle , jamais non plus je n'ai fait consister la sagesse à les éviter , ne croïant pas que les Edits pussent m'obliger à faire une lâcheté. A Paris , à l'occasion de quelques discours , j'eus de suite deux ou trois affaires. Dans une je fus l'agresseur ; je m'en tirai sans blessure & maltraitai fort ceux avec qui je m'étois battu : un deux qui étoit sur le point de se marier , mourut quinze jours après ; je fus fâché de son malheur , quoi qu'il se le fût attiré n'ayant pas voulu se contenter du premier sang. Ce mort , ces blessés firent grand bruit. Je fus soupçonne , on chercha des preuves , on n'en trouva point. Les blessés soutinrent qu'ils ne connoissoient point ceux à qui ils avoient eu affaire , que leur querelle avoit été de pur hasard ; sur quelque parole , sur quelque manie-

maniere dont on s'étoit choqué ; ils dépeignirent ces gens , & le firent de maniere qu'on ne trouva personne qui leur ressemblât.

Ces soupçons joints à certains discours qui m'étoient échappés sur la Religion , à l'espece de prodigalité & de dissipation dans laquelle je vivois , prévinrent contre moi : d'ailleurs j'étois fort bien au Palais Royal & j'y faisois regulierement ma cour ; tout le monde fait que la voie des Princes du sang n'est pas la plus sûre pour s'avancer , & que la faveur d'un petit Commis est souvent plus utile. Dès 1710. on parla fort de Guerre. La mort de Charles Second Roi d'Espagne , le Testament qu'il fit en faveur du Duc d'Anjou & que Louis quatorze accepta sans balancer , la rendirent inévitable. J'offris mes services, ils furent reçus avec froideur. Cependant comme j'avois plus de reputation que bien d'autres , & qu'il eut été criant de me refuser , j'eus l'agrément pour lever un Regiment de deux bataillons. J'y eus les mêmes facilités , & encore de plus grandes que la premiere fois ; la plupart de ceux qui venoient se présenter

ne vouloient point d'argent. J'eus ordre de marcher en Italie.

Cette première campagne fut malheureuse & désagréable. Nous étions trahis. Le Prince Eugene qui commandoit l'Armée de l'Empereur, étoit instruit de tous nos desseins. Il savoit jusqu'au nombre & à la force des partis qui devoient sortir du camp, de quelque côté qu'ils allassent ils en trouvoient de plus forts qu'eux, de manière qu'ils étoient toujours battus. Je ne fus par le dernier à m'appercevoir de la supercherie. Je contins mes soldats & ils ne sortirent que par ordre. Je ne me trouvai point à l'affaire de Carpi ; ce que je sai, c'est qu'il auroit été facile d'empêcher les Allemans de pénétrer en Italie, & qu'ils y entrèrent sans obstacle. Cette affaire, toute peu décisive qu'elle étoit, fit grand tort au Marechal de Carinat ; ses Ennemis s'en servirent pour le décréditer, & on le sacrifia au Duc de Savoye, dont il rendoit justement la fidélité suspecte. Le Marechal, quoique de famille de robe, étoit digne de la place qu'il occupoit ; il l'avoit prouvé plus d'une fois dans la dernière Guerre : mais il étoit trop modestes

deste & ne savolt pas assez se faire valloir.

Il fut releve par le Marechal de Villeroi , qu'on regardoit à la cour comme un grand Général. Il en avoit du moins la figure. C'étoit un des hommes les mieux faits que j'aye vus , & son grand baudrier , dont on a tant badiné , lui siéoit à merveilles ; un air un peu plus spirituel & plus de feu dans les yeux , il ne lui auroit rien manqué pour prévenir en sa faveur. Peu de tems après son arrivée , il voulut se signaler. Le Prince Eugene étoit campe près de l'Oglio , cette riviere à dos , & avoit devant lui le bourg de Chiari , dont il falloit absolument se rendre maître si on vouloit l'attaquer. Le Duc de Savoye & les Marechal de Villeroi resolurent de le faire. Sans doute que le Prince Eugene en fut averti , il se prépara à nous bien recevoir. Naturellement il n'auroit du y avoir dans ce bourg que quatre ou cinq mille hommes au plus , toute son infanterie s'y trouva & ce qui ne pouvoit y être étoit à portée de secourir ceux qui devoient d'abord le défendre. Nous attaquames avec toute la vigueur imaginable. Nous forçames

même un premier retranchement , mais nous trouvâmes un feu si terrible & si bien préparé , qu'on fut contraint de nous faire retirer après avoir perdu plus de trois mille hommes. Je faillis vingt fois à être tué , j'en fus quitte pour deux legeres blessures & ne ramenai que six cens hommes de mon Regiment. Cette grande perte qui retomboit en partie sur moi , & la maniere distinguée dont je puis dire que je m'étois battu à Chiari , auroient du m'attirer quelque faveur. On fit une promotion nombreuse d'officiers généraux , je n'en fus point : elle finissoit précisément à ceux de mon tems. Je me consolai , dans l'esperance que je serois de la première qui se feroit.

Le voyage étoit trop long pour retourner à Paris , où d'ailleurs rien ne m'attiroit , non pas même ma femme , que j'avois épousée trois ou quatre mois avant que de partir pour l'Italie. Elle étoit pourtant de bonne maison , c'étoit la fille du Marquis de Biron ; elle étoit jeune ; si elle n'étoit pas belle , elle étoit bienfaite & sans aucun désagrément ; j'étois sûr que j'en étois aimé , je l'estimois : mais apparemment que

que ce titre de femme m'empêchoit de lui rendre amour pour amour. Ce fut en quelque sorte malgré moi, que je me mariaï. La complaisance pour ma famille, pour Mr. de Biron, que je respectois beaucoup, m'y déterminèrent. Je me repens sincèrement de l'avoir fait, & d'avoir réduit au célibat une personne digne d'être aimée, c'est presque la seule faute que j'aye à me reprocher.

Je passai l'hyver dans une fort jolie petite Ville sur le Po, à cinq ou six lieües de Cremone, en descendant vers le Mantouan; je m'y appliquai à retablir mon Regiment. Je n'étois pas fort éloigné des quartiers des Allemands, plusieurs François qu'ils avoient parmi eux vinrent me trouver; c'étoient tous vieux soldats qui avoient servis dans la guerre précédente. Je les reçus avec plaisir & n'eus pas besoin des recrues qui nous arriverent de France. Sans être capable d'une passion vive & constante, j'aimois les femmes: j'aurois pu en trouver cent au lieu d'une pour m'amuser, point du tout; mon caprice me porta à m'attacher à une Religieuse. C'étoit une vraie beauté, elle n'avoit que
vingt

vingt ans ; sa famille , qui étoit considérable dans le païs , l'avoit sacrifiée pour son frere , un des plus minces sujets que j'aye connu. La maison où je logeois donnoit sur ce couvent , un hazard me la fit voir à une fenêtre qu'on avoit apparemment levée pour la raccommoder. J'en fus frappé , je la saluai. Elle me rendit mon salut d'une maniere assez gracieuse & sans paroître fâchée de la rencontre. Je chargeai mon valet de chambre de s'en informer, & sur ce qu'il m'apprit j'écrivis un billet , où je demandois seulement qu'il me seroit permis de l'entretenir. Je ne fus point rebuté , j'allai la voir. Je la trouvai parfaitement instruite de ce qui me regardoit , elle savoit même mon mariage , & que c'étoit par pure indifférence que j'étois resté à ma garnison. Au milieu de quantité de complimens sur l'affaire de Chiari , sur l'attachement que mes soldats avoient pour moi , elle me railla de la maniere la plus spirituelle sur le peu d'empressement que j'avois pour mon Epouse. L'amour brilloit dans ses yeux & s'établit dans mon cœur. Nôtre conversation fut vive, enjouée & finit par être rendre.

Ce ne fut pas la seule , nous les multipli-

épliames autant que la bienfiance de son état pouvoit le permettre. Dès la seconde nous nous avouâmes que nous nous aimions , & elle me fit présent d'un portellette tissu de ses propres cheveux , mêlés d'un fil d'or. Il servira , dit-elle me le donnant à mettre les billets que votre amour ou vôtre indifférence me donneront lieu de vous écrire. Je le garde encore avec la lettre qu'elle m'écrivit lorsqu'elle me la quitta pour entrer en Campagne. Je la rapporterai en finissant cet endroit de mes Mémoires.

L'amour n'est qu'un tourment à moins qu'on ne se voie ; nous cherchâmes à le finir , & nous réussîmes. Sa chambre étoit au bout d'une galerie proche d'un escalier qui conduisoit au jardin. Comme les murailles en étoient fort hautes & qu'on n'appréhendoit point qu'on les escaladât , la porte du jardin ne se fermoit qu'au verrouil. La difficulté étoit d'entrer dans ce jardin. Au bout , dans une rue écartée , étoit la basse-cour où le jardinier avoit son logement , appuyé contre la muraille de l'enclos. Pour y donner du jour on avoit pratiqué une fenêtre à chassis dormant , garnie de barreaux de fer herissés

herissées de pointes. Il y avoit bien une porte qui communiquoit de la basse-cour au jardin ; mais elle fermoit à triple serrure , & la supérieure ou une des plus anciennes Religieuses étoit chargée de ce soin. Ainsi la fenêtre du jardinier étoit l'unique endroit par où cette maison fût accessible. Il fallut gagner le jardinier ; cinquante pistoles firent l'affaire. J'allai moi-même examiner le terrain : je remarquai d'abord que les barreaux n'étoient point enclavés dans le mur mais seulement attachés aux pièces de bois qui formoient le cintre de la fenêtre ; en examinant de près je vis qu'on pourroit les scier sans que la maçonnerie en souffrît , du moins sans qu'il y parut en dehors. La chose se fit comme je l'avois conçue & je l'annonçai à mon amie , qui m'en parut aussi charmée que je pouvois l'être. Nous convinmes du jour. Je crois que ce fut celui-là même où le Prince Eugene surprit Crémone. A travers le châssis dormant j'avois examiné le chemin pour le corps de logis. Il m'est impossible d'exprimer les plaisirs que nous goûtâmes, encore moins la vivacité des caresses & la tendresse des sentimens. Ce com-

mer-

merce dura près de trois mois sans qu'elle ni moi fussions seulement soupçonnés. Elle m'écrivit à mon départ la lettre suivante.

„ Vous partez , il le faut , je m'y
 „ suis attenduë. Vous le devez ; je crois
 „ même que je cesserois de vous aimer
 „ si vous ne le faisiez pas : cependant je
 „ suis au desespoir , je ne sais ni cequë je
 „ fais ni ceque je veux. J'avois résolu
 „ de ne vous point écrire , je ne puis gar-
 „ der ma résolution. Il me vient une
 „ foule de pensées , que je condamne
 „ toutes. Que ne suis-je libre ! Que ne
 „ l'êtes- vous ! vôtre penchant pour la
 „ guerre , vôtre amour pour la gloire ,
 „ vous lient aussi étroitement que je le
 „ suis par les engagements qu'on m'a fait
 „ prendre. On dit que l'amour romp
 „ toutes les chaînes , vous ne m'aimez
 „ donc pas. Vous savez que j'étois
 „ prête à rompre les miennes. Il n'a
 „ tenu qu'à vous que je vous aye suivie.
 „ La chose étoit impossible , vous m'en
 „ avez fait convenir : pourquoi avez-
 „ vous été plus sage que moi ? Avec
 „ un amour égal au mien l'auriez-
 „ vous eue cette sagesse ? Je vous en
 „ fais portant bon gré , & je m'imagi-
 „ ne

„ ne avec plaisir que vous avez eu la for-
 „ ce de préférer mon honneur à vôtre
 „ satisfaction. Je l'aime cet honneur
 „ que j'ai exposé, je l'aime plus que ma
 „ vie, mais je sens que je l'aime moins
 „ que mon amour. Qu'aurois-je fait
 „ avec vous ? Helas ! ce que vous au-
 „ riez-voulu. Je me serois déguisée,
 „ j'aurois combattu auprès de vous, je
 „ me serois exposée aux coups qu'on
 „ auroit voulu vous porter. En ces cir-
 „ constances la mort n'auroit rien eu d'a-
 „ mer pour moi, je ne sai même si le
 „ plaisir de vous avoir sauvé la vie ne
 „ me rendroit pas insensible au regret
 „ de vous perdre. Du moins ce regret
 „ passeroit en un instant & celui que
 „ vous me causez ne finira qu'avec ma
 „ vie. Elle ne sera pas longue. La
 „ blessure que vous m'avez faite est mor-
 „ telle, je le sens & je m'en rejoûis.
 „ Vous pourriez la guérir ; mais non,
 „ ne le faites pas, ma guérison ne du-
 „ reroit qu'autant que vôtre amour, &
 „ j'aime mieux mourir du regret de vous
 „ perdre tandis que je crois que vous
 „ m'aimez, que d'être un seul moment
 „ témoin de vôtre inconstance. Je pen-
 „ se vous connoître, & que c'est la
 „ diffi-

„ difficulté de me voir qui a animé vô-
 „ tre passion, qu'elle s'éteindroit si vous
 „ étiez en pleine liberté. Cela seroit-il
 „ possible ? Je souhaite me tromper &
 „ ne veux point approfondir ces idées
 „ affligeantes. Adieu. Ne vous verrai-je
 „ plus ? A quoi pourroit servir ce dernier
 „ moment ? qu'à augmenter l'amertume
 „ de nôtre séparation. Venez pourtant,
 „ il me semble que j'ay encore bien des
 „ choses à vous dire“.

J'étois prêt à monter à cheval quand
 je reçus ce billet, j'allai la voir. Nous
 ne nous parlames guères que par nos lar-
 mes. Elle mourut trois mois après.
 Sans la force de mon temperament & le
 mouvement continuel où je fus j'aurois
 apparemment eu le même sort.

Le Marechal de Villeroi s'étoit lais-
 sé prendre à Cremone. Le Duc de
 Vendome le remplaça. Ce Prince é-
 toit ce qu'on appelle un homme de
 guerre. Il la fit en maître & surpassa
 la grande opinion que nous avions tous
 de sa capacité. Il étoit bon, popu-
 laire, s'entretenoit familièrement avec
 le soldat, & n'avoit rien à lui. En un
 mot il étoit par rapport à toute l'Ar-

mée ce que j'étois dans mon Regiment. Je ne dirai pas que nous étions à peu près de même caractère. Mais tout le monde le pensoit, & je n'avois point vu jusqu'alors de Général à qui je souhaitasse plus de ressembler.

Sur le bien qu'on lui dit de moi, peut-être aussi par sympathie, il voulut que je fusse de ses amis & me distingua en toute occasion, autant qu'il le pouvoit sans donner lieu à la jalousie. Nous reprîmes bientôt les postes que les Allemands nous avoient enlevés pendant l'hiver, le blocus de Mantouë fut levé, & nous les reserrâmes dans le Bressan. Philippe cinq Roi d'Espagne vint en Italie, & se mit à la tête de l'Armée. Le Duc de Savoye n'y parut point. La campagne fut vive, il s'y donna divers combats & une grande bataille à Luzara. Nous devions la perdre. Le Prince Eugene instruit de nos desseins s'étoit embusqué avec toute son Armée derrière une grande digue, au pied de laquelle nous devions camper. Un officier s'avisait de placer une garde sur cette digue, il y monta lui-même pour l'établir & vit toute l'infanterie ennemie ventre à terre, qui n'attendoit que le moment pour
venir

venir fondre sur nous. Il donna l'alarme & on courut avertir Monsieur de Vendome. J'étois arrivé un des premiers, en l'attendant je formai une ligne de l'infanterie qui se trouva sous ma main ; quoique simple Colonel , on me laissa faire & on m'obéit. Je soutins la première charge des Imperiaux. C'étoit de cette première attaque que dépendoit le salut de nôtre Armée, le Prince Eugene m'a dit vingt fois depuis que je lui avois arraché des mains une victoire qu'il croioit sûre. Ma résistance donna le tems aux autres troupes de venir à mon secours, on les mettoit en bataille à mesure qu'elles arrivoient. Le terrain étoit entrecoupé de haïes & de fosses , ce fut encore ce qui nous sauva. L'Action dura jusqu'à une heure après minuit. Le Prince Eugene se retira à demilieue de nous & nous laisse le champ de bataille avec trois ou quatre mille morts ; nous y en avions du moins autant, & nous y perdîmes beaucoup d'officiers de marque. Je devois être de ce nombre. Mais il falloit que mon horoscope s'accomplît. Nous nous rendîmes maîtres de Luzara , qui avoit été l'objet du combat.

Dès que la campagne fut finie , je

partis pour Paris. J'y trouvai mon épouse, à ce qui me parut pleine de tendresse. L'idée de ma Religieuse m'occupoit encore, j'y répondis peu & peut-être point du tout. On devoit faire encore une grande promotion. Il me parut au dessous de moi de mettre mes amis en mouvement pour en être, je crus que mes services, & si je l'ôse dire m'a réputation, parloient assez haut en ma faveur. J'en fus exclus, tandis qu'on en nomma de plus jeunes que moi, qui n'avoient par devers eux aucun service marqué, en un mot à qui je n'aurois pas voulu confier une compagnie. Je pourrois les nommer, mais comme je crois l'avoir déjà dit, j'écris pour me justifier, non pour flétrir, personne. J'avouë que je fus outré de ce passedroit, je le regardai comme un affront public que mon honneur ne me permettoit pas de souffrir : (j'allai trouver Chamillard. Mes plaintes d'abord furent assez modérées. Il me répondit d'un ton & d'un air de pédant, que selon le Roi la valeur & l'habileté n'étoient pas de titres suffisans pour avancer, qu'il falloit y joindre des mœurs & de la conduite. Je le traitai fort mal & me retirai la rage dans le cœur. La crainte de la Bastille prit bien-

bien-tôt sa place. Sans m'ouvrir à personne, j'amassai le plus d'argent qu'il me fut possible, mes fermiers m'en avancèrent sur les années suivantes, j'en empruntai ailleurs & quittai le Royaume. De la frontiere j'écrivis plusieurs lettres, une entre autres à Chamillard dont je me ressouviens encore,

„ Ma démarche n'a pas du vous
 „ surprendre ; si vous pouviez savoir
 „ comment pense un homme de con-
 „ dition & d'honneur, vous vous y se-
 „ riez attendu & vous l'auriez empê-
 „ chée, mais c'est ce qu'une robe &
 „ une écritoire n'apprirent jamais à un
 „ genie borné. On me rendra justice
 „ ailleurs & j'espere que vous enten-
 „ drez parler de moi plus souvent que
 „ vous ne voudriez. Je conserverai tou-
 „ jours pour le Roi un respect infini.
 „ Il continueroit d'être ce qu'il a été
 „ pendant tout son regne, s'il n'avoit
 „ pas mis sa confiance en vous. Est-
 „ il possible qu'il ne voie pas avec tou-
 „ te la France que vous ne pouvez que
 „ ruiner ses affaires & le déshonorer ?
 „ Vous pouvez rapporter à Sa Majesté
 „ que me m'offre à faire signer par un

„ million d'hommes ce que je vous
„ dis. „

Je n'étois pas encore déterminé à me donner aux Ennemis de la France. D'ailleurs je voulois le faire sur un certain pied qui ne sentît point l'Avanturier. Je demandai des passeports & donnai ma parole d'honneur que je n'étois plus au service, que je n'étois chargé d'aucune commission secrète, & que je ne cherchois qu'à m'amuser. Avant que de me donner à l'Empereur, comme j'en avois le dessein, je parcourus une partie des Cours d'Allemagne; j'y fus reçu avec distinction, par tout on m'offrit de grands Emplois. Plutôt par caprice que par raison je m'étois fixé à l'Empereur, je refusai les offres avantageuses qu'on me faisoit. On verra dans la suite ce que m'a valu cette préférence.

Une année entière se passa à courir, j'allai même en Italie. Mon argent diminuoit; mes affaires à la Cour étoient désespérées, Personne n'avoit ôté parler en ma faveur, mes biens avoient été confisqués; tout ce qu'avoit pu faire ma femme en se jettant aux pieds du Roi, avoit été d'obtenir une assez bonne pension sur eux. Prié étoit alors

à Rome en qualité d'Agent de la Cour de Vienne, il chercha à me gagner & je crois qu'il se vanta de l'avoir fait. Ce qui est de sûr, c'est qu'il me rendit quelques services; mais il me les a fait payer bien cher depuis. Je m'adressai au Prince Eugene, qui, je ne sai sur quel prétexte, ne commandoit point cette année. Il s'intéressa pour moi autant qu'il auroit fait pour lui-même; il parla à l'Empereur & me dépeignit comme un homme capable de lui rendre les plus grands services. Il fut réglé que j'aurois d'abord un Regiment d'Infanterie de deux mille Hommes, que ce Regiment porteroit mon nom & que je ne serois pas long-tems sans être officier général.

Le Prince Eugene m'apprit ce qu'il avoit fait pour moi, dans les termes les plus gracieux; il m'assura qu'il vouloit être mon ami par préférence à tout autre, & qu'il emploieroit son peu de crédit pour que je ne me repentisse jamais de la démarche que l'imbecille Chamillard me forçoit de faire. Tous deux, ajoutoit-il, nous ferons repentir la France du peu de considération qu'elle affecte d'avoir pour les gens de merite & de condition. Il me défendit absolu-

ment de prendre d'autre logis que le sien à mon arrivée à Vienne. Je m'y rendis en diligence. L'Empereur me fit l'accueil le plus obligeant. L'exemple du Maître fut suivi. Ce qui joint à la protection déclarée du Prince Eugene, donna pour moi une espece d'empressement, je fus de toutes les fêtes & de toutes les parties de plaisir.

Dans cette cour, comme dans toutes les autres, ceux qui gouvernent sous le Prince ne sont pas aimés, chacun a ses vuës, chacun a ses creatures ; s'attacher à l'un c'est presque à coup sûr s'attirer les autres. Mon protecteur me mit au fait de leur caractère, de leur degré de crédit, il me nomma ceux qui étoient de ses amis, ceux qui feignoient de l'être. Il m'avertit de me faire aux manieres Allemandes le plus promptement que je pourrois, d'éviter d'être des parties du Roi des Romains & tout ce qui pouvoit sentir le libertinage. Il me fit aussi le portrait des Dames de la cour. On a à Vienne une commodité infinie pour faire des connoissances. Chaque jour de la semaine il y a assemblée dans quelque maison de distinction, tout ce qui est d'une certaine façons s'y rencontre, on y joue,

joûe, on y cause. Je n'en manquai guères, sur tout dans les commencemens, & le moins que je puisse dire c'est qu'on m'y voïoit volontiers. Outre les amis que j'y fis, j'y gagnai bien trois mille pistoles.

Elles m'aiderent à former mon Regiment. Je trouvai moyen de faire savoir à celui que j'avois laissé en Italie, & qui y étoit encore, que j'en levois un pour le service de l'Empereur; tout ce qui put deserter vint me trouver, j'en eus plus de deux cent. Mon premier soin fut de leur faire apprendre l'Allemand, ils me furent d'un grand secours pour m'aider à discipliner les autres. Quelque effort que je puisse faire, je ne pus être prêt pour faire la campagne & ne fus pas témoin de l'affaire d'Hochstet, qui rétablit les affaires de l'Empereur. Comme je ne servois point & que mon Regiment se formoit à cinq ou six lieües de Vienne, je faisois ma cour regulierement deux fois la semaine. J'eus l'honneur d'entretenir deux ou trois fois sa Majesté Imperiale. Ce Prince étoit extrêmement inquiet de voir la guerre si près de lui, il me questionna fort sur la situa-

tion de la France , sur ses ressources, sur les caractères des Ministres, des Généraux, sur l'esprit qui regnoit à Versailles. Je répondis avec ma franchise ordinaire, que la France étoit encore une Ennemie formidable, qu'elle ne manqueroit pas si-tôt de soldars, qu'elle avoit grand nombre d'excellents officiers; que cependant j'osois prédire qu'elle ne soutiendrait pas cette guerre avec autant d'honneur qu'elle avoit fait les précédentes. Que Chamillard étoit absolument incapable de l'emploi qu'on lui avoit confié, que la discipline se perdoit dans les Troupes, qu'il y avoit une foule de jeunes colonels qui ne faisoient que sortir de college; qu'il s'étoit formé une cabale de devots qui excluient du commandement ceux qui n'alloient pas tous les jours à la Messe; qu'il y avoit deux Partis, dont l'un approuvoit & l'autre blâmoit les efforts qu'on faisoit pour soutenir le Duc d'Anjou, & qu'outre l'incapacité du Ministre ces deux Partis, rendroient le secret impossible. Que le Roi n'écouloit presque que Madame de Maintenon, que celle-ci ne laissoit de redouter la Duchesse de Bourgogne & que pour lui complaire elle faisoit em-
ploï-

plôier par Chamillard tous ceux que cette Princesse affectionnoit.

Venant ensuite aux Généraux, je dis à l'Empereur que Villars savoit conduire & manier une Armée, qu'il avoit la confiance des Troupes, & que c'étoit un bonheur qu'il se fût brouillé avec le Duc de Baviere; que Marfin, qu'on avoit envoyé à sa place n'étoit guères à redouter; que Tallard qu'on enverroit apparemment à leur secours si les Anglois joignoient le Prince de Baden, n'en savoit guères plus, que ce n'étoit pas lui qui avoit gagné la bataille de Spire, qu'on lui en avoit donné l'honneur quoi qu'il eût fait tout ce qu'il falloit pour la perdre. Que le Marechal de Villeroi étoit trop peu estimé des Troupes pour qu'il pût réussir. Que le Duc de Vendôme étoit tout à fait digne du commandement & qu'il n'y avoit guères que le Prince Eugene qui pût lui tenir tête.

Peu de tems après ces entretiens arriverent les nouvelles de la celebre journée de Blenheim ou Höchstet. L'Empereur eut la bonté de me faire avertir, & d'aussi loin qu'il me vit il cria: *Vous l'aviez bien dit, les François sont battus, comme on on ne*
l'a

Et jamais été, le Duc de Marlborough me manda qu'il a pris Marechal de Tallard & tous les pensionnaires de Jésuites.

Mon Regiment se formoit cependant. Les Allemans pour la plûpart sont des colosses de chair, il me parut que ces gros corps n'étoient propres ni à la fatigue ni à la vivacité des mouvemens que doit souffrir & faire l'infanterie, je les choisis autant que je pus de la taille des François qui m'étoient venus joindre, je les façonnai de mon mieux. Le Roi des Romains me fit deux fois l'honneur de venir leur voir faire l'exercice, il en fut content & ne put s'empêcher de dire que deux mille hommes ainsi choisis & stilés en valaient bien quatre. Au mois de Septembre je les conduisis en Baviere. Cette destination étoit de la dernière faveur. Dans l'Empire on est assez mal payé, mais les quartiers d'hyver y suppléent abondamment. Celui qu'on me donnoit étoit le meilleur que j'eusse pu souhaiter. On vouloit dompter les Bavarois en les appauvrissant, mes officiers & mes soldats entrèrent parfaitement dans ces vues, & quoi qu'il m'en revint des sommes tres considérables, tous à proportion y profiterent plus que moi.

Je

Je laissai le soin de mes intérêts à mon Major , je supposai qu'il étoit fidele & jamais je ne voulus souffrir qu'il me redît aucun compte.

Je ne fus que six semaines en ce païs, je me rendis à Vienne aussitôt que le Prince Eugene y fut de retour de sa glorieuse Campagne. Ma foi, me dit-il, m'embrassant, vous avez bien fait de venir nous joindre, les François ne valent plus rien , ils se sont laissés battre & prendre comme des moutons. Quels Generaux! ajouta-t-il , quand nous fumes en particulier , qu'elle pitoyable conduite! faire battre de la Cavalerie sans lui donner aucun soutien d'Infanterie : je n'ay garde de parler de la sorte en public, notre gloire en souffriroit; sur mon honneur un enfant les auroit battus. Tallard n'éroit point à son aîle quand on l'a attaquée, il s'est fait prendre étourdiment en venant la joindre avec deux de ses aides de camp. J'ay dit à Marlborough qu'il falloit le renvoïer pour qu'il se fît battre encore.

Nôtre liaison augmenta de plus en plus & devint tout à fait intime. Le Prince n'eut plus de secret pour moi & je n'en eus aucun pour lui ; nous
passions

passions ensemble tous les momens que nous n'étions point obligés d'être ailleurs. On voulut s'en formaliser, mais il le prit d'un ton si haut qu'on fut contraint de se taire.

Dès qu'ils eut été nommé pour commander en Italie, il m'en fit part. Nous servirons ensemble, me dit-il, je vous ay demandé à l'Empereur. Nos conférences devinrent encore plus frequentes qu'elles n'avoient été; mais de crainte de causer trop de jalousie aux autres officiers, nous les tinmes secretes. J'allois le soir chez le Prince, quelques fois il venoit chez moy, & nous nous trouvions souvent dans le jardin des Capucins.

Tous ces soins ne m'occupèrent pas assez pour m'empêcher de former quelques intrigues, mais sans attachement de cœur: j'avois eu trop de peine à rompre celui que j'avois pris pour la Religieuse dont j'ay parlé; quelques degrés de moins d'ambition, je crois que j'aurois tout sacrifié pour passer avec elle le reste de mes jours. Plusieurs des Dames que je voïois étoient aimables. Jeune encore & d'assez bonne mine, peut-être ne m'auroit on pas rebuté.

Je

Je voulus des conquêtes faciles & qui ne pussent avoir de suite; je jettai les yeux sur une boulangere dont le mari étoit paralytique depuis un an, & ce mal l'avoit pris deux mois après son mariage. Elle étoit grande & bienfaite, son air étoit vif & animé, son teint étoit d'un blanc à ébloüir & ses traits étoient assez réguliers. Je passois souvent devant sa boutique, c'étoit mon chemin pour aller chez le Prince Eugene. Je remarquai qu'elle me regardoit avec une attention qui marquoit du plaisir, j'ordonnai qu'on prît du pain chez elle & je voulus faire le premier compte. Il fut bientôt fait. Je lui parlai de son mari, je la plaignis de ce qu'elle étoit si mal partagée. Elle me répondit qu'il n'y avoit qu'un mois ou six semaines qu'elle s'en étoit apperçue, mais que depuis ce tems-là elle étoit inquiète sans trop savoir ce qu'elle vouloit; qu'elle étoit folle de me le dire, puisque je n'étois pas homme à m'en embarasser. Je l'assurai fort du contraire. En un mot nous nous expliquâmes & nous convinmes que nous nous verrions. Jamais elle ne voulut consentir à venir chez moi, il fallut me résoudre à aller chez elle. Sa maison étoit grande, la boulangerie étoit

au fonds , comme une espece de quartier separé. Il y avoit une porte qui donnoit dans un cul de sac. C'est par là que j'entrois sur les onze heures du soir , & je n'en sortois qu'à quatre heures du matin. Ce commerce dura deux mois. Un incident l'interrompit : de fatigue apparemment nous nous endormies si bien , que nous ne nous éveillâmes qu'à sept heures du matin. Il n'étoit plus tems de sortir, je restai tout le jour enfermé dans une chambre. Mon absence fit un vacarme enragé, on me chercha de tous côtés. Celui de mes gens qui avoit seul ma confiance, se contenta de savoir de la boulangere ce que j'étois devenu, & parut aussi inquiet que les autres. Je revins la nuit suivante, il me fallut effuier mille questions : je résolus de ne plus m'exposer à donner de pareilles scenes.

Le Duc de Savoie , qui depuis deux ans avoit quitté le parti de la France, étoit extrêmement pressé. Il n'y avoit qu'une prompte & puissante diversion qui pût le sauver , on se hâta de marcher à son secours. Je partis de Vienne au commencement d'avril. L'Armée se forma dans le Tirol , & le Prince
Euge-

Eugène nous joignit les premiers jours de Mai. Nous essayames inutilement de secourir Mirandole , cette Place se rendit à nôtre vue : nous étions sur les bords du Mincio , il nous fut impossible de le passer. Il n'y eut qu'une escarmouche de deux heures , d'un bord à l'autre de cette riviere. Le Duc de Vendome avoit quitté le Piémont au bruit de nôtre arrivée , il nous contraignit de quitter le Veronois & d'entrer dans le Bressan , où nous étions fort resserrés. Nous n'avions alors aucune Place en Italie , mais tout le plat pays étoit pour nous , quoique nous les traitassions du moins aussi mal qu'auroient pu faire les François. Une entreprise bien conduite nous mit plus au large & nous donna de grandes espérances. Après bien des mouvemens pour partager l'attention de l'Ennemi, nous passames l'Oglio à Wâgo. Sept bataillons & sept escadrons auroient pu nous disputer ce passage & l'auroient apparemment empêché ; mais deux pièces de canon que je fis exécuter les mirent en fuite. Ce passage surpris, nous valut Soncino, que nous primes en deux jours avec la plupart des postes

que les deux Couronnes avoient sur cette riviere.

Nous pensâmes ensuite à passer l'Adda. Nous montâmes, nous descendîmes le long de cette riviere, toujours couronnés par le Duc de Vendôme, qui proportionnoit ses mouvemens aux nôtres. Le pays où nous marchions étoit couvert & lui dérobait nos dispositions. La situation du terrain gênoit sa marche, il avoit des canaux à passer qui nécessairement devoient séparer son Armée en trois. Sur cette connoissance le Prince Eugene, de concert avec moi forma le projet d'attaquer son corps de bataille, précisément dans le tems qu'il seroit entre les deux canaux qui le sépareroient de son avant garde & de son arrière garde, nous rangeâmes & nous épurâmes ce projet. Il étoit tel que nous ne hazardions qu'un corps de troupes, parceque le terrain de notre côté étoit trop avantageux pour qu'on hazardât de nous y poursuivre en cas d'échec, au lieu que si nous réussissions nous séparions l'Armée Française & nous nous ouvrions l'entrée du Milanés, alors presque entièrement dégarni. Nous n'avions qu'une chose à craindre, savoir que le Duc
de

de Vendome ne s'emparât du pont de Cassano , où ne le fût rompre. L'unique moyen de l'empêcher fut de ne rien faire qui lui en fût venir la pensée. Son avantgarde passa à côté de ce pont presque abandonné , si ce n'est qu'il y avoit quarante ou cinquante hommes dans un mauvais chateau qui en étoit éloigné d'une portée de fusil.

L'avantgarde avoit au moins deux heures d'avance sur le corps de bataille, que le Duc de Vendome conduisoit lui-même. Il donna dans le piège que nous lui avions rendu. Une heure après que l'avantgarde fût passée on se saisit du pont. Les cinquante hommes qui étoient dans le chateau se rendirent sans avoir tiré un coup de fusil , je leur avois fait dire que sans cela il n'y auroit aucun quartier. Je m'établis sur le pont , on y fit passer sept à huit mille hommes, qui se répandirent à droite & à gauche dans les brossailles qui étoient sur le port de la riviere. Le corps de bataille arriva. La faute qu'on fît , ce fut de l'attaquer trop tôt. Le succès étoit sûr si on l'avoit laissé passer presque tout entier. Les premieres troupes surprises furent mises en desordre , les autres firent

ferme & leur donnerent le tems de se rallier. L'arriere garde n'étoit pas loin, elle hâta sa marche & arriva assez tôt, pour repousser ceux de nos gens qui passoient la riviere afin de mettre le Duc de Vendome entre deux feux. Il se battit en lion, le Prince Eugene en fit de même; enfin nous fumes repoussés & presque tout ce qui avoit passé le pont resta mort sur le champ de bataille. La garde de ce pont m'avoit été confiée, je fus attaqué, je soutins trois ou quatre assauts & la nuit fit cesser le combat.

Quoique nous eussions été repoussés, que nous n'eussions pu passer l'Adda, & que le Duc de Savoye fût sans esperance de secours, le Prince Eugene écrivit par tout que nous étions victorieux. Comme j'en témoignai quelque surprise, il le faut me dit-il, nous avons affaire à une legion d'Alliés qu'il ne faut pas décourager. Les François se donneront au diable qu'ils nous ont battus, personne ne les croira, sur tout si nous leur tenons un peu être le reste de la campagne. Nous le fimes, & le Duc de Vendome content de nous avoir mis hors d'état d'exécuter

enter nos desseins , retourna au siège de Verüe. Mon Regiment avoit beaucoup souffert à la défense du pont de Cassano, mais il fut promptement rétabli par les deserteurs de mon ancien Regiment. J'eus un des bons quartiers d'hyver, presqu'aussi fructueux que celui que j'avois eu en Baviere. J'en avois besoin, car j'avois fait une grande dépense; tous les soirs je soupois chez le Prince Eugene, mais presque tous les jours je donnois à dîner à tous les officiers de ma troupe, & je puis dire que je faisois plus de figure que la plûpart de nos Généraux, quoique plusieurs se picquassent de dépense. C'a toujours été ma marotte, jamais je n'ay pensé à amasser: à présent que j'y fais reflexion, je ne comprends pas où j'aye pu prendre de quoi me soutenir sans m'endetter.

Nous retournames à Vienne. L'Empereur Leopold étoit mort. Je ne m'en apperçus pas, son Successeur eut pour moi les mêmes bonrés. Il s'étoit pourtant fait d'assez grands changemens dans le Ministre; mais le Prince Eugene étoit sur un si grand pied que ceux qu'il protégeoit n'avoient rien à craindre. On me tint la parole qui

m'avoit été donnée , je fus fait officier général avec la même fonction à peu près qu'à un Brigadier en France, avec cette distinction que ce grade n'est pas multiplié dans les Armées de l'Empire comme dans celles de France , où graces à Chamillard , il y avoit une sorte de honte à n'être que colonel , à moins qu'on ne sortît de l'Academie. Ce degré d'honneur ne m'attira point d'envieux , du moins que je sache ; j'étois aimé dans les Troupes , on y faisoit quelque estime de mon peu de capacité , & je ne cherchois que l'occasion de faire plaisir. L'hyyer se passa dans la joie. Le nouvel Empereur l'aimoit , & l'on se faisoit un devoir de se conformer à son inclination ; on alla souvent à la Favorite. Je fus de la plûpart de ces voyages , jamais de ma vie je n'ay tant bu. Selon l'avis du Prince Eugene je m'étois si bien fait aux manieres Allemandes que je fus un des principaux tenants.

Tout ce qu'il y avoit de grand en Allemagne tant hommes que femmes, vinrent faire leur cour au nouvel Empereur. Jamais elle n'avoit été ni si nombreuse ni si brillante. On joüa un jeu à faire trembler. Je ne perdis pas.

Il m'est impossible de dire ce que je gagnai ; mon valet de chambre avoit soin tous les soirs de décharger mes poches & de n'y laisser que ce qu'il croïoit suffire pour le lendemain. Quelques amourettes par-ci par-là , c'est à quoi je passai le tems.

Je retournai en Italie avec le Prince Eugene. Par bonheur pour nous le Maréchal de Villeroi se fit battre en Flandre à l'ouverture de la Campagne ; c'étoit un second Hochster. Il ne se crut en sûreté que sous le canon de Lille & abandonna toute la Flandre aux Anglois & aux Hollandois. Ce désastre obligea Louis quatorze de contraindre plusieurs troupes qui marchaient en Italie, & lui fit enfin comprendre qu'en faisant commander ses Armées à Villeroi , il ne lui avoit pas donné les talens nécessaires pour le faire avec succès. Il nous débarrassa du Duc de Vendome , il l'envoia en Flandre , & le Duc d'Orleans prit sa place , qui nous auroit peut-être donné autant de peine , mais il n'avoit pas la carte blanche.

Superieurs, du moins égaux à l'Armée Françoisse destinée à nous empêcher d'aller au secours de Turin , que

La Feuillade , gendre de Chamillard assiégé , mais qu'il ne pressoit guères quoi qu'il y employât tout son savoir & celui de son Beupere , nous surprimes les passages des rivières & joignîmes le Duc de Savoye. Le Duc d'Orleans, qui n'avoit pu parer ce coup , nous avoit prévenus & s'étoit réuni à La Feuillade, Par cette jonction ils étoient presque trois contre un & avoient de si bons partis à prendre , qu'il ne tenoit qu'à eux de rendre nôtre pénible marche inutile.

Le Duc de Savoye , le Prince Eugene , tenoient de frequents conseils. On leur représentoit mille difficultés ; leur réponse ordinaire étoit , qu'il falloit tenter & que peut-être les François ne feroient pas les mouvemens que nous supposions qu'ils devoient faire. Ils étoient instruits , le Prince Eugene me l'a avoué depuis , ils savoient les ordres de Versailles. Nous passâmes deux rivières qu'on auroit dû nous disputer. Le Duc d'Orleans fut contraint par Marfin & La Feuillade , de s'enfermer dans les retranchemens. On les reconnut, on trouva qu'il n'y en avoit point ou que de fort mauvais du côté du fauxbourg du Balon , qui étoit justement l'endroit
où

où ils auroient du être meilleurs. L'attaque fut résolue de ce côté-là. Je me ressouviens qu'en plein conseil je demandai où étoit le convoi qu'on avoit préparé pour ravitailler Turin & ce qu'on feroit si l'Ennemi nous laissoit un passage libre pour y entrer. Le convoi, repliqua le Prince Eugene, est dans le camp des François, c'est là qu'il faut l'aller chercher. Que ferions-nous dans Turin, que de le faire prendre plus vite & nous en même-tems.

La bataille se donna, le quartier fut forcé, & l'épouvante, la confusion, se mirent dans les autres. La blessure du Duc d'Orleans mit le comble à la déroute. Nous n'étions pourtant tout au plus que vingt-cinq mille hommes, & ils étoient pres de soixante. Mon seul Regiment, qui pénétra un des premieres, fit plus de trois mille prisonniers. L'Armée, la garnison, regorgea de butin. J'eus pour ma part un service magnifique d'argent. On marcha dans le Milanés, tout se soumit. Quelle campagne ! jamais Armée n'a été si riche. Je ne puis dire ce qu'elle me valut ; mais ce dont je me souviens parfaitement bien, c'est

E 5

qu'à

qu'à la fin de la Campagne suivante , il ne m'en resta pas un fol. Je passai l'hiver dans le meilleur Canton de ce Duché. Le Comte de Medavi y étoit encore avec un assez bon nombre de Troupes , ce fut pourquoy le Prince Eugene y resta & m'y retint.

Mon quartier fut à Cosme. Tous les environs étoient à ma discretion : j'inspirai à mes troupes une partie de mes sentimens , & tout ces peuples furent fort contens. Je me logeai dans le chateau, ma table fut pour tous les honnêtes gens qui voulurent y venir prendre place. Le jeu , le bal , les concerts lui succedoient. Le Gentilhomme le plus apparent de ce lieu fut le seul qui ne parut pas chez moi. Je l'accablai de politesse , je le fis prier , j'y allai moi-même , tout fut inutile. Je résolus de m'en vanger. Il avoit une fort belle femme , dont il étoit jaloux comme un tygre , le bruit public étoit qu'il avoit toujours la clef de certain cadenas. Cet homme étoit riche & en même tems avare , il alloit souvent à la campagne & y passoit deux ou trois jours ; pendant ce tems - là sa maison étoit exactement fermée , personne n'y entroit , personne n'en sortoit,

toit. Ces difficultés m'animerent, je mourrois d'envie de savoir par moy-même si l'histoire du cadenas étoit véritable. Je m'avisai de faire battre mes tambours autour de cette maison, une nuit presque toute entière. La Dame m'écrivit un billet le lendemain, pour me prier de faire cesser ce bruit. Une vieille femme qui avoit été nourrice de son mari, mais qui étoit tout à fait dans ses intérêts, me dit en me le remettant, qu'il devoit me suffire de troubler sa maîtresse d'une autre façon sans y ajouter le bruit des tambours. Au bas du billet je lus en mots à demi effacés ; *Vous pourrez être sûr.* Je donnai à cette femme tout ce que j'avois d'argent sur moi, & lui demandai si je pouvois écrire, elle m'assura que je le pouvois : je le fis dans les termes suivans.

„ J'ay reçu avec un profond respect
 „ & une reconnoissance infinie le bil-
 „ let qu'il vous a plu de m'écrire. Je
 „ suis dans les mêmes sentimens que
 „ vous. Il n'est rien que je ne tente &
 „ que je ne fasse pour vous en donner
 „ des preuves. Si vôtre maison avoit
 „ été accessible, il y a longtems que je
 „ vous aurois prévenuë. L'amour qui
 „ veut

„ veut nous unir , a fait ce que les con-
 „ versations auroient pu faire. Te-
 „ nons-nous compte des sentimens
 „ qu'il nous a inspirés. Ne cherchons
 „ point à nous éprouver & ne nous fai-
 „ sons point languir. J'attens vos or-
 „ dres“. Cette lettre assez mal barie,
 fut reçue comme elle devoit l'être après
 la declaration ingenue qu'on m'avoit fai-
 te. La vieille me dit d'envoyer un de
 mes gens vers quatre heures du soir , à
 la porte d'une certaine Eglise , pour
 avoir la reponse. Elle fut du même stile
 que ce que j'avois écrit , & ne conte-
 noit que ces trois ou quatre mots : *Ce*
soir à onze heures , par la petite porte qui
donne sur les remparts. On sera prête à
vous recevoir autant qu'on peut l'être. Ve-
nez seul.

On peut bien juger que je ne man-
 quai pas au rendez-vous. La porte
 s'ouvrit à l'heure précise. La vieille me
 conduisit par je ne sai combien de dé-
 tours , & me fit entrer dans un cabinet,
 où elle m'enferma. La Dame ne tarda
 pas à m'y venir joindre. Elle étoit à-
 demi déshabillée. Pour qui me pren-
 dez-vous , me dit-elle en me sautant
 au col, les momens sont chers , vous
 trouverez plus d'ouvrage que vous ne-
 pen-

pensez. Nous nous y mêmes aussitôt.
 L'affaire du cadenas étoit véritable.
 Une espèce de cotte de maille faite à peu
 près comme le fond d'une fronde, ren-
 doit la route impénétrable. Je ne sais
 combien de petites chaines attachoient
 ce réseau à une ceinture, que des ru-
 bans diversement attachés rendoient pres-
 que immobile. Il n'étoit pas possible
 de couper ou de découdre sans qu'on
 s'en fût appercû, sa vie en dépendoit.
 Après mille peines inutiles, il n'est pas
 possible, lui dis-je, que vôtre mari
 n'ait qu'une clef, sûrement il en aura
 fait faire plusieurs. Nous étions dans le
 cabinet de ce jaloux, nous cherchames
 de tous côtes. Par mégarde il avoit
 laissé un des tiroirs de son bureau ou-
 vert, nous y fouillames. Sous un tas
 de papiers & de vieux Contrâts, nous
 trouvames une petite boîte d'argent, &
 dans cette boîte cinq ou six petites clefs;
 c'étoit ce que nous cherchions. J'en
 pris une & j'envoiai mon valet de cham-
 bre à Milan pour en faire faire une pa-
 reille. Nos entrevuës recommencerent
 toutes les fois que ce Gentilhomme
 s'absenta.

Je m'étois vengé ; mais la vengeance
 n'

n'a qu'une partie de sa douceur quand elle demeure secrète , du moins c'étoit ma façon de penser. A mon départ j'envoyai à ce mari jaloux par un de mes gens la clef en question enfermée dans une Lettre , où il n'y avoit que ces mots : *je n'en ai plus affaire.* Aussitôt il monta à cheval , & je n'étois qu'à trois ou quatre lieües qu'il me joignit ; j'allois me mettre à table. Il me demanda satisfaction , je le remis après dîner : nous nous battîmes dans un petit bois. C'étoit une bonne épée , & il étoit beaucoup plus brave qu'il ne paroïssoit. Il me dit qu'il ne vouloit point de quartier & qu'il ne m'en feroit point , que s'il avoit l'avantage son dessein étoit de porter ma tête à sa femme & de la poignarder après qu'elle l'auroit vuë. Ce discours brutal m'anima , nous nous battîmes à outrance & le combat fut long. Enfin je lui allongeai un coup qui le perça au-dessous de la mamelle gauche & sortit au-dessus de l'épaule droite , un peu au-dessous de la clavicule ; je le laissai étendu sur le carreau. J'en fus fâché , & ne m'en consolai que par le plaisir de sauver la vie à sa femme. Je ne puis savoir comment cette aventure transpira , mais il en fut

fut beaucoup parlé à Vienne. Les Dames me questionnerent fort sur ce cadenas , & l'Empereur Joseph en badina plus d'une fois.

On avoit fait avec la France un Traité pour l'évacuation de l'Italie , par là la guerre finissoit en ce País. Le Prince Eugene fit la Campagne en Flandre avec le Duc de Savoye. Nous pénétrames en Provence , nous fimes le siege de Toulon, nous le levames, & toutes nos conquêtes se reduisirent à prendre Suze. Heureux encore que le Marechal de Tessé eût eu la bonté de nous laisser le chemin libre pour nous en rerourner.

Je viens de dire que j'avois fait un tour à Vienne , le Prince Eugene m'y avoit envoïé communiquer à l'Empereur le projet de Toulon & le détourner de celui qu'il avoit formé sur le Royaume de Naples : tout ce que je pus dire fut inutile ; le Royaume de Naples devoit rester à la maison d'Autriche ; Toulon & les autres conquêtes en Provence devoient appartenir au Duc de Savoye. Cette raison l'emporta sur toutes celles que j'alléguai. Ce ne fut cependant pas faute de troupes que nous manquâmes Toulon , huit ou dix jours plutôt il étoit à nous avec quarante ou cinquante

quante Vaisseaux de guerre qui étoient dans le port.

Les affaires des Alliés étoient sur un bon pied en Espagne. L'Archiduc avoit été reçu à Barcelone, toute la Province avoit suivi l'exemple de la capitale, aussi bien que le Royaume de Valence & une partie de l'Arragon. Les Anglois s'étoient emparés de Gibraltar. Le Duc d'Anjou, secondé du Marechal de Tesse, à qui la qualité de premier Ecuyer de Madame la Duchesse de Bourgogne tenoit lieu de mérite, avoit échoüé en toutes ses entreprises. Cette année 1707. il avoit eu sa revanche, Berwick, fils naturel du Roi Jacques, avoit battu Galloway à plate couture, le Duc d'Orleans avoit soumis Valence & l'Arragon, il avoit même pris Lerida en Catalogne. On pressa fort le Prince Eugene d'aller en ce Pais retablir les affaires comme il avoit fait celles du Piemont. Je mourois de peur qu'il n'y allât, car comme dit Panturge en parlant de Pantagruel, eut-il été à tous les diables j'y aurois été avec lui. Il s'en défendit, nous allâmes en Flandre, c'étoit-là où se recevoient les grands coups & où il y avoit de l'honneur à acquerir. Je fus fait General Major.

Nos

Nôtre Armée se forma d'abord sur la Moselle , comme si nous avions eu de grands desseins de ce côté-là ; mais tout d'un coup nous allâmes joindre le Duc de Marlborough. Nous trouvâmes que les François avoient déjà été battus à Oudenarde , ou du moins que le Conseil du Duc de Bourgogne l'avoit engagé à se conduire comme s'ils l'avoient été. On savoit d'ailleurs qu'ils étoient divisés , que les avis des Marquis d'O , de Gamaches & de plusieurs autres de cette espece , l'emportoient sur ceux du Duc de Vendôme. Nos deux Généraux s'animerent l'un l'autre & formèrent une des plus grandes entreprises qui aient jamais été faites , ce fut le siège de Lille. Cette Place étoit entourée de plusieurs autres aussi fortes qu'elle , Douay , Tournay , Ypres , Aire , Bethune , Condé , Valenciennes. Les François étoient maîtres de Gand , de Bruges , de Nieupoort , par conséquent de la Lys & de l'Escaut , ainsi nos convois & nos munitions , qui devoient nous venir de Hollande par Anvers & par Bruxelles , ne pouvoient arriver que par terre , avec un danger continu d'être enlevés. Nous mettre dans le bassin de Lille , c'étoit nous exposer

à n'en pouvoir sortir & nous mettre dans une espee de filet dont il n'y avoit qu'à tirer les cordons pour nous y prendre tous. Je représentai toutes ces difficultés & bien d'autres au Prince Eugene, il me répondit que j'avois raison : si Vendôme étoit seul, disoit-il, nous ne nous y engagerions pas ; mais nous sommes seurs qu'il y a un puissant parti formé contre lui, déterminé à fronder ses avis & à faire échouer ses desseins, les François sont encore de bonnes troupes, mais ils ne sont plus conduits comme ils l'étoient autres fois, les Conseils ne sont plus les mêmes, Chamillard, la Maintenon, gouvernent tout ; c'est sur tout cela que nous comptons, du moins autant que sur l'ardeur & la bonté de nos troupes. Ne t'inquiètes point, ajouta-t-il, mon cher Comte, je te répons que nous nous tirerons d'affaire en gens d'honneur.

Lille fut investi, un convoi immense qui occupoit quatre ou cinq lieües de país, nous arriva sans avoir perdu une seule charrette. Le Prince Eugene fit le siege & Marlborough le couvrit ; mais il fut long & meurtrier. Le Maréchal de Boufflers qui le soutenoit, avoit
une

une Armée plutôt qu'une Garnison. Nous courumes de grands dangers & on se repentit plus d'une fois de s'être engagé. Mais le Comte de la Motte trouva le secret de faire battre à Wynendal vingt mille hommes par huit ou dix mille, ce fut nôtre salut. Lille fut pris la Citadelle ne se défendit que pour la forme, le prétendu filet dont on nous avoit entourés fut rompu aussi aisément qu'une toile d'araignée & les differens corps répandus pour nous fermer les passages se dissipèrent avec la dernière confusion. Nous finimes cette glorieuse & dangereuse Campagne par la prise de Gand, que le Comte de la Motte eut l'honnêteté de nous rendre un jout ou deux avant le commencement du grand hyver.

La rigueur du froid se fit sentir en France plus que par tout ailleurs, & la mit aux abois; Loüis quatorze fut obligé de demander la paix. On peut bien juger que la plûpart des officiers la regardoient comme le plus grand malheur qui leur pût arriver. J'étois assurément de ce nombre. Nous nous rendimes presque tous à la Haye, & nos deux Généraux furent nommés Plénipotentiaires. Le Pensionnaire Heinsius leur étoit

dévoué; nos intérêts étoient en bonne main , & nous les appuïames de nôtre mieux par nos discours & par des Ecrits dont nous donnions le fonds à quelques Ecrivains. Il y avoit alors à la Haye un certain Du Mont , j'ay passé bien des heures avec lui , à lui communiquer mes pensées & mes reflexions. Quoyque nous fussions persuadés que Louïs quatorze ne pensoit plus guères qu'à vivre en repos , & que c'étoit sincèrement qu'il vouloit la paix pour peu qu'on lui accordât des conditions tolérables , nous réüssîmes à persuader le contraire. Nous débitâmes par tout , que sa politique & ses vues d'ambition étoient toujours les mêmes , qu'il ne pensoit qu'à diverfer les Alliés pour reprendre ensuite les Armes & les accabler les uns après les autres ; que nous souhaitions la paix autant que personne , mais qu'il la falloit sûre , & qu'elle ne pouvoit l'être à moins qu'on ne profitât des circonstances pour mettre la France hors d'état de rompre ses engagements, comme elle l'avoit fait tant de fois depuis soixante ans.

Il se tint quelques Conférences ; le Marquis de Torci vint à la Haye , on lui délivra les demandes des Alliés par
forme

forme d'Articles préliminaires. On y avoit mis le ratelier si haut qu'il étoit impossible d'y atteindre & que c'eût été se mettre la corde au col que de consentir à ces demandes. Nos discours, nos Ecrits avoient tellement disposé les peuples, que ces propositions furent trouyées encore trop moderées & qu'on fut fort scandalisé que la Cour de Versailles les traitât d'excessives.

Le séjour de la Haye me plus fort, je m'y occupai beaucoup de la lecture. Je mis dans ce goût plusieurs de mes amis, qui se reposerent sur moi du choix des livres qu'ils acheterent; du reste nous faisons grande chere. Ceux qui m'ont vu en ce país, ne peuvent avoir oublié que mon logis étoit comme le rendez-vous général de toutes les personnes de distinction, & que presque toutes les fois que je sortois j'avois une espece de cortège. C'étoit la même chose au camp. Des manieres franches & aisées, de la droiture, peut-être une table toujours bien servie, une conversation vive & gaye me faisoit suivre & rechercher, & je puis dire que l'on n'étoit pas du bel air qu'on ne fût ami de Bonneval.

L'hyver étoit pour moi la saison de

l'amour. La continence n'étoit pas plus ma vertu que celle de Panurge , mais je ne voulois que m'amuser. Je n'avois point encore tâté d'Angloise , il y en avoit une à la Haye fort ragoutante. Elle vivoit avec sa mere d'une maniere assez retirée & demouroit dans un quartier peu frequenté. Un hazard me la fit voir à sa fenêtrre. Dominique , c'étoit mon homme de confiance , qui gouvernoit ma bourse & m'avertissoit quand elle étoit vuide, Dominique donc s'informa. Il trouva bien des difficultés; elles l'animerent, il jura qu'il mourroit à la peine ou qu'il en viendroit à bout. Il le fit après bien des mystères & sur tout bien des présents. Je me trompe fort ou cette Angloise n'en étoit pas à son apprentissage ; n'importe, j'en fus charmé, je m'y attachai même , & le plaisir de la revoir fut dans la fuite une des raisons qui me déterminerent à venir passer les hyvers à la Haye. Elle devint grosse en 1711. Sans trop examiner si j'étois le seul pere, je donnai de quoi élever l'enfant, c'étoit un garçon; il me ressembloit au mieux, mais il vécut peu. J'aurai occasion de parler dans la suite des aventures de la mere, qui est actuellement avec moi & fait ma plus douce consolation.

Les

Les propositions de Paix ayant été sans effet, comme nous l'avions souhaité, nous ne pensâmes qu'à pousser nos avantages. Les Hollandois firent sur les frontieres des magasins immenses. Nous nous les François en campagne, mais nous trouvâmes Villars, qu'on leur avoit donné pour Général, parfaitement bien campé & à portée d'empêcher la plupart de nos entreprises. On alla le reconnoître, on n'osa l'attaquer; il fallût même ruser pour investir Tournay. Ce siege fut court; Surville qui le soutenoit, ne remplit point l'idée qu'il avoit donnée de sa capacité à celui de Lille, il se défendit à faire pitié, sans attention, sans vigilance, sans vigueur, il nous laissa faire ce que nous voulûmes.

C'eût été peu, vu nôtre situation & les grandes choses qu'on attendoit de nous, que de ne prendre qu'une Place; mais par la manœuvre habile de Villars Mons étoit la seule que nous pussions attaquer, encore étoit-il assez difficile de le faire. Aussitôt que Surville eût rendu la Citadelle, qu'il défendit du moins aussi mal que la Ville, le Prince Eugene me détacha avec huit ou dix mille hommes choisis pour aller me saisir des passages

de la Trouille. Sans l'extrême diligence que je fis j'aurois été prévenu , il n'y avoit pas trois jours que j'étois arrivé lorsque le Chevalier de Luxembourg parut. Sa troupe étoit trop foible pour se mesurer à la mienne , il se retira au gros de son Armée , qui s'avançoit à dessein de nous combattre. Le Prince Eugene , qui m'avoit joint vingt-quatre heures après , se hâta de passer les défilés de Tanieres afin de contenir Villars dans les bois du Sart & de Blangies. Il s'y retrancha. Cette situation auroit du moins fort incommodé le siege de Mons , il fut résolu de l'en chasser. Il fallut toute l'autorité du Prince Eugene & de Marlborough pour déterminer à cette entreprise hardie. Nous fumes tous de leur avis , & les Deputés des Etats Généraux se rendirent à cette grande pluralité.

L'action fut la plus vive qu'on eût jamais vuë. L'Ennemi avoit deux au trois retranchemens. A force de sacrifier du monde nous vinmes à bout de déplacer leur gauche du bois , mais elle se maintint dans la plaine & nous empêcha d'y déboucher. Pour leur droite , ce fut inutilement que les Hollandois l'attaquerent , ils y perdirent leurs
meil.

meilleures Troupes sans avoir gagné un pouce de terrain. Villars pour fortifier sa gauche avoit affoibli son centre, Cadogan & moi le fîmes remarquer à nos deux Généraux. J'eus ordre d'y marcher avec mon Regiment, soutenu de quelques autres. Les Gardes Françoises lâcherent pied, je m'emparai du vuide qu'ils laissoient & m'établis sur cette partie du Retranchement. Nôtre Cavalerie passa, les charges furent les plus belles du monde. La Cavallerie Françoisse eut presque toujours l'avantage, & sans le feu qu'elle trouvoit sur le retranchement, la nôtre auroit été absolument défaite. Villars avoit été blessé. Boufflers qui étoit venu le joindre pour l'aider dans cette grande occasion, jugea à propos de se retirer. Il le fit avec tout l'ordre possible & nous ne pensâmes point à le poursuivre. Cette victoire nous couta infiniment cher; encore une parçille, nôtre Armée n'eut plus été que de nouvelles Troupes. Nous fîmes des réjouissances; mais je n'en vis jamais de plus tristes, nous nous regardions sans presque nous parler. Mons nous occupa jusque vers la fin d'Octobre.

Les Negociations de Paix se renouë-

rent, & nous recommandâmes nos intrigues pour les faire échouer. Le Prince Eugene, qui ne pouvoit se dispenser d'aller à Vienne, me chargea particulièrement de ce soin. Je me répandis encore plus à la Haye que je n'avois fait l'année précédente, il n'y eut pas un Membre des Etats avec qui je n'eusse des conférences particulières. Ce que je leur disois je le repetois chez les Marchands, chez les Libraires, où j'allois exprès pour en avoir l'occasion. J'allai même à Amsterdam & dans d'autres Villes de Hollande pour y faire les mêmes impressions. Nous réussîmes si bien, que par tout on ne parloit que de la mauvaise foy & de l'ambition de la France, que de la justice qu'il y avoit à la contraindre de restituer à ses propres fraix la Monarchie qu'elle avoit usurpée malgré tous ses sermens. Marlborough & ses amis faisoient la même chose en Angleterre. De maniere que toutes les offres de Louis quatorze, qui se reduisoient presque au Traité des Pyrenées, & qui offroit de contribuer son contingent en argent pour détronner son petit-fils, furent rejettes comme insuffisants.

Le Comte de Sinzendorff, Ministre de l'Empereur, celui de Savoye, le Vi-
com-

comte de Townshend , Ambassadeur d'Angleterre , furent ceux à qui je m'attachai le plus. Nous obtinmes que le Marechal d'Uxelles & l'Abbé de Polignac ne paroîtroient point à la Haye , & qu'on les renvoiat au - plutôt de Gertrudenberg , où nos les avions fait confiner. En se retirant ils publièrent une espece de Manifeste ; le Pensionnaire me pria d'y faire des Notes. Elles servirent de fonds à la réponse en forme qu'y donnerent les Etats.

Ce grand zèle me mit tout à fait bien dans l'esprit de l'Empereur Joseph , qui haïssoit naturellement tous les François ; il ordonna sans que je le demandasse, qu'on me fît une gratification considérable. Elle vint fort à propos , j'avois fait une dépense enragé à l'Armée , j'en faisois de même à la Haye , & Dominique m'avoit annoncé que je n'avois plus que cent pistoles , dont je lui avois ordonné d'en porter cinquante à mon Angloise.

Nous avions déjà pris Douay lorsque les Conférences de Gertruydenberg se rompirent absolument. Albergotti nous donna bien de l'occupation & se defendit en brave homme pendant deux
mois.

mois. Comme nous avions passé les lignes des François au commencement de la Campagne , nous nous trouvâmes en liberté de prendre la partie de l'Artois , qui devoit assurer Lille & Tournai & leur servir de Barrière. Nous marchâmes à Bethune, Vauban qui en étoit Gouverneur , tira de cette petite Place tout ce qui se pouvoit pour la bien défendre, De Bethune nous allâmes à Aix. Comme Le Jay, Capitaine aux Gardes , avoit acheté ce Gouvernement , & qu'il n'étoit pas au fait de ce qui concerne la défense d'une Place , on y avoit mis Guebriant pour Commandant, C'étoit un fort brave homme & par dessus cela gendre de Desmarez , Contrôleur Général des Finances. Il ne manqua de rien pour une belle & longue défense; aussi la fit-il telle : il nous traîna jusque dans le mois de Novembre. La saison s'étoit fort dérangée , nos gens étoient dans l'eau & dans la boue jusqu'aux genoux. Cent fois le jour ils donnoient au diable & la Ville & ceux qui la vouloient prendre , & pour qui on la prenoit. Ce n'est que dans cette seule occasion que j'ay eu quelque peine à contenir mon Régiment , & que je fus obligé d'user de quelque rigueur pour lui

lui faire faire le service avec sa résolution ordinaire.

Je passai encore cet hyver à la Haye, toujours dans la dépense, dans les intrigues, & toujours attaché à mon Angloise, dont la beauré & le mérite augmentoit chaque année, car elle n'avoit pas encore quatorze ans lorsque j'avois fait connoissance avec elle. Je l'aimois tellement, que je ne crois pas lui avoir manqué plus de cinq ou six fois de fidélité, encore y avois-je été comme forcé par S. . . , qui m'avoit mené chez une abesse qui avoit les plus jolies Religieuses du pais. Le Prince Eugene y alloit aussi quelques fois.

La France laissoit les Hollandois tranquilles par rapport à la Paix, mais les changemens arrivées en Angleterre nous remplirent d'allarmes. A l'occasion d'un étourdi de prédicateur toute la nation s'étoit parragée. Le Ministère, qu'il avoit notté, voulut le faire punir; le Parti contraire entreprit de le defendre. Il fut fort question dans les plaidoyers de l'autorité Roïale & de ce que les Anglois appellent obéissance passive; ceux qui accusoient ce prédicateur ne parurent pas à la Reine penser assez favorable.

blement sur ces articles, elle fut plus contente de la Doctrine de ceux qui les défendoient.

On se servit habilement de ces dispositions de la Princesse. Sunderland gendre de Marlbourg fut disgracié, Godolphin ami de la femme le fut bientôt après, & la Cour d'Angleterre changea de face. On s'apperçut bientôt qu'elle avoit changé de sentimens. La mort de l'Empereur Joseph leur donna lieu d'éclater. Marlborough fut continué dans le commandement des Armées mais avec un titre inférieur à celui qu'il avoit eu jusqu'alors, & d'autres restrictions qui annonçoient sa disgrâce prochaine à moins qu'il n'eut la souplesse de se dévouer aux nouveaux Ministres, qui avoient supplanté ses amis & sa famille. Ces changemens découragement fort le bon Parti en Hollande, nous nous efforcâmes de les ranimer. Nous y réussîmes au-delà de nos esperances, en leur faisant presque oublier leurs vrais intérêts.

Tout l'Empire & ceux qui s'intéressoient pour que la couronne Imperiale tombât à l'Archiduc, jugerent qu'il étoit nécessaire que le Prince Eugene com-
man-

mandât sur le Rhin. Attaché comme il savoit que je lui étois , il me demanda & je le suivis. La France paroissoit avoir de grandes vues de ce côté-là : peut-être ne vouloit-elle que se procurer quelque repy en Flandre. Nous ne fîmes rien sur le Rhin , je ne sai même si les Armées se virent , car je fus toujours en course pour affermir dans l'Alliance divers Princes de l'Empire que les démarches des nouveaux Ministres de la Reine Anne rendoient fort chancelans. Aussitôt que le nouvel Empereur eut été couronné , le Prince Eugene , après m'avoir présenté comme un des plus zélés & des plus fideles serviteurs de Sa Majesté Imperiale , me fit promptement partir pour la Haye. J'y trouvai tous nos amis consternés des propositions vagues de la France , que la Reine jugeoit suffisantes pour ouvrir les conférences à Utrecht au commencement de l'année suivante. Je les ranimai un peu par l'assurance que je leur donnai que le Prince Eugene me suivroit bientôt avec des projets capables de retenir l'Angleterre & de la faire revenir au bon sens : il arriva en effet. Il passa à Londres , où il eut le chagrin de trouver son ami dépouil-

pouillé de tous ses Emplois ; il y negocia deux mois inutilement.

Nous l'appûâmes du mieux qu'il nous fut possible par je ne sai combien d'Ecrits , dont le but étoit d'irriter la Nation & de la remplir de soupçons contre les Ministres. Nôtre grand grief étoit qu'ils ne vouloient sauver la France que pour rétablir le Pretendant. Du moins aussi habiles que nous , ils se moquerent de nos Ecrits , ils mirent le gros de la nation de leur côté en lui faisant voir qu'elle avoit été dupe de sa générosité & qu'elle avoit beaucoup plus contribué que les autres Alliés , qui avoient seuls profité de ses grands efforts. Ce qui fut inutile en Angleterre ne le fut pas en Hollande , on s'y déterminâ à continuer la Guerre & à la faire échouer tous les desseins de Paix.

Dans ces dispositions on commença la Campagne. Le Duc d'Ormond, nouveau Général des Anglois , parut d'abord dans de bons sentimens. Mais ils ne durèrent que jusqu'à ce qu'il y eut occasion d'agir contre les François. Alors il déclara qu'il avoit ordre de ne courrir offensivement ni à siege ni à bataille. Il ne m'est pas possible de dire jusqu'où alla l'indignation de toute l'Armée

mée & les mouvemens qui s'y firent. Il étoit aisé de voir que cette déclaration seroit suivie d'une suspension d'Armes.

La premiere agitation étant un peu apaisée, les Deputés des Etats & le Prince Eugene me chargerent d'engager les officiers généraux des Troupes étrangères qui étoient à la solde d'Angleterre de nous demeurer attachés au cas que les Anglois nous abandonnassent. Quelques irrités qu'ils fussent, mille raisons les retenoient, il leur étoit du de gros arrérages & ils craignoient de les perdre. Qui est-ce qui se chargeroit de les payer & de les faire subsister le reste de la Campagne? D'ailleurs la chose ne dependoit pas d'eux; il fallut envoyer des courriers à leurs Maîtres. Ils me promirent seulement que si la séparation des Anglois se faisoit avant qu'ils eussent reçus leurs ordres, ils resteroient avec nous.

Pendant ces négociations nous primes le Quénoy. Sur le point que nous étions de marcher à Landrecies pour nous ouvrir l'entrée libre en Champagne, le Duc d'Ormond nous quitta, & l'Armistice fut publiée pour deux mois entre la France & l'Angleterre. Il n'emmena que les Anglois, qui n'étoient

que dix ou douze mille hommes , & quelques Regimens du Duc de Holstein ; tous les autres demurerent sous les ordres du Prince Eugène. Pour le Duc d'Ormond , il feignit de se retirer vers Dunkerque , & par une contremarche des mieux entendues il s'empara de Gand & de Bruges.

On se piqua de faire sentir aux Anglois qu'on pouvoit ie passer d'eux , on s'attacha à Landrecies. Mais on ne prit point assez de précautions contre les desseins de Villars , car tout à coup il tomba sur les postes de Denain , d'Hamon , de St. Amond & de Marchiennes , où étoient nos magasins , les enleva , & se servit de ce qu'il y trouva pour prendre Douay , le Quénoy & Bouchain. Nôtre deroute & ces conquêtes déconcertèrent tous nos projets , il ne fut plus possible de retenir les Hollandois. Ils ne cederent cependant qu'à la dernière extrémité , & que lorsqu'ils se virent abandonnés par la Savoye & le Portugal , qui avoient déjà conclu leur accommodement.

Après cette maudite Campagne nous nous rendimes presque tous à la Haye ; nous criâmes , nous invektivâmes. On
con-

convenoit que nous avions raison ; mais on nous répondoit en même tems , qu'on étoit obligé , pour ne se pas perdre , de céder à la violence du Ministère Anglois. J'allai à Utrecht , & j'y logeai chez Sinzendorf. Nous passions les jours & les nuits à faire des projets & des Ecrits. Les Ambassadeurs de Hollande & de France avoient un Démêlé assez vif , nous n'omimes rien pour l'aigrir , & pour animer les Hollandois à refuser les satisfactions qu'on leur demandoit avec tant de hauteur de la part de la France. Enfin la Paix se fit avec toutes les Puissances excepté l'Empereur , qui ne put se résoudre à la faire au mot de l'Angleterre. Nous décriâmes cette Paix autant qu'il nous fut possible. En mon particulier j'en fis la description suivante.

C'est une Paix soufflée par le plus dangereux des séducteurs , écoutée par la plus simple des imbécillités ; favorisée par la plus honteuse des complaisances ; projetée par la plus noire des trahisons ; commencée par la plus confuse des irrégularités , poussée par la plus atroce des perfidies , menagée par la plus fallacieuse des dissimulations , traitée par la plus étourdie des incapacités ,

rés, imposée par la plus orgueilleuse des hauteurs, prescrite par la plus énorme des injustices, enfantée par la plus tumultueuse des discordes. Paix conclue par la plus rampante des craintes, souscrite par la plus abominable des contraintes, acceptée par la plus sordide des avidités, approuvée par la plus indigne des corruptions, applaudie par la plus crasse des ignorances, reçue par la plus sensible des amertumes, gardée par le plus ridicule des mystères.

Paix qui en tarissant les glorieux ruisseaux de sang répandus dans une juste Guerre, ouvre d'abondantes sources de larmes amères aux gens bien intentionnés, qui prévoient avec la dernière des douleurs le périlleux & imminent esclavage de l'Europe. Paix que la postérité ne sauroit regarder qu'avec la plus détestable des horreurs. Paix dont l'ignominie la rendra incroyable aux siècles à venir. Enfin, Paix dont le doux nom naturel de Bénédiction, est malheureusement tourné en un affreux abus de Malediction. Dont les feux de joye ne doivent servir que de triste bucher au squelette decharné de l'expirante Liberté de l'Europe,

rope, pour laquelle on ne sauroit chanter le 7^e *Diem* sans la marque la plus palpable & la plus convainquante de la plus impie des Irréligions. Toujours résulte-t-il de cette infame Paix une gloire immortelle pour ceux des Alliés qui avec une constante bonne-foi & inalterée sincérité & candeur, avoient en 1709 & 1710. à La Haie & à Gertruidenberg le maniement d'une Paix qui auroit été conforme aux glorieux Exploits d'une longue & heureuse Guerre. Exploits qui n'ont été interrompus, que de la maniere notoire à la face de toute la Terre, & cela par une étourdie poignée de Scélérats Anglois, qui ont dégénéré de la générosité de leur Nation, qui jusque-là avoit brillé avec le plus grand éclat.

L'Empereur & l'Empire n'étoient pas en état de soutenir la Guerre, aussi se termina-t-elle à la fin de la Campagne. Nous y perdimes Landau & Fribourg. Villars se conduisit en homme d'esprit pour faire le Siege de cette dernière Place. Les deux Généraux traitèrent la Paix à Rastadt & en ajustèrent promptement les articles. Il n'y a rien tel que les gens d'épée

pour négocier rondement. Après douze ans de Guerre & tant de victoires les frontieres des deux Etats resterent à peu près sur le même pied où elles étoient à la Paix de Ryswick ; il parut même qu'on se réconcilia sincèrement , jusque là qu'il y eut un article secret par lequel l'Empereur s'engageoit à soutenir les arrangemens que feroit Louïs quatorze pour établir après sa mort tel forme de gouvernement qu'il jugeroit plus convenable pour la tranquillité de ses peuples & pour la sûreté du jeune Dauphin.

Accoutumé à l'agitation des Armées & aux intrigues, où j'étois entré fort avant , la paix me fut extrêmement à charge. Quelque indifférent que je puisse être pour l'argent, il fallut penser à m'assurer de quoi vivre. Mon Regiment cassé m'avoit réduit à la besace. Je le sauvai avec des peines infinies ; le Prince Eugene y emploïa tout son credit ; mais il auroit échoïé si je n'avois trouvé le moyen de mettre dans mes intérêts , les Epouses de deux de ceux qui étoient chargés de la reforme. L'histoire en seroit curieuse ; mais je leur ai trop d'obligation pour rien

rien dire qui soit à leur désavantage, car après tout il ne seroit pas impossible de les deviner.

Seur de ce côté-là, je repris mes anciennes habitudes ; la table, la lecture, la galanterie m'occupèrent. J'avois acheté quantité de livres en Hollande, & je m'étois fait une bibliothèque passable. Mon goût particulier étoit pour les Anciens, sur tout pour César & pour Blaise de Vigenere un de ses anciens Commentateurs. Non seulement je lus mais j'écrivis, j'avois réduit en espece de Maximes & de Principes les reflexions que j'avois faites sur les différentes actions de Guerre où je m'étois trouvé. Je me ressouviens que j'avois écrit avec plaisir & avec soin. Je ne sai ce que ces papiers sont devenus, apparemment qu'ils sont tombés dans les mêmes mains que le reste de mes Effets. Pour les galanteries elles n'eurent rien de marqué, ainsi je n'en parlerai pas. Il y eut pourtant une Dame de haut parage qui tomba dans mes filets, mais je ne la gardai pas longtems. Elle étoit belle, mais sortie au souverain degré, jusque-là que sans scrupule pour le gros de l'affaire

faire elle ne vouloit absolument pas permettre la petite oye.

La Guerre du Turc me tira de cette vie languissante & tout à fait opposée à mon caractère. En qualité de Lieutenant Général j'avois d'assez gros appointemens, mais ils m'ôtoient presque tous dûs. Pour me mettre en équipage je composai avec un honnête-homme de Commis, dont le Maître eut apparemment la principale partie du profit, & l'on me compra soixante mille florins sur la quittance que je donnai de cent - trente - deux mille cinq cent quadrevingt - trois. Qu'aurois - je fait ? j'étois un des principaux Officiers de l'Armée & j'aurois été au désespoir de ne pas faire autant de figure que j'en avois fait autrefois. Nos Campagnes furent brillantes, nous fîmes des sièges importants, nous gagnâmes deux grandes batailles. Le Prince Eugene, qui avoit battu les Turcs après la Paix de Ryswick, prit un tel ascendant sur eux, qu'ils ne tinrent point devant lui, excepté derrière leurs murailles de Themiswar, où ils se défendirent avec la plus grande opiniâtreté. Pour ce qui est des batailles

raillies, à peine firent-ils la moindre résistance, ils étoient en fuite & en déroute presque avant que nous les eussions joints. Le butin fut immense, & si j'avois été homme à thésauriser j'aurois été riche pour le reste de mes jours. J'eus pour ma part le tente de l'Aga des Janissaires; je n'exagère point en disant qu'il y avoit des millions. Ce qui m'a été de plus utile & sur quoi je ne comptois pas alors, c'est quelques Officiers Turcs que je pris, que je traitai bien, selon ma coutume; ils s'en sont souvenus & m'ont été d'une grande ressource.

Dans la dernière bataille, où nous surprimes les Turcs à quatre heures du matin encore la plupart endormis j'eus une rencontre assez singulière. Je tournai un petit bois pour aller les prendre en flanc. J'eus poussai plusieurs troupes, mais j'en trouvai une plus en ordre, dont le Chef me dit en Allemand, que cette victoire surprise ne pouvoit nous faire honneur, que si je voulois il me montreroit que les Turcs savoient se battre. Un de mes soldats l'avoit déjà couché en joue, je l'arrêtai, & le Turc & moi nous nous détachâmes des corps que nous commandions. Il étoit

roit plus jeune & paroïssoit plus robuste. Je m'en débarassai bien vite , il n'avoit que du cœur & savoit à peine manier une épée. Un de mes gens lui coupa la tête & la mit au bout d'une pique. Sa troupe s'enfuit , toutes les autres en firent de même , & je rejoignis le Prince Eugene , qui de son côté avoit taillé la gauche en pieces.

Comme je quis dire sans me flatter & sans crainte d'être démenti par qui que ce soit , que j'avois eu quelque part aux succès de ces Campagnes, je crus avoir droit de prétendre au Gouvernement d'une des deux Places que nous avions prises. Mes amis m'y avoient fait penser , Dominique sur tout que ma grande dépense embarrassoit, m'en avoit parlé très sérieusement , me représentant qu'un Gouvernement sur ces Frontieres seroit un Perou , & que nous ferions , disoit-il , contribuer jusqu'aux portes de Constantinople. Le Prince Eugene y avoit nommé par interim des gens qu'on pouvoit déplacer sans conséquence. Je lui en parlai; il me répondit que pour des raisons qu'il ne pouvoit me dire , il me conseilloit de m'adresser directement à l'Empereur. La Campagne étoit finie, du moins
il

il n'y avoit plus rien à faire , je pris la poste & me rendis à Vienne. Deux des Ministres avoient pensé au sujet de ces Gouverneimens comme Dominique, & les avoient destinés *in petra* à de leurs parents. Ma demande fut assez bien reçue, mais on me dit qu'on ne décideroit rien avant le retour du Prince Eugene. Je ne cachai point ce qui m'avoit amené , & quand je l'aurois fait l'Empereur l'auroit appris à ces deux Ministres. Ils eurent le tems de former leurs brigues, le Conseil, tint-on, représenta que j'étois étranger, que ces Places étoient des plus importantes & ne devoient être confiées qu'à des personnes dont la fidélité ne pût être soupçonnée quelque chose qui arrivât ; que j'avois bien servi , mais qu'aussi j'étois bien récompensé , que c'étoit ma faute si je n'étois pas riche & que vu mon caractère je ne le serois jamais quelque poste qu'on me donnât. Je sus que le Prince Eugene m'avoit donné sa voix, mais qu'il n'avoit appuie ma demande que tres foiblement.

Ce refus me chagrina au - delà de ce que je puis dire , quoique l'Empereur l'adoucit par les paroles du monde les plus

plus obligeantes. Pour dissiper ce chagrin je me livrai plus que jamais à la bagatelle, il me fallut des conquêtes difficiles. Je jetai les yeux sur la femme d'un Ambassadeur ; car pour toutes choses je n'aurois pas voulu exposer l'honneur d'une fille de condition. Cette Ambassadrice n'étoit pas belle, mais sa taille étoit grande & son port majestueux ; elle paroissoit n'avoir que trente ans. Depuis quelques années qu'elle étoit à Vienne on ne mettoit personne sur son compte, l'Ambassadeur étoit homme d'ordre, sa maison étoit en règle ; on y étoit bien reçu, mais il avoit établi qu'à la réserve de deux ou trois personnes qu'il retenoit à souper, tous les autres se retirassent vers neuf heures du soir. J'y avois été plusieurs fois, comme par tout ailleurs, sans conséquence. Peu à peu je multipliai mes visites, elles devinrent assidues sous prétexte que l'assemblée étoit moins tumultueuse qu'ailleurs & qu'on y jouoit plutôt pour s'amuser que pour gagner.

Naturellement je suis gai, mes conversations avoient été fort enjouées ; je devins rêveur, & chaque jour je parlois moins. On m'en fit la guerre, l'Ambassadrice sur tout. J'en

J'en rejettai la cause sur mes affaires de famille. J'avois en ce tems-là un grand procès avec mon frere. Un jour me trouvant seul, elle me dit, on connoit assez vôtre dès interressement pour croire qu'il soit la cause de vôtre mélancolie, je veux absolument que vous me la disiez. Je lui repondis que je n'avois point de secret pour elle pourvu qu'elle me promît de garder celui que je lui confierois. Quelqu'un qui survint nous interrompit. On étoit curieuse d'avoir mon secret, je ne le gardai pas longtems. Je m'expliquai dans les termes les plus tendres & les plus respectueux. Il me semble que je me surpassai moi-même & que jamais je ne fis si bien le personnage d'Amant passionné & soumis. Ma déclaration n'effaroucha point, mais elle fut reçue avec un grand sérieux. On me dit qu'on me tiendrait la parole qu'on m'avoit donnée & qu'on me prioit de prendre pour me retirer la même méthode que j'avois suivie pour me procurer la liberté que je venois de me donner. Cette réponse sèche ne me fit point désespérer. Je n'eus garde d'obéir à l'ordre qu'on m'avoit intimé, je fus plus assidu que jamais, & je repris

ma

ma gayeté. J'expliquai d'où venoit mon changement, & dis devant l'Ambassadeur, que depuis que j'avois exposé mon affaire à un habille Avocat, j'en esperois un bon succès. Ma persévérance la toucha, peut être n'avoit-elle voulu que m'éprouver. Un soir en sortant elle me serra la main, & me dit est-ce tout de bon ? demain à quatre heures & demie. Son mari devoit être en conférence avec le premier Ministre, & sous prétexte d'indisposition elle fit dire dès le matin qu'il n'y auroit point d'assemblée. Je la trouvai sur son lit dans un négligé fort propre, & elle n'avoit point du tout l'air malade. Deux de ses femmes étoient auprès d'elle, dont elle renvoia celle qui n'étoit pas de sa confiance.

Parlons à présent à cœur ouvert, me dit-elle en me faisant approcher. Je crois que vous m'aimiez, deux mois d'épreuve pour un homme de votre caractère seroient insoutenables sans un vrai amour ; car enfin quel mérite auriez-vous à me tromper, mon mari n'en a pas usé avec vous comme le gentilhomme de Cosme. Mille protestations de ma part la confirmèrent dans ce sentiment. Elles n'étoient point fau-
ses,

ses , je l'aimois véritablement , & en assurant que je l'aimerois toujours je croïois dire la vérité. La confidente se retira dans l'Antichambre & nous laissa ensemble tout le tems qu'ils nous falloit pour nous prouver que nous nous aimions. Il faut nous revoir , dit - elle avant que de me renvoyer. L'occasion dont je me suis servie ne reviendra peut-être de six mois. Point de lettres , n'en attendez point de ma part & je vous défens de m'en écrire ; concertez avec cette fille , je me prêterai à tout ce qui fera tant soit peu faisable ; mais songez bien que mon mari est à l'ancienne mode , & qu'il couche avec moi toutes les nuits.

Nous concertâmes cette fille de chambre & moy , & voici de quoi nous convinmes. Mr. l'Ambassadeur dormoit du plus profond sommeil , le tonnerre ne l'en tiroit pas. Si par hazard il s'éveilloit ce n'étoit que pour un instant , il tâtoit seulement s'il y avoit quelqu'un à côté de lui. Il fut donc réglé que je me cacherois dans la chambre de cette fille , qu'elle iroit prendre la place de sa maîtresse qui viendrait me trouver. Ce stratagème , tout grossier qu'il étoit , réussit parfaitement.

tement, jusqu'à ce qu'un accident, qui feroit connoître les masques si j'en parlois, mit fin à nos amours.

Cette chaîne rompuë, je ne tardai guères de m'en forger une autre, mais j'y pensai perir & ce ne fut que par une espèce de prodige que j'échappai. La Comtesse de faisoit grand bruit à Vienne : tout le monde, excepté son mari, croïoit qu'elle n'avoit jamais refusé un homme d'une certaine façon; on ajoutoit, que plusieurs avoient disparu. Ces bruits n'étoient sûrement pas attirans. Il n'importé, je voulus tenter l'aventure. Je l'avois vue plusieurs fois, mais comme une personne qu'on ne voit que par cérémonie. Je me rendis plus assidu chez elle, avec des manières plus ouvertes. La connoissance fut faite en moins d'un mois. Elle me devina, & me le fit sentir, me disant, il y a longtems que je vous attendois, je comptois presque toutes mes autres conquêtes pour rien, vous serez le premier & le plus cheri. Je répondis sur le même ton.

Cette maison étoit fort en desordre, on ny entroit, on en sortoit sans que personne y prît garde. Ainsi il n'étoit pas besoin de beaucoup de mystères.

pour

pour trouver l'occasion d'un tête à tête. Ses attraits n'étoient pas neufs ; mais elle savoit y suppléer par tout ce que la lubricité à jamais appris aux plus fameuses courtisannes. En un mot c'étoit une d'Olonne, & son mari étoit du même caractère que celui de cette fameuse Marquise. La Comtesse dont je parle étoit presque aussi cruelle qu'elle étoit à lascive. Elle avoit fait perir plusieurs de ses Galans. Un soir que j'entrois à mon ordinaire, une fillé de chambre me dit : au sortir de chez Madame j'ay quelque chose à vous dire, vous me trouverez dans le petit salon d'en bas. Je m'y rendis. Elle me dit, Monsieur, au premier détour en sortant d'ici prenez garde à vous, vous serez attaqué par trois hommes malqués ; une autre fois je vous en dirai d'avantage, ce seroit fait de moi si l'on savoit que je vous eusse parlé.

Ma coutume étoit dans ces visites nocturnes de porter toujours deux pistolets de poche, & une bonne & forte épée que je mis sous mon bras, & tins mes pistolets en état. Ces trois assassins étoient des marauds sans cœur. Ils m'attaquerent, un coup de pistolet que

je tirai, qui blessa l'un d'eux & l'abbatit, si fuir les deux autres. Cette fille de chambre vint me trouver & me conta toute la vie de sa maîtresse. Je demandai une audience particuliere à l'Empereur, je l'instruisis. Du consentement du Mari cette Mégere fut enlevée huit ou dix jours après, & enfermée dans un château situé dans les montagnes du Tirol. Cette aventure m'a guéri pour toujours des passions hazardées, & je n'ai plus voulu que de faciles amours.

Suivant la promesse que l'Empereur m'avoit faite de m'employer avec distinction pour me dédommager des deux Gouvernemens de Hongrie qu'il n'avoit pu me donner, je fus envoyé en Italie à l'occasion des entreprises du Cardinal Alberoni. J'y rendis de très grands services & tels que nul autre que moy n'auroit pu les rendre. Nous manquions presque de tout pour les entreprises que nous étions chargés de faire, d'abord en Sardaigne & ensuite en Sicile. J'envoiai en France le Comte de la Tour, Lieutenant Colonel de mon Regiment. Le Duc d'Orleans, alors Regent, le reçut des mieux, lui fit avancer trois mois de subsides; donna ordre aux Ar-

senaux.

señaux de Provence de me fournir toutes les munitions de Guerre & toute l'Artillerie que je demanderois ; & me fit écrire que c'étoit à ma considération qu'il en usoit de la sorte , n'y étant point obligé par ses Traités.

Je crois avoir déjà , dit du moins j'ay du le dire , que j'avois eu l'honneur d'être de la Cour de ce Prince lorsqu'il étoit enfant , & que nous étions à peu près de même âge. Il avoit toujours conservé de l'amitié pour moy. Dès qu'il avoit été le maître il m'en avoit donné des preuves solides. Il avoit fait annuler la Sentence prononcée contre moi par contumace , lorsque j'avois quitté le Royaume & m'étois donné à l'Empereur. J'avois même été retabli dans mes biens ; & il avoit eu la bonté de se déclarer pour moi contre mon frere , qui ne vouloit pas s'en dégarnir. Mon Épouse étoit au Palais Royal considérée de la Duchesse d'Orleans comme si elle eut été sa propre sœur.

Cette Guerre dura peu , la Sicile d'où les Espagnols avoient chassé le Duc de Savoie , demeura à l'Empereur. Toute la terre a su la part que j'avois eu à ces expéditions & a été témoin que les récompenses avoient été pour d'autres &

que l'intrigue empêcha encore mon établissement. Je retournai à Vienne avec le titre de Général d'Infanterie qu'on m'avoit donné. Un bon Gouvernement eut mieux valu. Après tout, ce titre étoit honorable & en cas de Guerre il me mettoit en grande passe. Ce titre étant incompatible avec celui de Colonel je me démis de ce dernier en faveur du Comte de la Tour ; mais mon Regiment fut toujours à moi & ne cessa point de porter mon nom.

Mon union avec le Prince Eugene continuoit d'être sur le même pied, je ne le voïois jamais assez à son gré. Ses grands succès contre les Turcs, la prompte & glorieuse Paix qui en avoit été le fruit, l'avoient mis au-dessus de tout ; il étoit Président du Conseil de Guerre & avoit la plus grande part dans toutes les affaires. La reconnoissance de ses bienfaits, l'estime infinie que je faisois de ses grands talens, que je connoissois mieux que tout autre, m'attachoient à lui invariablement, & par une certaine délicatesse de sentimens qu'on ne comprendra peut-être pas, sa gloire m'étoit plus chère que sa personne & son amitié. De là vinrent nos brouilleries, dont les suites m'ont été si fatales & m'ont

m'ont réduit où je suis ; non qu'il y ait de la faute ou qu'il se soit joint à mes ennemis ; car je dois lui rendre cette justice qu'il a fait tout ce qui dépendoit de lui pour me sauver.

Ce Prince, qui pour certaines raisons que je ne puis dire, n'avoit point voulu se marier, ne laissoit pas d'aimer le sexe ; mais avec moderation & sans écarts. Depuis la Guerre de Hongrie, il s'étoit attaché à une personne. C'étoit la veuve d'un capitaine de cavalerie. Une riche raille étoit l'unique endroit par où elle pouvoit plaire, elle n'étoit plus jeune & plutôt laide que belle, mais elle avoit beaucoup d'esprit, sur tout de cette espece qui consiste à connoître le foible des gens & à s'en prévaloir pour les conduire sans qu'ils s'en apperçoivent. Il la tenoit dans un chateau qu'il s'étoit donné à une lieue & demie de Vienne. C'étoit-là où il passoit presque tout le tems que les affaires lui laissoient de libre, & j'étois fort souvent de ces parties de plaisir.

On s'apperçut peu à peu que cette femme s'étoit emparée de son esprit, qu'elle le gouvernoit & qu'elle avoit part à la plupart des affaires. Il se passa

plusieurs choses qu'on blâma fort & qui ne firent guères d'honneur à son Amant. J'en fus sensiblement touché, & me laissant emporter à mon zèle & à ma sincérité, je parlai vivement au Prince Eugene. Je lui dis que personne ne trouvoit mauvais qu'il eût une maîtresse, qu'il la comblât de biens, mais que ses amis ne pouvoient approuver que le sort de quantité d'honnêtes-gens dépendît des recommandations de cette femme; que jusqu'alors sa reputation, sa gloire avoient été sans reproche, mais qu'elles commençoient à souffrir. J'éprouvai que l'amour est sans comparaison plus fort que l'amitié, quelque solide qu'elle puisse être. Le Prince me répondit d'un ton fort sec, qui lui étoit assez naturel, qu'il n's'étoit jamais mêlé de mes amours, & ajouta en se radoucissant un peu, qu'il me prioit d'en user de même à son égard. Il avoit raison au fond, & j'avoüe que je ne fus pas assez raisonnable pour le sentir; je me piquai aussi mal à propos qu'on le puisse. La vanité, la fierté me firent agir, je plaisantai sur sa maîtresse, j'en fis des railleries, quelques chansons même que je chantai devant lui. En
un

un mort nous cessâmes de nous voir, sans pourtant cesser de nous aimer, du moins de mon côté.

Comme je continuois toujours sur le même ton, pour se débarrasser de moi il me fit envoyer en Fladre avec mon Regiment pour y faire la fonction de Général de l'Infanterie qui se trouvoit alors dans le Pays-Bas. La commission étoit honorable en elle-même & m'eût fait plaisir si elle n'avoit pas eu un air d'exil & que j'eusse ignoré motif qui me l'avoit fait donner. J'avois servi dans ce Pais, je connoissois toute la Noblesse & j'étois assuré que les peuples me verroient avec plaisir. La maniere dont on m'annonça le choix qu'on avoit fait de moy, ne me permit pas de repliquer. On me dit que le service de sa Majesté Imperiale demandoit absolument que je me transportasse incessamment aux Pays-Bas pour y prendre le commandement Général de toute son Infanterie. Du moins cet ordre fut accompagné du payement de tout ce qui m'étoit dû. L'absence devoit être longue, je vendis mes meubles, ma bibliotheque même, comptant de m'en faire venir une autre de Hollande. Je n'emportai avec moi que mon argen-

terie, qui étoit des plus belles & des plus complètes qu'il y eût à Vienne.

Le Prince Eugene étoit Gouverneur général des Pays-Bas. Prié que j'avois connu en Italie simple Agent, & que depuis peu on avoit fait Marquis, en étoit sous-Gouverneur. C'étoit une de ces places que la maîtresse de ce Prince lui avoit fait donner & dont des gens d'une toute autre volée que ce nouveau Marquis se seroient fort accommodés. Je partis, bien résolu de lui faire tous les chagrins que je pourrois, pour me vanger de son protecteur & de sa protectrice. Je ne doute pas qu'il ne fût dans les mêmes dispositions à mon égard.

A mon arrivée à Bruxelles, je m'établis dans l'hôtel d'Epinoy. J'affectai d'y vivre avec encore plus de splendeur que je n'avois fait par tout ailleurs. Je n'eus pas de peine à effacer le sous-Gouverneur, qui par son avarice, qui étoit extrême, faisoit le moins de dépense qu'il lui étoit possible. Dès que je fus un peu rangé, je donnai à manger tous les jours, j'eus un concert réglé deux fois la semaine. Quoi que je n'eusse point de femme, les Dames se mirent sur le pied de me voir. Prié fut bien.

blentôt presque abandonné, on n'alla plus chez lui que par politique & par bienfaisance ; l'amitié, le plaisir attirerent chez moi presque tout le monde. La bourgeoisie suivit l'exemple de la Noblesse & me fut entièrement dévouée. Partie par équité, partie aussi par malignité j'écoutai leurs plaintes & les appuyai par mes amis à Vienne. Le sous-Gouverneur les vexoit en mille manieres différentes, ils étoient accablés d'impôts, leur monnoyes mêmes étoient altérées. C'étoit encore bien pis dans les campagnes, on les pilloît impunement, on les chargeoit de corvées dont on les forçoit de se racheter par de l'argent. La maison de Prié n'étoit entretenüe que des présents qu'on lui apportoit de toutes parts ; il en avoit à revendre & les revendoit en effet. Nous tenions registre de tout & on en composoit des mémoires, dont chaque jour il en partoît pour Vienne, plus chargés les uns que les autres. Le grand credit de ceux qui le soutenoient & qui partageoient avec lui les dépouilles des pauvres Flamands, fit blanchir toutes les accusations, on les regarda comme l'effet d'une cabale dont on me soupçonna d'être le chef. La maîtresse du Prince

Eugene le disoit à tous ceux qui vouloient l'entendre.

Nous vivions assez bien en apparence. Prié & moy, je le voïois, il me voïoit, même plus souvent que nous n'étions obligés de le faire. Sa femme étoit aussi ambitieuse qu'avare, elle étoit au désespoir de voir sa maison deserte en comparaison de la mienne, elle s'en plaignoit, elle faisoit des reproches à ceux qui paroïssent m'être les plus attachés, elle les railloit, sur tout les Dames. J'étois instruit de tout, je le dissimulois. Quelques fois par pitié je lui menois ma compagnie, & des que je sortois presque tout ce qui étoit chez elle me suivait.

Plus à portée de Paris que je n'étois à Vienne, je m'occupai fort de mon Procès. Mon frere, d'un caractère tout différent du mien, ajoutoit chicane sur chicane pour me retenir mon bien, dont le feu Roi Louis quatorze ou plutôt Chamillard lui avoit fait donner la confiscation. Je faisois même la plupart de mes Ecritures & je gagnai plusieurs branches de ce Procès, qui auroit du être terminé en huit jours si on avoit voulu me rendre justice. J'étois absent & par - la j'avois tort; mon frere

frere avoit des enfans , je n'en avois point ; & on me regardoit comme étranger , & même comme ennemi , le Palais retentissoit du recit de ce que j'avois fait pour empêcher la Paix. J'avois eu pour moi le Duc d'Orleans tant qu'il avoit vécu , mais il n'étoit pas le maître d'arrêter le cours des procédures. Ce Prince pensoit à me faire revenir en France. Il savoit qu j'étois brouillé avec le Prince Eugene ; il prévoïoit que je le serois infailliblement avec Prié , il connoissoit les Italiens & savoit de quoi ils étoient capables. Quinze jours avant sa mort il m'en écrivit de sa propre main ; en ces termes , que je n'ai jamais publiés.

» Que fais-tu là-bas , mon cher Bon-
 » neval. Tu es vif & ardent ; ceux à
 » qui tu as affaire sont rusés & dissi-
 » mulés , ils te joueront quelque mau-
 » vais tour. Je voudrois te revoir ici.
 » J'y penserai efficacement. Mande-
 » moi tes vûes & ce que je pourrois
 » faire qui te dédommageât de ce que
 » tu quitterois. Je le remerciai de
 sa bonté , je lui marquai que c'étoit as-
 sez que j'eusse changé une fois de Par-
 ti ; je l'assurai que je n'avois rien à
 craindre & qu'en tout cas je saurois me
 de

defendre. En effet qu'auroit on pu faire pour moi , j'estimois autant mon grade de Général d'Infanterie que le bâton de Marechal de France , qu'on ne m'auroit assurément pas donné. D'ailleurs en embrassant de Parti de l'Empereur j'avois résolu d'y vivre & d'y mourir.

Toutes ces occupations me firent oublier la galanterie. Je n'en aurois pas manqué pour peu que j'eusse voulu m'y prêter. Les bourgeois m'aimoient au point que je crois qu'ils m'eussent volontiers prêté leurs femmes & donné leurs filles. En arrivant à Bruxelles, la fille de Prié, qu'il avoit mariée au Comte d'Apremont , me fit les doux yeux. J'ay sujet de soupçonner que le pere & la mere n'eussent point été fâchés que je m'y fusse attaché. La Marquise me demanda deux ou trois fois ce que je pensois de sa fille, elle affecta de me laisser seul avec elle ; je négligeai ces avances & feignis de ne m'en pas appercevoir. Mon Angloise que j'avois laissée à la Haye me tenoit lieu de tout. J'en avois toujours eu soin, chaque année je lui avois fait tenir une centaine de pistoles. Une centaine d'autres que sa mere recevoit

voit d'Angleterre , suffisoient pour les entretenir. Cette mere mourut au commencement de 1724, & la fille me l'apprit par la lettre suivante. Elle en a encore la copie, c'est ce qui me donne occasion de la transcrire.

Je viens de perdre ma mere. Si je ne comptois sur vous , je dirois que j'ay tout perdu. Tandis qu'elle a vécu mon cœur a été partagé entre vous & elle , aujourd'hui il est tout à vous. Je ne vous ai point fait connoître mes sentimens parce que je n'aurois pu les suivre , à présent que je suis à moi je vais vous les développer. Je pense que vous avoüerez qu'il n'y en eut jamais de pareils. Je vous aime au de là de ce que je puis vous dire & presque sans aucun retour sur moi-même. Mon amour est tendre, vif, & cependant soumis & tranquille ; la jalousie ne m'a jamais troublée, je ne cherche point à regner dans vôtre cœur , je suis contente pourvu que je n'en sois pas tout à fait bannie , je me sens même disposée à aimer sincèrement toutes celles que vous aimerez. Un Roi m'offriroit de me placer sur son trone que je le refuserois pour être auprès de vous , à quelque titre que vous voudriez que j'y

j'y fusse. C'est à vous d'ordonner ce que vous voulez que je devienne. Je vous crois pour quelques années à Bruxelles, je suis dans votre voisinage. Mais je ne veux rien que ce que vous voudrez. Faites pourtant en sorte que je puisse croire que je ne vous suis pas tout à fait indifférente.

Cette lettre ranima toute ma tendresse. Je la fis venir. Personne de mes gens ne la connoissoit que mon valet de chambre. Nous la logeâmes chez une veuve qui avoit deux filles, & qui étoit sur le pied de ne voir personne. Notre première entrevue fut des plus touchantes ; elle pensa mourir de joye. Jamais de sa part je n'eussai le moindre reproche, & toute sa conduite me prouva qu'elle m'avoit écrit ses véritables sentimens. Elle avoit alors vingt-huit ans, & il y en avoit dix que je ne l'avois vue. L'âge avoit augmenté ses charmes ; son esprit s'étoit perfectionné, elle l'avoit cultivé par la lecture, dont je lui avois donné le goût. Je voudrois avoir suivi ses conseils, je ne serois pas où je suis.

Dans la disposition où nous étions Prié & moi, il étoit impossible qu'il
ny

n'y eût quelque éclat. Sa femme, sa fille, & tous ceux qui avoient part au pillage, l'animoient sans cesse. Nous eumes plusieurs démêlés par rapport à mes intérêts & à ceux de mon Régiment. Il me fit quantité de chicanes sur le payement de mes appointemens. Il m'en coûta quelques lettres à Vienne & j'eus le dessus dans ces petits démêlés. Au mois d'Août 1724. nous nous brouillâmes de la maniere la plus violente. C'est ici le principal endroit de ma vie & ce sera celui que je développerai avec le plus de soin dans ces Mémoires. J'ay tous les Ecrits que je fis alors pour ma justification. Plusieurs ont été vus dans le tems. Plusieurs aussi sont demeurés secrets. J'espère que réunis les uns aux autres, ils donneront une idée distincte de la droiture de mes procédés, qu'ils mettront tous les gens d'honneur de mon côté & que la confusion restera à ceux à qui elle doit appartenir.

Philippe cinq, dont l'établissement sur le Trône d'Espagne avoit coûté tant de sang à l'Europe, jugea à propos de le quitter & de le remettre à son fils aîné. Ce jeune Prince avoit épousé Mademoiselle de Valois, une des fil-

filles du feu Duc d'Orleans. Jeune & vive elle avoit bien de la peine à se faire au ceremonial d'Espagne. Un soir dans le mois de juillet, avec deux de ses femmes elle alla se promener dans les jardins en déshabillé. J'ai même quelque idée qu'on dît qu'elle s'étoit baignée dans quelqu'une des pièces d'eau. Sur cela grand bruit comme si tout étoit perdu. Les Conseils s'assemblerent, il fut réglé que la jeune Reine seroit mise pour quelques jours aux Arrêts dans son appartement, moins pour la punir que pour lui faire sentir vivement la conséquence d'une pareille démarche.

Cette bagatelle donna lieu à des bruits étranges. La Marquise de Prié & sa fille la Comtesse d'Apremont débiterent publiquement aux Assemblées, & repeterent trois ou quatre jours de suite, que la rélegation de la Reine regnante d'Espagne venoit d'une cause bien différente de celle qu'on avoit dite; qu'elle avoit eu une intrigue de Galanterie, & que son Amant avoit été poignardé par ordre du Roi dans l'appartement de cette Princesse & son corps jetté par les fenêtres. Elles nommoient cet Amant, & prétendoient

doient être parfaitement instruites par différentes lettres venuës de Madrid.

Ces discours me furent rapportés. Je me contentai d'abord de les refuter en faisant voir leur peu de probabilité. Mais voyant qu'ils continuoient & que tout Bruxelles en étoit infecté, la patience m'échappa, & je dis tout haut un des jours du Concert qui se tenoit chez moi deux fois la semaine, qu'il n'y avoit que des garces ou des coquins qui pussent parler avec cette indignité d'une Princesse de France & d'une Reine d'Espagne. Cette déclaration étoit plus que suffisante, mais je ne m'en contentai pas; je l'amplifiai & la détaillai dans un Ecrit qui courut tout Bruxelles, à la vérité sans mon ordre & mon consentement exprès, mais ceux qui le répandirent étoient persuadés qu'ils ne me déplairoient pas. Cet Ecrit est la première Piece de mon Procès. J'y parlois ainsi :

„ La Marquise de *Prie* & sa fille la
 „ Comtesse d'*Apremont*, ont dit dans
 „ leur maison en pleine Assemblée, &
 „ en présence du Marquis de *Prie*
 „ *Progubernator* des Pays - Bas Autri-
 „ chiens, Epoux de la dite Marquise,
 „ & ont continué de faire courir les
 „ bruits suivans, tant dans d'autres

„ conversations qu'à leur table &c.

„ Savoir :

„ Qu'ils avoient des lettres qui port-
 „ oient qu'un certain Marquis d'*Aiseau*,
 „ Flamand, avoit été assassiné à Madrid,
 „ pour avoir été trouvé de nuit chez la
 „ Reine, & que c'étoit la cause que cette
 „ jeune Princesse avoit été en disgrâce de
 „ Leurs Majestez son Beau - Pere Don
 „ *Philippe* & le Roi régnant Don *Loüis*.

„ Ce discours fut rapporté au Com-
 „ te de *Bonneval* Général d'Infanterie des
 „ Troupes de l'Empereur, qui a fait pu-
 „ blier dans toute la Ville de Bruxelles,
 „ que les hommes qui faisoient de pareils di-
 „ scours étoient des coquins & des malheu-
 „ reux, & les femmes des putains & des ca-
 „ rogues, qui meritoient qu'on leur compât la
 „ robe au cul, puisqu'il ne convenoit à person-
 „ ne au monde d'attaquer la reputation d'une
 „ aussi grande Princesse, sortie de l'auguste
 „ Maison de France, & de plus Reine d'E-
 „ spagne.

„ Que le dit Comte de Bonneval n'exce-
 „ ptoit aucune maison ni personne de Bruxel-
 „ les, quand se seroit dans celle du Mar-
 „ quis de *Prié*, de sa femme, ou de sa fille,
 „ quoi qu'il soit Progubernator de l'Em-
 „ pereur dans les Pays - Bas Autri-
 „ chiens ; à moins qu'ils ne lui donnent
 „ des

» des preuves incontestables de ce qu'ils ont si
 » publiquement répandus contre cette gran-
 » de Princesse en présence de tant de monde«

Mon Angloise, à qui je rendis compte de ce que j'avois fait, me blâma fort. Elle me dit que mon procédé étoit d'un homme d'honneur, mais qu'il n'étoit guères prudent ; que ceux dont je soutenois la querelle m'abandonneroient & ne m'en sauroient peut-être aucun gré ; que mes ennemis profiteroient de ma vivacité, & que le moins qui pût m'arriver seroit d'être dans de longs & de furieux embarras. Je le sentoís comme elle. Mais j'étois trop avancé pour reculer. Je travaillai à mettre mon Affaire dans tout son jour & à prévenir s'il étoit possible la Cour de Vienne en ma faveur. Je fis une Relation exacte du prétendu Assassinat de l'Amant de la Reine d'Espagne.

Relation du prétendu Assassinat du Marquis d'Aisean.

» Monsieur le Marquis d'Aisean,
 » homme de Qualité de ces Pais-ci,
 » & Frere aîné du Comte de Pèer, est
 » allé depuis quelque tems en Espagne,
 » pour recueillir une succession.
 » Il y a dix ou douze jours que la

„ Comtesse d'*Apremont* dit à plusieurs
 „ personnes, que la Princesse Christi-
 „ ne de *Hohen-Zollern*, Chanoinesse à
 „ *Misterbilz*, lui avoit écrit que Ma-
 „ dame de *Réve*, aussi Chanoinesse, avoit
 „ reçu une Lettre de son Frere qui est
 „ en Espagne, par laquelle il lui mar-
 „ quoit que le Marquis d'*Aiseau* avoit
 „ été assassiné.

„ Cette Nouvelle fut débitée ici le
 „ premier jour purement & simple-
 „ ment. Deux jours apres la Marquise
 „ de *Prié* ajoûta dans une pleine Assem-
 „ blée chez elle, qu'elle savoit de scien-
 „ ce certaine, que ce Marquis avoit été
 „ poignardé par ordre du Roi, pour
 „ avoir eu un commerce de galanterie
 „ avec la Reine.

„ On lui objecta qu'on ne croyoit pas
 „ la chose possible dans un Pais comme
 „ l'Espagne. Elle repliqua qu'on le
 „ savoit de bonne part, & que c'étoit ce
 „ qui avoit donné lieu à la relegation de
 „ la Reine. Qu'on avoit averiti le Mar-
 „ quis de n'y plus retourner, & qu'
 „ ayant méprisé cet avis, il avoit été poi-
 „ gnardé dans l'Appartement de cette Prin-
 „ cesse, & son corps jeté par la fenêtre.

„ Une partie de la Noblesse de
 „ Bruxelles étoit à l'Assemblée où ce
 „ dis-

„ discours fut tenu , & le lendemain
 „ l'on recommença sur le même ton , le
 „ matin & le soir. Le jour suivant
 „ la Comtesse d'*Apremont* relaya sa
 „ Mere avec la même Nouvelle , &
 „ enfin pendant quatre jours l'une &
 „ l'autre eurent soin d'en entretenir
 „ toutes les personnes qui vinrent chez
 „ elles , jusqu'à ce que toute la Vil-
 „ le en fut abreuvée. Elles partirent
 „ en famille mardi dernier pour Ostende.

„ Le Comte de *Bonneval* , qui a
 „ l'honneur d'appartenir & d'être appa-
 „ renté à la Maison de France par
 „ celles de *Foix* & d'*Albert* , & qui
 „ se tient chez lui , où la Noblesse vient
 „ aussi quelquefois se désennuyer , ap-
 „ prit ce Roman comme les autres ,
 „ & se contenta de hausser les épau-
 „ les tant qu'il crut que la chose ne
 „ chemineroit pas plus avant ; & il se
 „ feroit contenté , comme il a fait qua-
 „ tre jours durant , de désabuser ses a-
 „ mis en particulier , s'il n'avoit vu ,
 „ que l'acharnement avec lequel on
 „ continuoit à débiter cette infamie
 „ dans la Maison du Marquis de *Prie'*
 „ en avoit fait une Nouvelle générale.
 „ Il crut donc que la calomnie étant
 „ devenue publique , ne pouvoit plus

„ être détruite que par un démenti pu-
 „ blic; & après avoir gardé le silence
 „ quatre jours, il déclara enfin le jour
 „ du Concert de Musique qui se tient
 „ chez lui deux fois la semaine, *qu'il n'y*
 „ *avoit que des garces ou des coquins qui*
 „ *pussent parler avec cette indignité d'une*
 „ *Princesse de France & d'une Reine d'E-*
 „ *spagne.*

„ Le Marquis de *Prié* & sa Famille
 „ étoient alors partis pour Ostende, &
 „ le Comte de *Bonneval* pria ses amis de
 „ redire ce qu'il avoit dit, à ceux de
 „ leur connoissance qui pourroient être
 „ dans l'erreur.

„ Ce qu'il y a de plus rare dans cet-
 „ te affaire, c'est que le Comte de
 „ *Péer*, allarmé, comme on le peut
 „ bien penser, de cette tragique Nou-
 „ velle, ayant envoyé un Exprès en
 „ poste à Misterbilz pour informer
 „ de Madame de *Réve* de ce qui en
 „ étoit, elle lui a fait réponse qu'elle
 „ ne savoit ce qu'on lui vouloit dire
 „ qu'il y avoit plus de cinq mois qu'elle
 „ n'avoit reçu de lettres d'Espagne.

„ C'est avec la même fausseté que la
 „ Comtesse d'*Apremont*, trois jours
 „ avant la déclaration du Comte de
 „ *Bonneval*, avoit avancé pour soute-
 „ nir

„ nir cette imposture , en présence de la
 „ Comtesse de *Calemberg* chez qui elle
 „ dînoit & du Comte de *Lannoy* , que
 „ la Duchesse Doiiairiere d'*Aremberg*
 „ qui avoit soupé la veille avec elle chez
 „ le Marquis de *Prie* avoit reçu d'E-
 „ spagne aussi bien que le Sieur de *Mar-*
 „ *mol* , la même Nouvelle de l'Assassi-
 „ nat du Marquis d'*Anseau* & des raisons
 „ qui y avoient donné lieu. Cependant
 „ elle a été contrainte d'avouer depuis
 „ au Comte de *Lannoy* , qu'elle avoit alle-
 „ guée faussement cette prétenduë preu-
 „ ve. “ *A Bruxelles le 22. Août 1724.*

Je soutins cette Relation par les preu-
 ves les plus claires & les plus convain-
 quantes , que les calomnies dont elle é-
 toit remplie avoient eu leur source dans
 la Maison de *Prie*.

Preuves de la Relation ci-dessus.

„ Monsieur le Comte de *Lannoy* Colo-
 „ nel d'un Régiment d'Infanterie de S.M.
 „ I. & C. , a conté à Mr. de *Bonneval* & à
 „ Mr. *Rousseau* , qu'ayant passé quelques
 „ jours à Isken chez Mr. le Prince de *Horn* ,
 „ le Prince de *Nassau* y étoit venu dîner le
 „ jeudi 10. Août, & qu'ils étoient revenus
 „ ensemble à Bruxelles, où le Prince de

„ *Nassau* lui avoit dit en arrivant, qu'il
 „ n'avoit pas voulu troubler la partie
 „ d'*Isken*, en lui annonçant une mau-
 „ vaise Nouvelle, mais qu'il ne pouvoit
 „ plus lui cacher que son ami le Mar-
 „ quis d'*Aiseau* avoit été assassiné en
 „ Espagne, & que Madame d'*Aprémont*
 „ en avoit appris la Nouvelle de la Prin-
 „ cesse *Christine de Hohen-Zollern*, Cha-
 „ noinesse de *Misterbilz*, qui la tenoit de
 „ Madame de *Réve*, aussi Chanoinesse, à
 „ qui son Frere, qui est en Espagne, l'a-
 „ voit écrit;

„ Que le vendredi 11. la même Nou-
 „ velle lui avoit été confirmée avec les
 „ mêmes circonstances par Madame
 „ d'*Aprémont*: ce qui l'avoit obligé d'é-
 „ crire à Madame de *Réve* pour en sa-
 „ voir la vérité.

„ Qu'ayant appris que le samedi, à
 „ l'Assemblée de Madame la Marquise de
 „ *Prié* où Madame la Duchesse Doüairie-
 „ re d'*Aremberg* joüoit, Madame de
 „ *Prié* avoit dit à plusieurs personnes que
 „ le Marquis d'*Aiseau* avoit été poignar-
 „ dé pour un commerce de galante-
 „ rie qu'il avoit eu avec la Reine re-
 „ gnante d'Espagne, ce qui avoit don-
 „ né lieu à la détention de cette Prin-
 „ cesse, il étoit allé le dimanche ma-
 „ tin 13. chez Madame de *Prié*, pour
 „ sa-

„ savoir d'elle si cela étoit vrai , &
 „ qu'elle lui avoit dit que cela étoit sûr
 „ & qu'elle le savoit positivement , ajou-
 „ tant que ce Marquis ayant été aver-
 „ ti de mettre fin à ce commerce cri-
 „ minel , & ayant méprisé cet avis , a-
 „ voit été tué , selon les uns en mon-
 „ tant à une échelle de corde , & selon
 „ les autres dans une gallerie qui joi-
 „ gnoit l'Apartment de la Reine , d'où
 „ son corps avoit été jetté par les fenê-
 „ tres. Sur quoi il avoit dit à Mada-
 „ me la Marquise de *Prié* , que connois-
 „ sant l'Espagne & y ayant servi , il ne
 „ trouvoit pas la chose probable , &
 „ que la toilette d'une Reine n'étoit pas
 „ aussi facile à approcher que celle Ma-
 „ dame d'*Apremont*.

„ Que le même jour ayant diné chez
 „ Mr. le Comte de *Calemberg* avec Ma-
 „ dame d'*Apremont* , celle-ci avoit dit
 „ en présence de Madame de *Calemberg* ,
 „ que la Nouvelle du Marquis d'*Aiseau*
 „ la cause de sa mort n'étoient que
 „ trop sûres , & que Madame la Du-
 „ chesse d'*Aremberg* Douairiere , qui
 „ avoit soupé la veille avec elle chez
 „ Madame sa Mere , en avoient reçu des
 „ Lettres d'Espagne , aussi bien que Mr.
 „ de *Marmol*. Ce qui s'est trouvé faux.

„ Ce discours qu'il avoit fait à diffé-
 „ rentes fois aux mêmes , à mesure qu'il
 „ apprenoit les circonstances de cette
 „ fausse Nouvelle , leur a été renou-
 „ vellé tout de suite le mercredi 23 , en
 „ leur montrant la réponse qu'il avoit
 „ reçue de Madame de Réve , par où el-
 „ le lui marquoit que bien loin d'avoir
 „ dit que le Marquis d'*Aiseau* étoit
 „ mort , il y avoit près de cinq mois
 „ qu'elle n'avoit reçu aucune Nouvelle
 „ d'Espagne , & qu'on l'avoit citée mal
 „ à propos.

„ Le lundi 21. il avoit dit en présen-
 „ ce des mêmes , & de Mr. le Maré-
 „ chal de *Vehlen* , de Mr. de *Contreras* ,
 „ de Mr. de la *Merveille* , & du Pere
 „ *Navarra* , qu'il sovoit de bonne part
 „ que la Nouvelle du Marquis d'*Aiseau*
 „ étoit fausse. Il leur montra une Let-
 „ tre de Mons , qui leur certifioit le con-
 „ traire , & leur répéta la conversation
 „ qu'il avoit eüe sur ce sujet avec Ma-
 „ dame de *Prié*.

„ Monsieur le Prince *Emanuel* de
 „ *Nassau* , Général-Major de S. M. I. &
 „ C. , a dit au Comte de *Bonneval* , à
 „ Mr. le Colonel de la *Tour* , & à Mr.
 „ *Rousseau* le mardi 13. Août , que
 „ le jour d'auparavant étant à l'Assem-
 „ blée

„ blée de Madame de *Pré*, où étoient
 „ Mr. le Prince & Madame la Prin-
 „ cesse de *Horn*, l'Internonce & plusi-
 „ eurs autres personnes, la première
 „ leur avoit conté l'Assassinat du Mar-
 „ quis d'*Aiseau*, causé par son com-
 „ merce de galanterie avec la Reine,
 „ & qu'en parlant à lui en particulier,
 „ elle lui avoit dit, qu'elle ne s'étonnoit
 „ pas que ce Marquis eût élevé son ambi-
 „ tion jusqu'à une Reine, mais que ce qui
 „ la surprenoit, c'étoit qu'un garçon aussi
 „ bien fait eût pu se résoudre à devenir
 „ amoureux d'un petit monstre, qui étoit
 „ l'exécration du Genre humain. Ces
 „ Messieurs lui demandèrent si elle s'é-
 „ toit servie des mêmes termes ; il leur
 „ répondit qu'oui, & les répéta. Il re-
 „ dît encore la même chose le soir à
 „ Mrs. de *Bonneval*, la *Tour* & *Rous-*
 „ *seau*.

„ Monsieur le Rheingrave, Lieute-
 „ nant Colonel du Régiment d'Infan-
 „ terie de *Bonneval*, se trouvant à dî-
 „ ner chez Mr. le Velt - Maréchal
 „ *Vehlen*, & la conversation venant à
 „ tomber sur Mr. le Marquis d'*Ai-*
 „ *seau*, dit qu'il avoit été assassiné dans
 „ l'Appartement de la Reine d'Espa-
 „ gne pour un commerce de galan-
 „ terie

„ terie qu'il avoit avec elle. Aussi-
 „ tôt Mr. le Velt-Maréchal lui repli-
 „ qua, que ce qu'il disoit étoit fort ca-
 „ valier. Pour lors Mr. le Rheingra-
 „ ve lui dit, que Madame la Mar-
 „ quise de *Prié* l'avoit conté de cette ma-
 „ nière - là à l'Assemblée chez elle où il
 „ jouïoit un quadrille, & que si la
 „ chose lui avoit été dite en particulier
 „ il en auroit gardé le secret, mais
 „ qu'il ne s'y croyoit point obligé vù
 „ qu'elle avoit été divulguée en pleine
 „ Assemblée.

„ Là-dessus Mr. le Velt-Maréchal lui
 „ demanda, si Mr. le Marquis de *Prié* y
 „ étoit; il répondit qu'oui : & aussi-tôt
 „ on changea de conversation.

„ Monsieur le Rheingrave a dit la
 „ même chose à Mr. le Comte de *Bonneval*.

„ Mr. le Comte de *Calemberg*, Co-
 „ lonel au service de S. M. I. & C.
 „ a dit à M. le Comte de *Bonneval*, à
 „ Mr. le Comte de *Lannoy*, & à Mr.
 „ *Rousseau*, que Madame la Marquise
 „ de *Prié* lui avoit dit le dimanche ma-
 „ tin 13. Août en présence de Mr. le
 „ Comte de *Valsassine* & de Mr le
 „ Comte de *Königseck*, que le Marquis
 „ d'*Aiseau* avoit été assassiné en Espa-
 „ gne

„ gne pour avoir eu un commerce crimi-
 „ nel avec la Reine , & qu'ayant mépri-
 „ sé l'avis qu'on lui avoit donné de sor-
 „ tir du Royaume , il s'étoit attiré ce
 „ malheur , qui lui étoit arrivé dans le Pa-
 „ lais même.

„ Le Comte de *Königseck* a redit la
 „ même chose à Mr. *Rousseau* , qui dînoit
 „ avec lui le mercredi 23. Août en fa-
 „ mille.

„ On a appris depuis , que dès le tems
 „ que la Maison de *Prié* étoit à l'Ab-
 „ baye d'Afflighem , où elle a passé plus
 „ d'un mois , Mr. *Pesters* , Ministre de
 „ Hollande , y étant allé , & se trou-
 „ vant dans la chambre du Marquis de
 „ *Prié* où il étoit avec sa Femme &
 „ le Comte de *Bournonville* Capitaine
 „ des Dragons dans le Régiment de
 „ *Vehlen* , leur apprit comme une Nou-
 „ velle qu'il venoit de recevoir , que
 „ la Reine d'Espagne étoit releguée au
 „ Palais de Madrid. A quoi Madame
 „ de *Prié* répondit ces propres mots :
 „ *Je me doutois bien que cette petite Har-*
 „ *pie seroit bientôt parler d'elle.* Mr. de
 „ *Bournonville* qui l'entendit , a assuré
 „ le Comte de *Bonneval* qu'il en fe-
 „ roit son Serment “.

L'essentiel de mon Affaire étoit la hau-
 teur

teur avec laquelle j'avois relevé ces calomnies, je fis mes efforts pour la justifier. J'écrivis à l'Empereur la Lettre suivante, en y joignant les Pièces que je viens de rapporter.

„ SIRE , j'ay l'honneur d'aborder
 „ le pied du Trône de Vôtre Sacrée Ma-
 „ jesté Imperiale & Catholique, le cœur
 „ rempli tout à la fois d'amour , de
 „ crainte & de respect pour son auguste
 „ personne, & d'horreur pour la cause
 „ qui me force à prendre une pareille
 „ hardiesse, quoi que ma naissance m'
 „ autorise à le faire dans le cas dont il
 „ s'agit.

„ L'honneur que j'ay d'être allié au
 „ Sang Royal de France par les Mai-
 „ sons de *Foix* & d'*Albret*, ci - devant
 „ Rois de Navarre, ne m'a pas per-
 „ mis, SIRE , de voir attaquer par
 „ des calomnies réitérées & répandues
 „ avec affectation , la gloire & l'hon-
 „ neur de la Fille de feu Monfr. le Duc
 „ d'*Orleans* , présentement Reine d'Es-
 „ pagne. V. M. I. & C. ne me blâ-
 „ mera pas du parti que j'ai pris , lors
 „ qu'Elle saura qu'outre l'honneur d'
 „ appartenir à cette grande Princesse
 „ par le sang, que je suis né Sujet de
 „ la France , & que j'y ai mes biens
 „ J'ai

„ J'ai encore de si grandes obligations
 „ à feu S. A. Royale son Pere, & en-
 „ core présentement à Madame la
 „ Duchesse Doüairiere d'*Orleans*, pour
 „ les bontez & la protection dont elle
 „ honore mon Epouse en France, qu'il
 „ faudroit que je fusse le dernier des
 „ Mortels, si dans une occasion, où il n'y
 „ alloit pas moins que de flétrir pour ja-
 „ mais l'honneur de la Reine leur Fille,
 „ j'étois demeuré dans un silence crimi-
 „ nel, ayant tant de justes motifs pour le
 „ rompre. J'ai lieu de me flater, SIRE,
 „ que V. M. I. & C., dont le cœur est si
 „ généreux & si magnanime, ne désap-
 „ prouvera pas que j'aye defendu la Cau-
 „ se de cette jeune Princesse, puisque c'
 „ est en même tems la vôtre, & celle de
 „ tous les Rois & Princes de l'Europe,
 „ n'y ayant ni Guerre, ni inimitié parti-
 „ culiere entre les Têtes couronnées,
 „ qui puisse autoriser leurs Sujets respec-
 „ tifs, d'attaquer l'honneur de leurs Per-
 „ sonnes Sacrées, & encore moins de le
 „ faire par des calomnies.

„ Le Marquis de *Prie* se donne de
 „ grands mouvemens ici pour cher-
 „ cher à rendre ma conduite crimi-
 „ nelle, en me taxant de peu de re-
 „ spect

„ spect pour V. M. I. & C. & pour le
 „ Gouvernement. Il s'informe si je
 „ n'ai rien écrit ou fait écrire en
 „ France. Enfin, je ne doute pas que
 „ par son habileté, il ne croye avoir
 „ trouvé quelque chose contre ma con-
 „ duite. Sur quoi je me remets très-
 „ humblement au jugement de V. M. I.
 „ & C., à qui j'ai l'honneur d'envoyer
 „ tout ce qui s'est passé là-dessus, pour
 „ subir, si j'ai manqué, le châtiment de
 „ ma faute.

„ Je ne crois pas, SIRE, que V.
 „ M. I. & C. trouve dans l'Ecrit *.... ,
 „ sur lequel le Marquis de *Prié* fait tant
 „ de bruit ici, aucun manque de respect
 „ contre la Personne Sacrée de V. M. ni
 „ contre l'autorité du Gouvernement,
 „ puisqu'en n'exceptant personne je
 „ ne désigne aussi que ceux qui ont atta-
 „ qué la réputation de la Reine d'Espa-
 „ gne.

„ Je n'ai pas manqué aussi de ren-
 „ dre compte au Duc de *Biron* mon
 „ Beau - Pere, & à mon Epouse, de
 „ ce qui se passoit ici, ne pouvant
 „ cacher à des personnes qui me sont
 „ si proches une chose de cette im-
 „ portance, & connoissant, comme
 „ je

* Voyez ci-dessus pag. 129.

„ je fais , le profond respect & la vé-
 „ neration qu'ils ont pour le plus grand
 „ & le plus juste de tous les Empereurs,
 „ & la certitude où ils sont aussi bien
 „ que moi , que V. M. I. & C. qui joint
 „ à la qualité du plus auguste Monar-
 „ que de l'Europe celle du plus honnê-
 „ te homme & du plus parfait Chrê-
 „ tien , ne souffrira pas que la Maison
 „ de *Prié* étende l'autorité qu'elle a en
 „ ce Pais-ci , jusqu'à calomnier les Tê-
 „ tes couronnées. *Etoit signé,* Le Com-
 „ te de BONNEVAL. Bruxelles le 30
 „ Août 1724. “

Ce n'est point l'usage qu'on s'adres-
 se directement à l'Empereur , la cou-
 tume est que les Militaires aient leur pre-
 mier recours au Suprême Conseil Auli-
 que de Guerre , j'écrivis à ce Conseil
 pour justifier ma démarche , & je tom-
 bai en même tems sur *Prié* de la manière
 la plus forte.

„ Monseigneur & Messieurs , j'ai
 „ l'honneur d'envoyer , comme c'est
 „ mon devoir , à Vôte Altesse Sere-
 „ nissime , à Vos Excellences & à
 „ Messieurs du Loüable Conseil de
 „ Guerre , la Copie de la Lettre que
 „ j'ai pris la liberté d'écrire à S. M.
 Tom. I. K „I.

„ I. & C. sur ce qui m'arrive ici avec
 „ la Maison de *Prié*, avec les duplica-
 „ ta de toutes les Pieces qui concernent
 „ cette Affaire ; par où V. A. Serenissi-
 „ me , Vos Excell. & Messieurs du Louïa-
 „ ble Conseil de Guerre , serez tous au
 „ fait , & verrez les raisons qui m'ont
 „ fait prendre le parti que j'ay pris dans
 „ toute cette Affaire. Sur quoy je me
 „ remets très - humblement à leur juge-
 „ ment.

„ Il faut en même tems rendre com-
 „ pte à V. A. S. , à V. Excell. & à Messie-
 „ urs du Louïable Conseil de Guerre ,
 „ des motifs qui m'ont porté à m'ad-
 „ dresser directement à S. M. I. & C. nô-
 „ tre auguste Maître , puisque le Louïa-
 „ ble Conseil de Guerre , & celuy qui
 „ en est le Président , sont les canaux
 „ par où passent d'ordinaire les requêtes
 „ des Militaires à S. M. , en quoy je pa-
 „ rois m'égarer du droit chemin , &
 „ c'est surquoy je dois leur manifester
 „ mes legitimes excuses.

„ 1. Monsr. le Marquis de *Prié* a
 „ luy même notifié & publié à qui l'a
 „ voulu entendre , depuis qu'il regit
 „ ces Provinces , & m'a dit à moy
 „ aussi plusieurs fois , qu'étant Mini-
 „ stre

„ ftre Plenipontiaire & Administrateur
 „ chargé du Gouvernement des Pays-
 „ Bas Autrichiens par S. M. I. & C., il ne
 „ dépendoit immédiatement que de l'
 „ Empereur & non d'autre :

„ 2. Que l'Affaire que j'ay avec la
 „ Maison du dit Plenipontiaire n'ayant
 „ nul rapport au militaire , & ce Mi-
 „ nistre ne reconnoiffant d'autre Super-
 „ rieur que S. M. I. & C., j'ai dû en
 „ même tems que j'avois l'honneur d'
 „ en faire mon très - humble rapport
 „ à V. A. Sereniffime , à Vos Excell.
 „ & à Messieurs du Louïable Conseil de
 „ Guerre , m'adresser auffi à l'unique
 „ Juge que Mr. le Marquis de *Prié* dit
 „ reconnoître.

„ Voilà , Monseigneur & Messieurs,
 „ les deux raisons qui m'ont fait pren-
 „ dre la liberté de m'adresser directe-
 „ ment au Maître , en même tems que
 „ je me reniers avec une parfaite resi-
 „ gnation à vôtre décision.

„ Je fuplie très-humblement V. A.
 „ S., Vos Excellences & Messieurs du
 „ Louïable Conseil de Guerre , d'ac-
 „ cepter les copies de tout ce que j'ay
 „ adressé à S. M. comme si j'avois
 „ eu l'honneur de le leur écrire à eux-
 „ mêmes , puisque mon devoir étant

„ de leur en faire le detail , & de
 „ leur adresser encore les mêmes co-
 „ pies , je serois tombé dans une re-
 „ pétition inutile & ennuyeuse pour
 „ eux en faisant autrement que je n'ay
 „ fait ; car cela auroit multiplié les écri-
 „ tures.

„ Mr. le Marquis de *Prie* qui est
 „ le plus habile homme du monde ,
 „ a cherché & cherche encore avec u-
 „ ne ardeur extraordinaire , des preu-
 „ ves que j'ay publié un papier inju-
 „ rieux au Gouvernement : mais je n'ay
 „ jamais rien fait que de bouche. Il
 „ est bien vray qu'un Religieux Fran-
 „ ciscain Espagnol qui dessert ma Cha-
 „ pelle , communiqua sans mon ordre,
 „ un papier que j'avois écrit pour ma
 „ mémoire , au nommé *Contreras* aus-
 „ si Espagnol , lequel par malice ou
 „ par indiscretion en a fait courir des
 „ copies , contre la foi donnée à ce
 „ bon Religieux , dont il fera serment.
 „ Le Lieutenant *Rivelot* ayant aussi en-
 „ rendu ce que j'avois dit touchant
 „ ceux qui avoient attaque l'honneur
 „ de la Fille de Monsieur & de Ma-
 „ dame d'*Orleans* , Reine d'Espagne ,
 „ ce que je priai un chacun de publier
 „ après moy , n'y ayant plus d'autre

„ remède contre les Nouvelles inju-
 „ rieuses à la reputation de cette gran-
 „ de Princesse , qu'on avoit repandues
 „ par tout avec autant de malignité que
 „ d'imprudencce ; le dit *Rivelot* , dis - je ,
 „ ayant trouvé le dit papier sur la table de
 „ mon Secrétaire avec lequel il loge ,
 „ en pouvoir tirer copie & la montrer.
 „ Sur quoy je luy ay bien lavé la
 „ tête , comme aussi j'ay chassé mon Se-
 „ crétaire pour avoir montré seulement
 „ le dit papier à un riche Apoticaire
 „ son intime ami , & qui sert ma
 „ maison ; & j'ordonnai au dit Lieu-
 „ tenant *Rivelot* d'aller sur le champ
 „ reprendre une copie qu'il en avoit
 „ donnée , sur peine d'être mis au Pre-
 „ vôt.

„ Je remets à V. A. S. , à Vos Excel.
 „ & à Messieurs du Louable Con-
 „ seil de Guerre , le même papier
 „ tel que je le fis & le montrai d'a-
 „ bord à Mr. le Comte de *Lannoy* ,
 „ au Colonel de mon Regiment Mr.
 „ le Comte de la *Tour* , & à Mr.
 „ *Rousseau* , qui en ont mis leur certi-
 „ ficat au bas , à ma requisition. Car
 „ on a fait courir un papier presque
 „ semblable , mais où l'on a supprimé
 K 3 „ quel-

„ quelques mots essentiels , pour me
 „ faire attaquer directement la Per-
 „ sonne du Marquis de *Prié* , de sa
 „ Femme & de sa Fille , au lieu que
 „ je ne parle que de ceux qui ont
 „ noirci la Reine d'Espagne dans leur
 „ maison, sans désignation , mais aussi
 „ sans exception , comme V. A. S.,
 „ Vos Excel. & Messieurs du Louable
 „ Conseil de Guerre pourront voir
 „ par le même de papier. Ils verront
 „ aussi par le Certificat du même *Zi-*
 „ *melet* , Apoticaire , au bas d'un de
 „ ces deux papiers, qu'ayant confron-
 „ té le dit papier avec celui que lui
 „ a montré mon Secrétaire & qu'il
 „ a très bien reconnu, il les attrouvez
 „ conformes mot à mot : ce qui peut
 „ faire soupçonner que les changemens
 „ qu'on y a faits , peuvent venir de
 „ la boutique de ceux qui ont inven-
 „ té les calomnies contre la Reine
 „ d'Espagne & les Lettres de *Mister-*
 „ *bilz*.

„ Mr. de *Prié* fait aussi des perqui-
 „ sitions si je n'ay point écrit où
 „ fait écrire ces Nouvelles à Cam-
 „ bray , en France , ou en Espagne ,
 „ pour tâcher à mordre sur ma con-
 „ duite. Je n'en ay écrit qu'à mon
 „ Beau-

„ Beau - Pere le Duc de *Biron*, à ma
 „ Femme & aux Plénipotentiaires de
 „ S. M. I. & C. à Cambray, le Com-
 „ te de *Windisgratz* & le Baron de
 „ *Pentenrieder*. Car aiant appris que les
 „ bruits injurieux à la Reine d'Espa-
 „ gne étoient parvenus jusqu'aux oreil-
 „ les des Ministres Plénipotentiaires de
 „ France & d'Espagne, qui jettoient
 „ feu & flâme contre les auteurs de
 „ ces calomnies, & qui apprirent bien-
 „ tôt après ma déclaration, j'ay crû
 „ de mon devoir de participer à nos
 „ Ministres ce qui s'étoit passé là-del-
 „ sus, afin de les mettre au fait & qu'ils
 „ pussent prendre dans cette Affaire un
 „ parti convenable au service. Mais je
 „ n'ai point écrit ni fait écrire ailleurs,
 „ quoi que puisse avancer le Marquis de
 „ *Prié*.

„ Mr. le Marquis de *Prié* pourra aussi
 „ se plaindre peut - être, de ce que j'ay
 „ répondu à une personne de considé-
 „ ration.

„ Ce Ministre aiant dit à cette per-
 „ sonne, que l'éclat que j'avois fait
 „ dans cette Affaire pourroit porter
 „ un préjudice très considérable aux
 „ intérêts de S. M. I. & C. & ar-
 „ rêter le cours du Congrès de Cam-

„ bray, & que j'aurois peut-être à ré-
 „ pondre sur ma tête des nouvelles
 „ brouilleries que cela causeroit ; j'ay
 „ répondu à ce discours qu'on m'a
 „ rapporté, *Dites, je vous supplie, de ma*
 „ *part, à Mr. le Marquis de Prié qu'il se*
 „ *trompe car en lui ôtant l'administration*
 „ *des Pays-Bas Autrichiens, & me mettant*
 „ *pour un ou deux mois aux arrêts, en cas*
 „ *qu'il se trouve que j'aye manqué, comme*
 „ *il le dit, à l'honneur de son Gouverne-*
 „ *ment, tout la monde aura satisfaction, &*
 „ *cela appaisera la tempête qu'il prévoit,*
 „ *Car il doit apprendre s'il ne le sait pas,*
 „ *que de petits Mirmidons comme nous, sont*
 „ *toujours sacrifiés à l'honneur & aux in-*
 „ *terêts des Couronnes, & sur tout lui &*
 „ *moi, qui ne sommes en Allemagne que des*
 „ *Mirmidons étrangers ;* réponse qui, à
 „ ce qu'on dit, a fort choqué le Plé-
 „ nipotentiaire, quoi qu'elle soit pour-
 „ tant très raisonnable,

„ Au reste, Monseigneur & Mes-
 „ sieurs, je vous supplie de m'excuser
 „ si j'ai manqué en quelque chose, car
 „ une pareille Affaire n'étant peut-être
 „ jamais arrivée dans le monde, je n'ai
 „ point eu de guide ni de modèle à
 „ suivre. Mais je ne pense pas que la
 „ Mais

„ Maison de *Prié* trouve dans l'éten-
 „ due de ses Pouvoirs , ni dans ses
 „ Instructions , qu'ils ayent le droit
 „ d'attaquer l'honneur des Familles &
 „ encore moins celui des Têtes Cou-
 „ ronnées, la subordination qu'on doit
 „ à qui gouverne étant sans force con-
 „ tre des affronts aussi sensibles. Et
 „ comme j'ai l'honneur d'appartenir à
 „ la Maison de *Bourbon* par des Filles
 „ de Souverains qui sont entrées dans
 „ la mienne , je ne pouvois sans être
 „ dés honoré souffrir un pareil attentat
 „ contre une Princesse de France. *Etoit*
 „ signé, Le Comte de BONNEVAL,
 „ Bruxelles le 30. Août 1724 “.

Au même tems que j'écrivis à Vienne,
 j'écrivis aussi à Paris à mon Epouse &
 au Duc de Biron mon Beau pere. Dans
 le même paquet je mis une Lettre
 pour le jeune Duc d'Orleans. Mon
 malheur étoit que son Pere fût mort.
 L'interêt qu'il auroit pris à l'honneur
 de sa Fille , l'amitié qu'il avoit pour
 moi , auroient fait prendre tout un autre
 tour à mon Affaire , & *Prié* eut été
 heureux qu'il ne lui en eût coûté que
 son Emploi qui le rendoit si fier. Je
 racontois au Duc d'Orleans ce qui s'é-

toit passé. J'ajoutois que quelque péril que j'eus vu à me déclarer aussi hautement que je l'avois fait , je n'avois pas hésité un moment à me sacrifier pour la gloire de sa Maison. Que je ne doutois pas que Son Altesse Serenissime ne m'en fût quelque gré, & ne marquât dans l'occasion , s'il étoit nécessaire , qu'elle prenoit quelque part à ce qui me regardoit. Le Prince me fit répondre par quelqu'un de sa maison, je crois que c'étoit son Chancelier ou le Chef de son Conseil , qu'il me savoit un gré infini de mon zèle; que cependant l'honneur de la Reine sa Sœur ne dépendoit point des discours impertinens qu'on avoit tenus , & que j'eusse aussi bien fait de les relever moins vivement & sans prendre personne à partie , que du reste dans la douleur où il étoit encore de la triste mort de Monsieur son Pere il ne se mêloit de rien.

Ma Femme, mon Beau-Pere, furent au desespoir. Ils traiterent ma déclaration d'équipée , me dirent qu'elle eut été bonne du tems des Amadis , où les Chevaliers se faisoient les champions de l'honneur des Dames. Que je ne se-
rois

rois jamais sage , que je ne pouvois vivre tranquille , que l' homme à qui j'avois affaire étoit cent fois plus habile que moy , qu' il auroit le dessus , que tout Paris rioit de mon aventure , en un mot qu' ils m' abandonnoient & qu' ils ne vouloient plus entendre parler de mes affaires.

Ces Lettres me firent tomber de mon haut. Je croïois avoir fait la plus belle action du monde , & je ne doutois pas que tout le monde ne la regardât avec les mêmes yeux. On me faisoit sentir que je serois abandonnée , que ce que j'appellois honneur & générosité passoit pour une vertu romanesque & qui n'étoit plus d'usage. Si on pensoit de la sorte en France , que sera - ce à Vienne , me disois - je à moi - même ? Je me roidis contre toutes ces idées chagrinantes , & content d'avoir fait ce que j'appellois mon devoir , je continuai de m'applaudir. Je suis encore dans les mêmes sentimens ; & quoi qu'on en puisse dire , si je me trouvois dans les mêmes circonstances je ferois ce que j'ay fait , à la reserve que je ne me ferois pas à certaines promesses , & que je profiterois peut - être de certaines dispositions.

Prié

Prié pendant ces tems - là étoit ellé avec sa famille faire un voyage à Ostende ; car le plus souvent qu'il pouvoit , par esprit de menage , il sortoit de Bruxelles , pour vivre aux dépens d'autrui. On ne laissa pas de publier dans sa maison que la moitié de mon Regiment qui étoit à Mons , avoit déjà passé en France avec beaucoup d'Officiers , & que je devois bientôt les suivre. Sur quoi je fis courir ce Billet.

Il a deserté depuis peu quatre Soldats du Regiment de Bonneval , & pas davantage ; c'étoient des ivrognes. Un Coquin a fait courir le bruit que la moitié du Regiment avoit deserté. Si le Comte de Bonneval connoissoit ce miserable , il lui donneroit cent coups de bâton de sa main , si son Pere étoit Gentilhomme ; & s'il ne l'étoit pas , ses valets seront encore assez bons pour lui donner les étrivieres. A Bruxelles le 30. Août 1724. Etoit signé AL. BONNEVAL.

Voici les preuves que cette Calomnie venoit de l'endroit que j'ay dit.

Le Marquis de Roissi Ministre de France étant à la campagne , & Castetingo valet de Chambre du Marquis de Prié l'étant allé trouver par ordre

dire de ce Ministre , il lui demanda ce que l'on disoit de nouveau à Bruxelles. *Rien* , répondit-il , *si ce n'est que la moitié du Régiment de Bonneval , qui est à Mons , a déjà passé en France avec beaucoup d'Officiers , & que Mr. de Bonneval doit bientôt les suivre. Je l'ai entendu dire ainsi chez nous* , continua-t-il , *où cela se débite publiquement.*

Une personne à qui le Marquis de Roiffé fit rapport de tout cela , me l'ayant redit , je m'informai si effectivement cette nouvelle Calomnie se débitoit chez le Marquis de Prié. L'on m'apprit , que non seulement elle se débitoit chez ce Ministre , mais qu'il y avoit des gens qui y donnoient cours dans Bruxelles. Je pris donc alors le parti de faire courir dans la Ville le susdit Billet & je le donnai ou fis donner à plus de trente Officiers des Troupes de S. M. I. & C. qui étoient de mes amis.

Ce Billet contient toute la vérité de la desertion qui servoit de fondement à la Calomnie , & il me parut propre en même tems à couper racine à une telle noirceur. Je priai ces mêmes Officiers d'imposer silence

ce en mon nom & au leur , à toutes les Canailles qui en parleroient , & ce bruit s'anéantit bientôt , au moins dans Bruxelles.

Le Marquis de *Prié* préparoit ainsi d'avance l'attentat qu'il a commis sur ma personne , en répandant de faux bruits de ma prochaine évasion. Mais il a eu beau faire , personne n'a jamais crû qu'il fût capable de me faire remuer seulement de ma chaise , & encore moins de me faire sortir de ma Maison , ou de la Ville , ou du País. Il s'est fait siffler de tout le monde , quand il a dit qu'il a été obligé de s'assurer de ma Personne , sur la certitude où il étoit que je voulois m'évader , sans dire cependant le fondement de cette certitude , ce que tout le monde ignore encore aussi-bien que moi.

L'on m'a raconté que ce fut sous ce faux prétexte , qu'il ordonna au Comte de *Wrangel* , Général d'Infanterie & Gouverneur de Bruxelles qui a 80. ans , de faire lui-même la ronde toute la nuit du 31. Août au premier Septembre , fit doubler les Gardes , monter tout le piquet à cheval , tint les Portes de la Ville

fer-

fermées jusqu'à dix heures du matin , bloqua ma maison par plus de dix postes differents & par quantité d'espions qui tournoient de côté & d'autre , y ayant de plus un Ajudant de Ville avec un cheval sellé & bridé , pour être prêt à courir aux Portes de la Ville , & avertir lorsque j'en voudrois sortir ; & fit enfin mille autres petarades & extravagances dignes d'ARLICHINO FINTO PRINCIPE.

Prié revint d'Ostendé de dernier jour d'Août. Le lendemain les Portes de Bruxelles resterent fermées jusqu'à dix heures du matin ou environ , & presque toute la Garnison étoit sous les armes : ce qui mit toute la Bourgeoisie en allarme , ne sachant ce que cela vouloit dire. En même tems l'hôtel d'*Epinoy* où je demeurois se trouva investi de Soldats & d'Officiers de la Place , qui se promenoient sous les fenêtres , regardant toujours vers la Porte de la Maison. J'envoyai voir ce que c'étoit , & un Officier vint dans le moment m'avertir en secret que l'on avoit donné ordre de m'arrêter si je sortois de chez moi.

L'or-

L'ordre avoit été aussi donné aux portes de la Ville d'arrêter tous les Officiers qui sortiroient , quand même ce seroit un Général , & cela fut publié dans la Ville. Subtilité Romaine , que le Marquis de *Prié* inventa pour faire croire à la canaille qu'ayant eu le malheur de lui déplaire je méditois de me sauver en France.

Ce scandale dura jusqu'à deux heures après-midi autour de ma maison , avec un concours de peuple infini. Pendant ce temps-là on tenoit un grand Conseil chez le Marquis de *Prié* , composé du Maréchal *Vehlen* , du Général *Wrangel* Gouverneur de Bruxelles , du Comte d'*Eliffem* Doyen du Conseil d'Etat qui venoit en qualité de Sur-Intendant de la Justice militaire , du Comte de *Baillet* Président de Malines , & de *Schenellenk* & *Nent* , en qualité de Secretaires d'Etat & de Guerre du païs.

Entre midi & une heure le Général *Wrangel* Gouverneur de Bruxelles , entra dans ma chambre avec *Nent* Secrétaire d'Etat & de Guerre , & *Brandon* Colonel & Major de la Place. Ils me dirent en entrant , qu'ils venoient pour me
de

demander si je reconnoissois un certain papier qu' ils me montrèrent , auquel étoit joint le Certificat de l'Apoticaire , qui portoit que mon Secrétaire le lui avoit fait voir. Je le lus & trouvay qu'il étoit tel que celui que j'avois fait pour me servir de mémoire , à la réserve de quelques paroles qu'on y avoit glissées & qui attaquoient directement le Marquis de *Prié* , sa Femme & sa Fille.

L'Apoticaire qui n'avoit vû cet Ecrit qu'en passant , entre les mains de mon Secrétaire , ne pouvoit pas se souvenir de l'entiere conformité de celui qu'on lui montra de la part du Marquis de *Prié*. Le Certificat de cet Apoticaire est plus ancien que celui qu'il m'a donné depuis , & qui est entre les mains du Conseil de Guerre. Il y atteste que l'Ecrit que je lui ai montré est tout tel que celui que mon Secrétaire lui avoit fait lire , parce qu'en le voyant de nouveau il l'a reconnu à quelques marques. Or dans celui-ci l'on n'attaque que ceux qui ont calomnié la Reine d'Espagne , & non le Marquis de *Prié* , sa Femme ou sa Fille , quoiqu'en ne désignant

personne l'on n'y excepte aussi qui que ce soit.

Je répondis à cette espece d' Interrogatoire par ces Déclarations.

„ *La Marquise de Prié & sa Fille la*
 „ *Comtesse d' Apremont , ont dit dans leur*
 „ *Maison en pleine Assemblée , & en pré-*
 „ *sence du Marquis de Prié , Proguberna-*
 „ *tor des Pays - Bas Autrichiens , Epoux*
 „ *de la dite Marquise , & ont continué de*
 „ *faire courir les bruits suivans , tant dans*
 „ *d'autres conversations qu'à leur table &c.*
 „ *savoir ,*

„ Qu'ils avoient des Lettres qui por-
 „ toient qu'un certain Marquis d' *Aiseau* ,
 „ Flamand , avoit été assassiné à Madrid ,
 „ pour avoir été trouvé de nuit chez la
 „ Reine , & que c'étoit la cause que cet-
 „ te jeune Princesse avoit été en disgrà-
 „ ce de Leurs Majestés son Beau - Pere
 „ Don *Philippe* & le Roi regnant Don
 „ *Loüis*.

„ Ce Discours fut rapporté au Com-
 „ te de *Bonneval* Général d'Infanterie
 „ des Troupes de l'Empereur , qui a
 „ fait publier dans toute la Ville de
 „ Bruxelles , que les hommes qui faisoient
 „ de pareils discours étoient des coquins &
 „ des

„ des malheureux, & les femmes des pri-
 „ tains & des carognes, qui meritoient qu'on
 „ leur coupât la robe sur le cul, puisqu'il ne
 „ convenoit à personne au monde d'attaquer
 „ la réputation d'une si grande Princesse, sor-
 „ tie de l'auguste Maison de France & de
 „ plus Reine d'Espagne.

„ Que le dit Comte de Bonneval n'ex-
 „ ceptoit aucune Maison, ni personne de
 „ Bruxelles, quand même ce seroit dans celle
 „ du Marquis de Prié, de sa Femme, ou de
 „ sa Fille, quoi qu'il soit Progubernator de l'
 „ Empereur dans les Pays - Bas Autri-
 „ chiens, à moins qu'ils ne lui donnent des
 „ preuves incontestables de ce qu'ils ont si pu-
 „ bliquement répandu contre cette grande
 „ Princesse, en présence de tant de monde.

„ C'est la propre Déclaration que j'ai
 „ faite, à l'exception des cinq premières
 „ lignes, lesquelles cinq lignes je n'a-
 „ vois couchées sur le papier que pour
 „ me servir de mémoire de ce qui m'a-
 „ voit été rapporté, & non pour les pu-
 „ blier ; & ces cinq premières lignes
 „ n'ont point été proferées dans l'As-
 „ semblée dans la déclaration que j'ai
 „ faite verbalement, laquelle suivra ci-
 „ après.

„ Et quand à ce qui à été dit dans

„ la Ville, que j'avois fait courir & pu-
 „ blier des billets conformes à un que
 „ m'a montré Mr. *Neni*, ou autre sur cet-
 „ te même matiere, je déclare que ceux
 „ qui l'ont inventé sont des coquins &
 „ en ont menti.

„ Il est vrai qu'après avoir fait la di-
 „ te déclaration verbalement, je l'ai ré-
 „ digée par écrit, ainsi que je viens de
 „ dire, à la suite des cinq premières
 „ lignes, qui font mention d'une partie
 „ des rapports qui m'avoient été faits,
 „ & que je ne publiai point. Mais de
 „ peur que l'on ne me fit parler plus
 „ que je n'avois dit, je montrai l'origi-
 „ nal du présent papier tel qu'il étoit, à
 „ trois personnes dignes de foi, pour
 „ qu'ils le reconnussent en tems & lieu,
 „ & que la Déclaration que j'avois fai-
 „ te verbalement étoit telle, ni plus ni
 „ moins.

„ Et ayant requis les dites trois per-
 „ sonnes d'examiner le dit Ecrit, sur le
 „ bruit qui se répandoit qu'il couroit
 „ par la Ville sous mon nom une espe-
 „ ce de Manifeste, car c'est ainsi qu'on
 „ me le nomma, je leur fis vois à tous
 „ les trois séparément, le papier ou
 „ j'avois mis la Déclaration que j'avois
 „ mise par écrit pour ma seule mémoi-

„ re,

„ re , & que je leur avois montrée le
 „ même jour 17. d'Août que j'avois fai-
 „ te la dite Déclaration , afin que les
 „ bruits de la Ville ne pussent pas me
 „ rendre responsable de ce que l'on y
 „ augmenteroit ou diminueroit.

„ De plus , en montrant la dite Dé-
 „ claration par écrit aux dites trois per-
 „ sonnes, j'exigeai d'eux le serment qu'ils
 „ n'en parleroient à qui que ce soit; ce
 „ qu'ils ont exécuté tres fidelement.
 „ Ils ont signé ensuite séparément un
 „ Certificat , par lequel ils attestent
 „ que c'est le même qu'ils avoient vû
 „ le 17. d'Août : ce que j'ai envoyé à
 „ Vienne en original.

„ Je certifie tout ce que dessus , en
 „ présence de S. Excell. Mr. le Com-
 „ te de *Wrangel* Gouverneur de cette
 „ Ville de Bruxelles , de Mr. *Neni*
 „ Secrétaire d'Etat & de Guerre , de
 „ Mr. *Brandon* Colonel & Major de
 „ la dite Ville. Lesquels , savoir Mr.
 „ le Général *Wrangel* & Mr. *Neni* ,
 „ sont venus en ma maison par ordre
 „ de Mr. le Marquis de *Prié* , pour
 „ me montrer un autre Ecrit, afin de
 „ me déclarer sur son contenu. Lequel
 „ Ecrit j'ai desavoué , comme n'é-
 „ tant point conforme au mien. Fait

„ à Bruxelles le 1. Septembre 1724. Si-
„ gné BONNEVAL.

*Déclaration telle que je l'ai faite verbale-
ment le 17. Août 1724. Et que j'ai
voulu que le Public ait scüe.*

„ Messieurs, il y a des gens dans cer-
„ te Ville qui disent qu'ils avoient des
„ Lettres qui portoient qu'un certain
„ Marquis d'*Aisau*, Flamand, avoit é-
„ té assassiné à Madrid pour avoir été
„ trouvé de nuit chez la Reine, & que
„ c'étoit la cause que cette jeune Prin-
„ cesse avoit été en disgrâce de leurs
„ Majestés son Beau-Pere Don *Philippe*,
„ & le Roi régnant Don *Loüis*.

„ Ce discours m'a été rapporté, &
„ je veux bien que l'on publié dans
„ toute la Ville de Bruxelles, *que les*
„ *hommes qui faisoient de pareils discours,*
„ *étoient des coquins Et des malheureux de*
„ *Et les femmes des putains Et des ca-*
„ *rognes, qui meritoient qu'on leur cou-*
„ *pât la robe au cul, puisqu'il ne convient*
„ *à personne au monde d'attaquer la repu-*
„ *tation d'une aussi grande Princesse, sortie*
„ *de l'auguste Maison de France, Et de plus*
„ *Reine d'Espagne; Que je n'excepte au-*
„ *cune Maison ni personne de Bruxelles,*
„ quand

„ quand même ce seroit dans celle du Mar-
 „ quis de Prié , de sa Femme ou de sa Fille ,
 „ quoi qu'il soit Progubernator de l'Empe-
 „ reur dans les Pays-Bas Autrichiens ; à
 „ moins qu'ils ne me donnent des preuves
 „ incontestables de ce qu'ils ont si publique-
 „ ment répandu contre cette grande Prin-
 „ cesse , en présence de tant de monde.

„ Son Exc. Mr. le Comte de Wrangel
 „ Général d'Infanterie & Gouverneur
 „ de Bruxelles , Mr. Neni Secrétaire d'
 „ Etat & de Guerre , m'ont promis de
 „ me donner une Copie authentique de
 „ tout le présent Écrit. Fait à Bruxel-
 „ les le 1. Septembre 1724. Signé, BON-
 „ NEVAL“.

Je protestai plusieurs fois dans les discours que je fis au Général Wrangel , aux Sieurs Neni & Brandon , que je ne les reconnoissois pas suffisamment autorisés pour me faire prêter un Interrogatoire juridique ; que je ne reconnoissois point d'autre supérieur que le Maréchal Comte de Vehlen , qui avoit le dépôt de l'autorité du Conseil de Guerre dans le Pays - Bas : mais que je donneroie de pareilles Déclarations en même forme à quiconque me le demanderoit , étant bien aise de mani-

feſter la vérité à tous ceux qui ſeroient curieux de la connotre à fond.

Le ſous-Gouverneur des Pays-Bas me fit ordonner les Arrêts par le Général Wrangel Gouverneur de Bruxelles. Je diſputai fortement la compétence, comme on le verra par trois Lettres ſuivantes que j'écrivis au Maréchal Comte de Vehlen,

Première Lettre.

„ Monsieur, cet après-diné Mr. le
 „ Général Wrangel, Mr. Neni & Mr.
 „ Brandon, ayant déjà paſſé quatre heures chez moi, on eſt venu appeller
 „ Mr. de Wrangel, lequel rentrant dans
 „ ma chambre m'a dit : *Monsieur, je*
 „ *suis fâché d'être obligé de vous dire de*
 „ *la part de M. le Marquis de Prié, que*
 „ *comme Gouverneur de la Place il me*
 „ *charge de vous donner provisionnellement*
 „ *les arrêts.*

„ A quoi j'ai répondu par l'Ecrit
 „ qui ſuit, mot pour mot : *Son Exc. le*
 „ *Comte de Wrangel m'ayant donné les*
 „ *arrêts par ordre de Mr. le Marquis de*
 „ *Prié, je lui ai répondu que Son Excel,*
 „ *Mr. le Maréchal Vehlen étant en Ville,*
 „ *je ne les devois accepter que de lui, faiſant*
 „ *par*

„ partie du Corps qui est à ses ordres , &
 „ que c'est par ce canal seulement que je
 „ les accepterois , c'est-à-dire celui du
 „ dit Maréchal ; mais cependant que je
 „ resterois aujour d'hui au logis sûrement ,
 „ pour donner le tems à Mr. le Marquis
 „ de Prié de procéder dans les regles de
 „ nôtre Service , qui est de passer cet or-
 „ dre par le Maréchal. Fait à Bruxelles
 „ ce 1. Septembre 1724.

„ Sur quoi Mr. le Général Wrangel
 „ a renvoyé chez Mr. de Prié , qui lui
 „ a fait répondre qu'il avoit ordre de
 „ me répéter les mêmes choses.

„ Sur quoi j'ai dit à Mr. le Général
 „ Wrangel & à Mr. Neni , qui retour-
 „ noient chez Mr. de Prié , que je re-
 „ cevrois les arrêts de Mr. le Marquis de
 „ Prié même , ou même de V. Exc. , ne
 „ disputant point son autorité , mais le
 „ canal dont il se servoit ; & s'il avoit
 „ quelque difficulté d'en parler à V. Exc. ,
 „ qu'il me les donnât par un ordre de
 „ lui en droiture & par écrit , mais que
 „ vous étant en Ville , & étant sous vos
 „ ordres , c'étoit à vous à me signifier
 „ mes arrêts , ou à lui de me les don-
 „ ner en droiture par un ordre écrit , le-
 „ quel j'enverrois à V. Exc. pour lui en
 „ donner part.

„ A quoi il a été répondu deux heu-
 „ res après , par ordre de Mr. de *Prié* ,
 „ par un Ajudant , au Colonel & Ma-
 „ jor de la Ville Mr. *Brandon* , qu'il me
 „ dît de la part de Mr. de *Prié* , que je
 „ devois recevoir les arrêts que Mr. de
 „ *Wrangel* m'avoit donnez de sa part ,
 „ & de plus que je devois trouver bon
 „ que lui *Brandon* restât auprès de moi.
 „ De quoi j'ai l'honneur de rendre com-
 „ pte à V. Excell. , pour qu'elle ait la
 „ bonté de m'ordonner par écrit ce que
 „ j'ai à faire. A quoi je me conformerai.

„ J'ai lû cette Lettre à Mr. de *Brandon*
 „ , lequel, ainsi que j'ai eu l'honneur
 „ de dire à V. Exc. a ordre de rester au-
 „ près de moi ; & je la lui ai luë en pré-
 „ sence de Mr. le Colonel & Comte *Calem-*
 „ *berg*, de Mr. le Colonel de la *Merveille*,
 „ & de Mr. *Rousseau*. Mr. de *Brandon* a
 „ dit qu'il n'y avoit rien dans cette Let-
 „ tre qui ne soit conforme à la verité.

„ Au surplus , je supplie V. Exc. , de
 „ vouloir bien s'informer de Mr. de
 „ *Prié* qu'elle raison il a de me don-
 „ ner les arrêts & l'ordre à Mr. le
 „ Major & Colonel de *Brandon* de re-
 „ ster auprès de ma personne , & de
 „ presser Mr. le Marquis de *Prié* là-
 „ des-

„ dessus , pour qu'il le déclare , & de
 „ lui faire cette demande tant de la part
 „ de V. Exc. que de la mienne , afin que
 „ vous puissiez en rendre compte au
 „ Conseil de Guerre , si vous le jugez
 „ à propos , aussi - bien que moi. *Etoit*
 „ signé , AL. BONNEVAL. à *Bruxel-*
 „ les le 1. Septembre 1724.

Seconde Lettre.

„ Monsieur le Comte de *Wrangel* est
 „ revenu le soir chez moi , & m'a dit
 „ que vous aviez dit à Mr. le Marquis de
 „ *Prié* , que je ne dépens pas de V. Exc.
 „ & que je ne vous suis pas assigné, d'où
 „ j'ai jugé qu'il faut que V. Exc. ait ou-
 „ blié les doubles ordres que nous avons
 „ reçus du Conseil de Guerre , touchant
 „ ma permission d'aller à *Paris* , datés
 „ du 16. Decembre 1623.

„ Au reste , comme V. Exc. m'a fait
 „ l'honneur de me dire , pour réponse
 „ à la Lettre que je lui ai écrite ce
 „ soir , les paroles suivantes : *Il est vrai*
 „ *qu'ayant l'honneur de commander toutes*
 „ *nos Troupes en ces Pais , de semblables*
 „ *ordres devoient passer par mon canal :*
 „ tout le reste de la Lettre ne regar-
 „ dant pas mon affaire , je m'en tien-
 „ drai

„ drai à ce peu de lignes , qui m'ap-
 „ prennent mon devoir. J'ai l'hon-
 „ neur d'être avec beaucoup d'attache-
 „ ment &c. *Signé*, AL. BONNE-
 „ VAL. à Bruxelles le 1. Septembre
 „ 1724.

Troisième Lettre.

„ Monsieur , j'oubliai hier d'écrire
 „ à V. Exc. que l'après-midi ayant re-
 „ mis le Billet touchant les arrêts signé
 „ de ma main , à Mr. *Brandon* , où je
 „ ne traitois point Mr. le Marquis de
 „ *Prié d'Excellence* , Mr. de *Neni* le re-
 „ marqua & me le dit : à quoi je ré-
 „ pondis , qu'ayant donné six mois de
 „ suite de *l'Excellence* à Mr. le Marquis
 „ de *Prié* sans qu'il me l'ait jamais ren-
 „ due , quoi que Mr. le Prince *Eugene*
 „ & tous les Ministres de Vienne me le
 „ donnent, je ne le lui donneroie de ma
 „ vie à moins que de son côté il ne me
 „ le rendît comme il le doit. Mais que
 „ cependant je faisois si peu de cas de
 „ ce vain titre , que s'il me le donnoit
 „ une fois , je pourrois le lui donner
 „ cinq mois encore.

„ J'avois remarqué que dans l'Ecrit
 „ que Mr. de *Neni* avoit ordre de me
 „ lire

„ lire de la part de Mr. le Marquis de
 „ *Prié*, il n'y avoit pas un petit mot d'*Ex-*
 „ *cellence* pour moi, quoi que ce papier
 „ me nommât plusieurs fois.

„ Au reste V. Exc. doit aussi savoir que
 „ je n'ai pas pris les demandes de S. Exc.
 „ Mr. le Général *Wrangel* & de Mr. *Neni*,
 „ comme juridiques pour moi, puisque
 „ c'est par vous seul, ou de vôtre part,
 „ qu'on peut me faire interroger : mais
 „ ayant déjà donné de pareilles déclara-
 „ tions signées, à d'autres qui me les
 „ avoient demandées, je n'ai fait aucu-
 „ ne difficulté de les leur remettre pour
 „ les donner à Mr. le Marquis de *Prié*, en
 „ ayant donné ce matin trois ou quatre
 „ de pareilles, signées de ma main, a trois
 „ ou quatre personnes qui me les sont
 „ venu demander.

„ Je prie V. Exc. de dire à Mr. le Mar-
 „ quis de *Prié*, que s'il ne me donne de
 „ l'*Excellence*, je ne lui en donnerai de
 „ ma vie. Et comme V. Exc. est mon
 „ chef, elle pourra, si elle le juge à propos,
 „ lui montrer ma Lettre. *Signé. A L.*
 „ **BONNEVAL.**

„ PS. V. Exc. me fera plaisir de mon-
 „ trer cette Lettre à Mr. le Marquis
 „ de *Prié*, afin qu'il leve les obstacles
 „ qui

„ qui font que je ne lui donne pas de l'
 „ Excellence. A Bruxelles le 2. Septem-
 „ bre 1724 “.

Mon ennemi tenoit cependant de frequents Conseils. Il y en eut un le deux de Septembre qui dura depuis le matin jusqu'à deux heures après - midy. Je lus que ce même jour il avoit écrit au Baron de Pentenrieder à Cambray, & au Sieur Fonseca à Paris, deux doubles de la même Lettre. Qu'il prioit le premier de la montrer aux Ministres de France & d'Espagne, & le second de la faire voir à Mr. de Morville Secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères. Le lendemain autre grand Conseil, où il se répandit en invectives & en déclarations contre moy, comme il avoit fait dans les précédents.

Les avis du Conseil d'Etat dans tous les trois Conseils, après que toutes choses furent débattues, ont été unanimement que l'on ne pouvoir rien juger ni décider, 1. sans entendre les Parties; 2. que le Conseil d'Etat n'avoit aucun pouvoir de l'Empereur pour étendre son autorité sur ce qui concernoit la justice de ses Troupes, cela regardant uniquement son Conseil de Guerre & celui qui les commande en chef dans les Pays-Bas.

C'est

C'est donc ce qui fait voir que le Marquis de *Prié* a été seul de son avis, & n'a pris aucun conseil pour faire les violences qu'il a exercées envers moi, sans faire aucun examen, & sans passer par les formalités ordonnées & exécutées si religieusement & sans aucune alteration, depuis un tems immémorial, dans toutes les Troupes & les Etats de S. M. I. & C. sous l'autorité de son Suprême Conseil de Guerre, dont l'honneur & les prérogatives sont plus attaquées dans tout ce qui s'est passé en cette affaire, que ma personne même.

Le trois de Septembre sur les trois heures après-midy, *Prié* envoya ordre de me rendre à la Citadelle d'Anvers. C'étoit un libelle diffamatoire plutôt qu'un ordre. Ce Marquis de nouvelle datte s'exprimoit ainsi.

Ordre du Marquis de Prié au Général Comte de Bonneval, pour se rendre à la Citadelle d'Anvers.

„ Comme nous avons fait sommer
 „ le Général Comte de *Bonneval*, par
 „ le Général Comte de *Wrangel*, Gouver-
 „ ver-

„ verneur de cette Ville , & par le
 „ Secrétaire d'Etat & de Guerre *Neni*,
 „ de s'expliquer positivement & claire-
 „ ment sur les points contenus dans
 „ l'ordre dont nous les avons char-
 „ gés , & qu'il n'a rien dit dans la
 „ Réponse & Déclaration qu'il a don-
 „ née qui puisse le justifier touchant
 „ *les mauvais procédés* qu'il a eus & *les*
 „ *discours hardis & indécents* qu'il a tenus
 „ dans sa maison devant plusieurs de
 „ la Noblesse & de la Bourgeoisie, qui
 „ se sont trouvés à son Assemblée le
 „ 17. du mois passé , *contre le respect*
 „ *qui est dû à la représentation* de S. M. I.
 „ & C. nôtre très Auguste Maître,
 „ dont nous avons l'honneur d'être
 „ revêtu , & qu'il a occasionné par
 „ là *les faux & indignes bruits* qui ont
 „ couru à la connoissance & au grand
 „ scandale de toute cette Ville de
 „ Bruxelles , *par les vilains & abomi-*
 „ *nables Billets* qui ont été répandus sous
 „ son nom , & rendus publics ensuite
 „ dans la même Ville par son Secré-
 „ taire : ce qui a donné lieu à la for-
 „ te présomption & à la prévention
 „ où est le Public , que le dit Comte
 „ *en ait été le véritable auteur* comme
 „ aussi de *l'injuste imputation* qu'il a ôlé
 „ faire

» faire à des personnes qui participent
 » à nôtre caractère , & devoient être par
 » bien des endroits respectées par lui & à la
 » bri de toutes insultes , & que d'ailleurs
 » le congé qu'il a donné secrettement au dit
 » Secretaire , & sa retraite précipité en
 » France après avoir répandu les premiers
 » Billets selon ce que le dit Comte l'avoue ,
 » bien loin de le justifier le charge encore da-
 » vantage , qu' il a par dessus cela refusé
 » ouvertement & confirmé par un Bil-
 » let qu' il nous a écrit de sa main , sous
 » de certains prétextes mal fondés ,
 » d'accepter les arrêts que nous lui
 » avons fait donner provisionnellement
 » le premier de ce mois par le Com-
 » te de Wrangel comme Gouverneur de
 » cette Ville , en conformité de ce
 » qui a été partiqué de tout tems ; ce
 » qui nous met dans la nécessité &
 » obligation de nous assurer de sa person-
 » ne , pour qu' il soit en lieu de sureté pour
 » rendre compte à l'Empereur de sa
 » conduite : ainsi nous lui ordonnons ,
 » au nom de S. M. I. & C. , pour
 » toutes les susdites raisons & autres
 » à nous réservées , de se rendre sans
 » aucun délai au Château l'Anvers ,
 » pour y rester jusqu'à nouvel ordre &
 » Tom. I. M dispo-

„ *disposition de Sa Maj. & nous chargeons*
 „ *l'Ajudant Général de Cour Tigny, por-*
 „ *teur du présent ordre, de le lui intimér*
 „ *personnellement, & de lui en remettre*
 „ *une Copie s'il la demande. Fait à*
 „ *Bruxelles le 3. Septembre 1724. Etoit*
 „ *signé, le Marquis de PRIE.*

„ *Copie conforme à l'Original, signé Aju-*
 „ *dant Général du Cour Tigny, en présen-*
 „ *ce de Mr. le Colonel Comte de Calemberg,*
 „ *de Mr. le Colonel Major Brandon, &*
 „ *de Mr. le Capitaine Dresseler au Regi-*
 „ *ment de Vehlen, lequel est chargé de la*
 „ *conduite &c.*

J'y répondis par l'Ecrit suivant.

„ Monsieur le Marquis de Prié ayant
 „ envoyé aujourd'hui Mr. le Colonel &
 „ Major Brandon, Mr. de Tigny Ajudant
 „ de Cour, avec Mr. le Capitaine Dresse-
 „ ler du Régiment de Dragons de Vehlen,
 „ pour me signifier qu'il étoit dans la né-
 „ cessité & obligation de s'assurer de ma per-
 „ sonne, pour rendre compte à l'Empereur
 „ de ma conduite, il m'a ordonné au nom
 „ de S. M., pour toutes les raisons
 „ alléguées dans ledit ordre & autres
 „ à lui réservées, de me rendre sans
 „ aucun délai au Château d'Anvers,
 „ pour

„ pour y rester jusqu'à nouvel ordre &
 „ disposition de Sa dite Majesté, & char-
 „ gé l'Ajudant Général *Tigny*, porteur
 „ du présent ordre, de me l'intimer per-
 „ sonnellement & de m'en remettre une
 „ Copie si je la demande. *Etoit signé, le*
 „ Marquis de PRIÉ. *Fait à Bruxel-*
 „ *les le 3. Septembre 1724.*

„ J'ai répondu à Mr. de *Tigny*, en
 „ présence de Mr. le Colonel & Major
 „ de *Brandon*, qu'ayant dit à S. E. Mr. le
 „ Comte de *Wrangel* & à Mr. de *Neni*,
 „ en présence du dit Mr. le Colonel *Bran-*
 „ *don*, avant-hier le premier de ce mois,
 „ que je ne disputois point l'autorité
 „ de Mr. le Marquis de *Prié* pour les ar-
 „ rêts qu'il m'avoit donnés par la voie
 „ de S. Exc. Mr. le Comte de *Wrangel*,
 „ mais qu'il falloit qu'ils passassent par
 „ S. Exc. le Maréchal Comte de *Veh-*
 „ *len*, qui étoit le véritable Canal.
 „ Et comme je suis Conseiller de
 „ Guerre, & que mon Serment est
 „ d'observer & faire observer les Reg-
 „ les militaires, je n'ai pû parler autre-
 „ ment, ni accorder ce que l'on me
 „ demande de contraire à mon Ser-
 „ ment.

„ J'ajoutois à Mr. de *Neni*, encore le
 „ premier de ce mois, que cepen-
 „ dant pour les dits arrêts, s'il plaisoit
 „ à Mr. le Marquis de *Prié*, pour me
 „ les faire recevoir dans ma maison,
 „ de me donner un ordre de sa main
 „ & signé de lui, & duquel je donne-
 „ rois part à S. E. Mr. de Maréchal
 „ Comte de *Vehlen* pour recevoir les
 „ ordres du dit Maréchal; qu'ensuite
 „ j'accepterois les arrêts. Aujourd'hui,
 „ comme il s'agit de me transférer à
 „ Anvers sous la conduite de Mr. le
 „ Capitaine *Dresseler*, suivant l'ordre
 „ reçu aujourd'hui 3. du mois de Sep-
 „ tembre 1724. j'ai demandé, en con-
 „ formité de ce que j'avois dit le pre-
 „ mier de ce mois à Mr. le Général
 „ Comte de *Wrangel* & à Mr. de *Ne-
 „ ni*, l'Original entre mes mains de
 „ l'ordre de Mr. le Marquis de *Prié*,
 „ que Mr. de *Tigny* m'a dit ne pouvoir
 „ pas me remettre, suivant les or-
 „ dres qu'il en a de Mr. le Marquis
 „ de *Prié*. Je lui ai aussi demandé le
 „ tems de le communiquer à S. Exc.
 „ Mr. le Maréchal de *Vehlen*, comme
 „ c'est mon obligation & Serment en
 „ qualité de Conseiller de Guerre, &
 „ il m'a répondu qu'il n'avoit pas l'or-
 „ dre

„ dre de Mr. le Marquis de *Prié* de me
 „ laisser l'Original, mais seulement une
 „ Copie conforme à l'Original, dans
 „ laquelle Copie & Original il est dit les
 „ paroles suivantes *Et que d'ailleurs le*
 „ *congè qu'il a donné secrettement au dit Se-*
 „ *cretaire, & sa retraite précipitée en Fran-*
 „ *ce après avoir répandu les premiers Bil-*
 „ *lets, selon ce que le dit Comte l'avoue, bien*
 „ *loin de le justifier, le charge encore de van-*
 „ *tage.*

„ Comme on pourroit interpréter à
 „ mon préjudice les dites paroles, com-
 „ me aussi beaucoup d'autres qui pour-
 „ roient être glissées dans le dit ordre,
 „ je déclare de n'avoir accepté le dit or-
 „ dre que simplement pour ce qui re-
 „ garde le dit arrêt à Anvers, lequel j'ai
 „ envoyé en Copie à S. Exc. Mr. le Ma-
 „ réchal de *Vehlen* par Mr. le Colonel de
 „ la *Merveille*, avec une Lettre pour re-
 „ cevoir ses ordres.

„ Mr. le Colonel de la *Merveille* é-
 „ tant de retour de chez le Maré-
 „ chal, m'a rapporté en présence de
 „ Mr. le Colonel Comte de *Calem-*
 „ *berg*, de Mr. le Colonel de *Brandon*,
 „ de Mr. le Major Baron de *Rheins-*
 „ *heim*, de Mr. de *Groteck* Capitaine
 „ dans le Régiment de *Wurtemberg*,

„ de Mr. le Comte de *Bournonville* Ca-
 „ pitaine dans le Régiment de *Vehlen*, de
 „ Mr. le Baron de *Riedesel* Capitaine de
 „ Grenadiers du Régiment de *Wirs*, &
 „ de Mr. de *Tigny* Ajudant de Cour, qu'
 „ il conseilloit à M. le Comte de *Bonneval*
 „ de se soumettre.

„ Sur quoi Mr. le Comte de *Bonneval*
 „ a dit à la Compagnie : *Messieurs, vous*
 „ *entendez ce que dit Mr. le Colonel de la*
 „ *Merveille. Je regarde les Conseils de Mr.*
 „ *le Maréchal comme un ordre d'aller à An-*
 „ *vers, & je parts en ce moment pour l'exé-*
 „ *cuter.*

„ *Cet Ecrit est remis à Mr. l'Ajudant*
 „ *Tigny, en présence des sus-nommés, pour*
 „ *qu'il le remette à Mr. le Marquis de Prié.*
 „ *Etoit signé, AL. BONNEVAL. A*
 „ *Bruxelles le 3. Septembre 1724.*

Je partis ensuite pour les raisons que
 l'on va voir dans la Relation que j'en-
 voyai à l'Empereur.

Sur les trois heures après midi, le
 Major de la Place, un Ajudant de la
 Cour nommé *Tigny*, & *Dresseler*
 Capitaine de Dragons dans le Régi-
 ment de *Vehlen*, entrèrent chez le
 Comte de *Bonneval*. On l'avoit averti
 un

un moment auparavant , que sa maison étoit investie par cinquante Dragons, suivis d'une foule innombrable de peuple.

Il demanda au Major de la Ville quel nouvel ordre il avoit. L'Ajudant *Tigny* répondit , que c'étoit lui qui étoit chargé de le part de Mr. le Marquis de *Prié*, de lui porter celui dont il lui remit d'abord la Copie.

Le Général *Bonneval* demanda l'Original pour l'envoyer au Maréchal de *Vehlen* & attendre ses ordres. L'Ajudant lui répondit , qu'il n'avoit ordre de lui remettre que la Copie. Il insista cependant quelque tems pour avoir l'Original, & l'Ajudant continua toujours de le lui refuser ; de sorte qu'il dit à cet Ajudant de signer la Copie en présence de la Compagnie, & ajouta qu'il aimoit autant sa signature que celle du Marquis de *Prié*, ce qu'il fit.

Le Comte de *Bonneval* partit alors pour se rendre à Anvers, où il arriva le 4. de septembre à une heure après minuit *Dresseler* Capitaine du Regiment de *Vehlen*, étant venu dans sa chambre à neuf heures du matin pour prendre congé , le Général lui deman-

de Copie signée de lui , de l'ordre qu'il avoit dp Marquis de *Prié* adressé au Général *Wrangel* , & du Recepissé que lui avoit donné le Maréchal Marquis de *Rubbi*. Il le fit sur le champ , le signa & le fit signer par l'Enseigne de l'Escorte des 50. Dragons , qui retournerent à Bruxelles.

A dix heures du matin le Maréchal Marquis de *Rubbi* vint rendre visite au Comte de *Bonneval* , qui lui fit lire la Copie de l'ordre que le Marquis de *Prié* lui avoit fait donner par son Ajudant pour se rendre aux arrêts à la Citadelle d'Anvers. Et après que le Maréchal Marquis de *Rubbi* en eut fait la lecture le Général *Bonneval* lui dit :

„ Monsieur , vous avez lû cet ordre
 „ du Marquis de *Prié*. S'il étoit con-
 „ çû , comme c'est la regle , dans des
 „ termes purs & simples pour me
 „ rendre ici , je n'aurois rien à dire.
 „ Mais comme cet ordre , par lequel
 „ il m'a obligé de me rendre à la Ci-
 „ tadelle d'Anvers , est non pas un
 „ ordre , mais un *Manifeste injurieux* ,
 „ ainsi que vous voyez , par lequel il
 „ m'accuse de plusieurs chose qui sont
 „ contre mon honneur & ma réputa-
 „ tion ,

33 tion , & que de plus il déclare dans ce
 33 même Ecrit , que je dois rester dans
 33 cette Citadelle jusqu'à nouvel ordre
 33 & disposition de S. M. I. & C. , je pro-
 33 teste devant vous que je suis vôtre pri-
 33 sonnier , jusqu'à ce que Sa dite Majesté
 33 en ait ordonné autrement , & que
 33 *je ne reconnois plus le Marquis de Prié*
 33 *pour mon Supérieur , mais pour mon ad-*
 33 *verse Partie.* Ce que je fais avec d'au-
 33 tant plus de justice que j'ai vû par le Re-
 33 cepisse que vous avez fait au Capitaine
 33 de Dragons , que le Marquis de *Prié* s'
 33 est dépouillé de toute l'autorité qu'il
 33 prétendoit avoir sur moi , en me re-
 33 mettant à vos ordres , jusqu'à ce que
 33 nôtre auguste Maître en ordonnât
 33 autrement ,

33 „ A quoi Mr. le Maréchal Marquis de
 33 *Rubbi* a répondu : Mr. c'est là l'ordre que
 33 j'ai reçu du Marquis de *Prié* , & vous
 33 serez le maître dans la Citadelle tout
 33 comme moi , jusqu'à l'ordre de l'Em-
 33 pereur. Je suis seulement fâché que
 33 nous ne puissions pas nous promener
 33 ensemble dans la Ville “ .

Le Comte de *Bonneval* se disposa
 ensuite à sortir avec lui sans prendre

d'épée. Mais le Maréchal Marquis de *Rubbi* lui dit : *Monsieur, pourquoi ne prenez-vous pas votre épée ?* Ainsi l'ayant prise, ils allerent ensemble voir la maison du Gouvernement, que le Maréchal à bien voulu lui accorder pour son logement.

L'on pourtoit peut-être croire que la conduite du Marquis de *Prie* à l'égard du Général *Bonneval* étant si irréguliere, il auroit dû ne sà pas tant presser de partir pour Anvers. C'étoit bien d'abord son deissein, parce qu'il vouloit toujous avoir un ordre plus précis du Maréchal de *Vehlen*. Mais il se détermina tout d'un coup, sur ce qu'étant à la porte de son jardin, deux Bourgeois de la Ville d'assez bonne façon l'aborderent fort échauffes, lesquels lui dirent, qu'ils venoient de la part de tous les fideles Sujets de S. M. I.^e & C. pour l'assurer qu'il n'avoit qu'à rester chez lui sans rien craindre, & que si on lui faisoit la moindre violence, ils auroient bientôt chassés tous les Dragons.

Le Comte de *Bonneval*, qui vir en même tems que l'on commençoit à faire des attroupemens, prit son sérieux, & repondit a ces Bourgeois qu'ils euf-

eussent à demeurer en repos & à se retirer. Mais sa surprise fut bien plus grande, lors qu'en rentrant dans sa Chambre il vit une jeune fille qui s'approcha de lui avec beaucoup d'empressement, lui glissa un Billet dans la main & disparut aussi-tôt. Ayant fait la lecture de ce Billet, qui est visiblement d'un caractère inconnu & contrefait, & qu'il a envoyé à S. M. avec les autres Pièces, il cria à ses gens d'atteler au plus vite.

Un Officier l'entendant parler de la sorte, lui dit : *Monsieur, est-ce que vous partez? Oui, Mr., & au plutôt*, répondit le Comte de *Bonneval*, crainte qu'il n'arrive pire, & lui montra le Billet qu'il venoit de recevoir.

Cependant pour couvrir en quelque façon l'honneur du Suprême Conseil de Guerre, qui étoit si fort lezé en sa personne, il pria le Colonel de la *Merveille* d'aller tout en courant chez le Maréchal *Vehlen*, & de lui rapporter la réponse telle qu'elle pût être, parce que c'étoit seulement pour la forme.

Un moment après le Comte de *Bonneval* monta en carosse & fit aller à toute jambe, pour sortir au plus vite de la Ville. Car il avoit peur qu'un plus
long

long retardement ne donnât occasion quelque mouvement ou sedition. Il étoit trop persuadé que ces sortes de choses sont toujours contre le service du Maître. D'ailleurs il avoit lieu d'appréhender que tout innocent qu'il fût d'une telle disposition des Habitans , le Marquis de *Prié*, qui en étoit la véritable cause , n'auroit pas manqué de s'en servir contre lui avec avantage , parce qu'il lui auroit toujours imputé le tumulte qui seroit arrivé , si toutefois il avoit pu échapper aux Bourgeois qui sont fort animés & fort outrés contre lui.

Le Billet dont j'ay fait mention étoit conçu en ces termes.

„ Son Exc. Mr. le Général *Bonneval*
 „ n'a rien à craindre dans sa maison
 „ des violences du Marquis de *Prié*.
 „ Il sera secouru par les fideles Servi-
 „ teurs de S. M. au moindre bruit qu'on
 „ entendra dans sa maison , & l'on at-
 „ taquera en même tems la maison du
 „ Tiran , & l'on prendra les mesures
 „ pour qu'il ne puisse échaper , tout
 „ Bruxelles étant las de ses violences
 „ contre les plus grands Seigneurs du
 „ Pais , de ses voleries & rapines , &
 „ de toutes les souffrances où nous ge-
 „ mis-

„ missions, sans aucune espérance de soul-
 „ lagement de la part de la Cour; de for-
 „ te qu'il ne nous reste aucun autre se-
 „ cours que nous mêmes. *Signé*, les fi-
 „ de les Sujets de S. M. I. “

Il est sûr que si j'avois voulu résister, j'eusse été le plus fort. Prié étoit haï au souverain degré. J'avois à Bruxelles une partie de mon Regiment, & ceux qui étoient à Mons n'auroient pas manqué de venir me joindre. Les Habitans de la campagne, les Bourgeois des autres Villes eussent suivi les mouvemens de la Capitale. Il y avoit peu de troupes, les Places étoient mal munies. Peut-être aurions - nous été aidés, du moins sous main, par quelqu'une des Puissances voisines. L'idée ne m'en vint pas, je craignis que le Billet dont je viens de parler ne fût un artifice de mon enne-
 mi. Ce parti cependant valoit bien mi-
 eux que celui que j'ay pris depuis. On ne m'a su aucun gré de n'avoir point fait le mal que je pouvois, peut-être m'a-t-on puni d'avoir eu le pouvoir de le faire. Je manquai de résolution, j'en conviens, & ne puis pas ne point avouer que malgré ma hauteur j'ay fait dans cette Affaire un assez triste personnage.

Le

Le Marquis de Rubbi Gouverneur d'Anvers me reçut au mieux , étoit honnête - homme & de mes amis particuliers , j'eus toute la liberté qu'un prisonnier peut raisonnablement souhaiter. Dès que je fus logé , je ne pensai qu'à ma défense. J'avois été bien servi , on m'avoit envoie de Cambrai l'extrait de la Lettre que Prié y avoit écrite pour être communiquée aux Plenipotentiaires de France & d'Espagne. Il avoit l'audace d'y dire ,

„ Que le Général *Bonneval* est un
 „ *Imposteur sans Foi & sans Religion* , qui
 „ s'est retracté de l'Ecrit qu'il a fait cou-
 „ rir dans Bruxelles , quoique lui Marquis
 „ de *Prié* ait des preuves convainquan-
 „ tes qu'il part de lui ;

„ Que s'il n'a pas laissé subsister son
 „ Arrêt , c'est la retractation du Gé-
 „ néral *Bonneval* qui en est cause , &
 „ d'ailleurs qu'il est bien aise d'attendre
 „ les ordres de l'Empereur , pour le
 „ mener aussi vite que le Marquis de
 „ *VVesterloo* ;

„ Que le Général *Bonneval* est son
 „ ennemi capital , qui a recherché cet-
 „ te occasion pour faire de la peine
 „ au Marquis de *Prié* & à sa Famille ,
 „ & que tout ce qu'il a publié sur la
 „ mort

» mort du Marquis d'*Aifeau*, & touchant
 » la Reine d'Espagne, est une infamie
 » des plus grandes, qui ne part que
 » de son imagination.

» Que si l'Épouse de lui Marquis de
 » *Prie*, où sa Fille avoient parlé dans de
 » pareils termes des Têtes couronnées,
 » & d'une Princesse aussi respectable
 » que la Reine d'Espagne, il les auroit
 » fait enfermer, & tous ceux qui auroi-
 » ent ôsé tenir de pareils Discours, quand
 » même ce seroit le premier des Pays-
 » Bas.

» Que le Général *Bonneval*, par une
 » ingratitude sans exemple, avoit voulu
 » lui jouïr piece, oubliant les services
 » importans que lui Marquis de *Prie* lui
 » avoit rendus en Italie, à Vienne & à
 » Bruxelles, & qu'il n'étoit devenu son
 » ennemi que parce qu'il lui avoit refusé
 » certains honneurs & autres deman-
 » des qu'il ne pouvoit point accorder
 » sans préjudicier à son Rang & à l'E-
 » tat;

» Que le Comte de *Calemberg* que le
 » Général *Bonneval* citoit pour témoin
 » de la supposition, étoit prêt de lui en
 » donner le démenti: qu'il le faisoit par-
 » ler aussi bien que d'autres;

» Qu'il avoit des preuves tres fortes
 », de

[192]

„ de la supposition , & encore un Certi-
„ ficat de Mr. Major , qui prou-
„ ve que soupant avec le Marquis de
„ Prié & sa Famille , il n'avoit rien en-
„ rendu dire. ”





